



La paix du Ressuscité

Pour la 24^e année consécutive, une soixantaine de jeunes professionnels se sont réunis cet été à Penboc'h, près de Vannes, pour relire leur vie et la fonder plus fermement sur l'Évangile. Beaucoup d'entre eux y font le deuil, parfois bouleversant, d'un Dieu qui s'imposerait par un surcroît d'émotion. Au cœur du « trop » qui submerge parfois leur vie, ils laissent venir en eux un Dieu « humble et pauvre » qui se discerne dans l'accueil savoureux de sa Parole et s'invite dans leur propre désir de vivre en vérité. La paix d'un cœur réconcilié fonde alors un regard plus serein sur une réalité qui bien souvent lui échappe. La paix donne le courage de faire face avec des moyens appropriés. Reçue du Ressuscité comme au Cénacle, elle ouvre les portes, élargit les horizons et libère les énergies de la foi.

Cette expérience du Ressuscité et de sa paix témoigne d'une force dont nous ressentons aujourd'hui le manque autour de nous. Là où la peur incontrôlée fait violence à la vie, là où les fantasmes abolissent la justesse du regard, comment trouver la paix intérieure nécessaire à une lecture réaliste des problèmes de notre société ? Le chemin des jeunes professionnels nous y conduit peut-être. Dans les chantiers difficiles qui marquent cette rentrée, que la paix de la foi gouverne les cœurs. *Christus* le souhaite pour tous ses lecteurs !

→ REMI
DE MAINDREVILLE S.J.



≡ Sommaire

385 **Éditorial**

REMI DE MAINDEVILLE, s.j.



Dossier: Vivre les ruptures

390 **Présentation**

392 **Consentir aux épreuves**

Croissances incertaines

RENÉ-CLAUDE BAUD, s.j., formateur en soins palliatifs, Lyon

399 **À Claire qui aura toujours 20 ans**

« En mettant fin à tes jours... »

ROBERT SCHOLTUS, Séminaire des Carmes, Paris

404 **Mère Teresa**

Une mystique de la Rédemption

LEO J. O'DONOVAN, s.j., théologien, New York

415 **L'avenir d'une épreuve**

L'expérience biblique de l'Exil

ANNE-MARIE PELLETIER, bibliste, Studium Notre-Dame, Paris

425 **L'évangile des boiteux**

Veux-tu recouvrer la santé ?

JEAN-PIERRE LEMAIRE, poète et essayiste, Paris

429 **Les Invasions barbares**

Parabole d'une humanité malade

Entretien avec MARIE GUILLET, xav., La Rochelle

437 **Le recueillement de l'Amour**

Quand les engagements à vie sont rompus

NOËLLE HAUSMAN, s.c.m., IET, Bruxelles





445 L'expérience spirituelle de l'Abbé Pierre

Prier malgré tout

BERNARD FORTHOMME, o.f.m., Centre Sèvres, Paris

455 Crise de confiance en économie

Dans les trois âges de la vie

ÉTIENNE PERROT, s.j., économiste, Genève

461 Ruptures et désolation spirituelle

Dépasser la victimisation

REMI DE MAINDREVILLE, s.j.

471 L'accueil de l'Église

Face aux ruptures sociales

CHRISTOPHE HENNING, *Panorama*

Chroniques

480 L'essor des Églises évangéliques

Un révélateur

ÉTIENNE GRIEU, s.j., Centre Sèvres

Études ignatiennes

490 Nouvelles pratiques des Exercices spirituels

Croissance humaine et spirituelle

CHRISTIAN GRONDIN, Centre Manrèse, Québec, BERNARD BOUGON, s.j., MCC, Paris

LAURENT FALQUE, ICAM, Lille, MICHEL BACQ, s.j., ANDRÉ WÉRY, ESDAC, Bruxelles

Lectures spirituelles

500 Qui a peur de la Bible ? d'Annie Wellens

... et autres recensions

Services

507 Nouvelles de la revue Sessions de formation spirituelle Tables





Vivre les ruptures

*« J'ai été surpris,
en côtoyant la maladie et le deuil,
par ce qui peut s'échanger dans le non-dit. »*

Denys Arcand
LES INVASIONS BARBARES (2003)

© D.R.



≡ Présentation

Les ruptures font partie de notre vie et laissent souvent des cicatrices promptes à se rouvrir. Si certaines sont de notre fait, les ruptures qui nous meurtrissent le plus sont celles que l'on subit, nous renvoyant à notre impuissance (R.-C. Baud). Cependant, les unes comme les autres éveillent en nous des résonances affectives d'autant plus durables que nos repères peuvent en être bouleversés. Qui n'a senti le sol se dérober sous ses pieds à l'annonce du suicide d'un proche (R. Scholtus) ou l'incompréhension le gagner en apprenant « les effroyables ténèbres » dans lesquelles Mère Teresa a été plongée cinquante années durant à Calcutta (L. O'Donovan) ? Comment vivre ces ruptures ? Comment, après les avoir vécues, se reconstruire ? En quoi la foi peut-elle aider à sortir de cette épreuve spirituelle qui atteint de plein fouet notre motivation, notre goût de vivre, jusqu'à ébranler nos convictions les plus profondes ?

L'Écriture est riche en récits de rupture. Singulièrement, le long récit de l'Exil nous fait approcher les situations de survie du peuple d'Israël, son sentiment persistant d'être abandonné par Dieu lui-même – jusqu'à sa conversion au « Dieu caché » que proclama Isaïe. Dieu n'est pas celui que l'on croyait : passé la nuit de l'espérance, il se révèle aux cœurs pauvres qui consentent à ne pas anticiper les gestes par lesquels il les sauvera (A.-M. Pelletier). Toute rupture, aussi douloureuse soit-elle, est ici vécue comme un nouveau commencement, une nouvelle naissance, une nouvelle création (J.-P. Lemaire). Et c'est à partir de cette dynamique que peut être évaluée notre part de mal ou de péché. Car les multiples infidélités que nous avons tendance à vivre dans une « insouciance tranquille »





(Ézéchiel) s'avèrent le principal terreau de nos ruptures d'alliance au quotidien, comme le suggèrent certains films (M. Guillet).

Dieu crée et sauve en appelant à la liberté, à la rupture avec des conduites et des logiques sans horizon. Avec la mort et la résurrection du Christ, le sentiment d'abandon éprouvé par le juste ou par le peuple livré à son péché ou à l'injustice disparaît au profit d'une alliance qui se joue au cœur de chaque homme de bonne volonté. Comme le fils du prodigue qui fait retour sur lui-même et rompt avec sa conduite mortifère, nous pouvons entrer dans une démarche de conversion pour vivre l'épreuve en union avec le Seigneur mort et ressuscité, et non plus seulement comme un châtement ou un mépris de Dieu.

Qu'elles soient dues à la rupture d'un engagement à vie (N. Hausman), aux mises en cause politiques les plus vives, comme celles de l'Abbé Pierre (B. Forthomme) ou aux crises économiques (E. Perrot), nos désolations gagnent à être relues à l'aune d'une relation nouvelle avec le Christ et avec nous-mêmes. Le Ressuscité devient alors celui qui donne la joie de rompre avec ce qui nous emprisonne. Le sentiment d'être détruit même par Dieu, comme l'ont éprouvé nombre de justes (Job) ou de saints (Ignace, Jean de la Croix ou plus récemment Mère Teresa), est à même de nous faire plonger avec lui dans la mort, afin de naître avec lui, comme le dit saint Paul (R. de Maindreville). Sous cet horizon, hommes et femmes meurtris par des ruptures sociales peuvent jouer un rôle évangélique essentiel (C. Henning). Rompre avec des addictions, des dépendances, ou tout simplement avec une vie ordonnée aux seuls appétits de la consommation, trouve son sens le plus achevé si c'est l'amour qui nous réoriente.

Christus





Consentir aux épreuves

Croissances incertaines



RENÉ-CLAUDE
BAUD S.J.

Formateur en soins
palliatifs, Lyon.

A publié : *Ce qui
remonte de l'ombre :
itinéraire d'un
soignant* (Bayard, coll.
« Christus », 2006).

Dernier article paru
dans *Christus* : « Une
génération en mal
d'héritiers » et
« Les chemins de la
compassion »
(n°214HS, mai 2007).

« Un homme détenait pour toute richesse une pierre précieuse. Scrupuleusement, il veilla sur son trésor. Un jour, le malchanceux laissa tomber la pierre sur le sol. La chute en altéra le lissage. Alors le malheureux, après de vaines tentatives, décida de rencontrer les lapidaires de son village. Tous s'efforcèrent sans succès d'éliminer l'égratignure. Bientôt vint un travailleur étranger à qui l'on tendit le joyau : « Regardez, ma pierre est abîmée à jamais. » L'artisan prit ses instruments, examina l'objet, puis dessina sur l'empreinte des pétales et des feuilles »¹.

Cette allégorie me paraît contenir tous les éléments que j'aimerais développer ici : le trésor précieux de la vie, sa fragilité, l'aide d'autrui... et surtout l'interaction mystérieuse entre deux expériences, celle de *l'éprouvé* et celle de *l'étranger* ; autrement dit, celle de *l'affrontement* et celle de *l'abandon à la réalité*.

Mon métier de soignant m'a fait côtoyer la maladie et le deuil : je les utiliserai comme figures symboliques de toute épreuve physique ou morale. J'ai découvert là toutes les ressources qu'un homme peut trouver au fond de lui pour faire face à une réalité à laquelle il n'est généralement pas préparé. J'ai été surpris par ce qui peut se tisser entre les êtres, s'échanger dans le non-dit, même, par exemple, entre un enfant et une personne âgée désorientée.

1. Cité par Alexandre Jollien dans *La construction du Soi*, Seuil, 2006.





L'expérience de l'impuissance

J'ai été guidé par les témoignages convergents de ceux qui, après coup, ont exprimé de multiples manières que la souffrance avait été un événement bénéfique dans leur vie. Cette aventure les avait transformés de l'intérieur au point qu'ils en étaient devenus différents. L'hiver souvent glacial avait généré un printemps inespéré.

Comment ces éprouvés avaient-ils pu transformer l'initiale résignation devant l'incontournable en une acceptation qui les avait fait grandir ? En d'autres termes, leur cheminement souterrain m'intriguait davantage que l'émergence d'une nouvelle identité. Même si les situations étaient uniques, elles me semblaient avoir un socle commun : l'expérience de l'impuissance. Quel qu'il soit, l'événement arrête en plein élan une force de vie qui se croyait inébranlable. Colère, révolte ne sauraient rien changer à cet imprévu dont le premier effet est de déstabiliser. Toute tentative d'explication sur l'épreuve et sur sa cause reste vaine ; elle n'allège pas le fardeau, mais démobilise du combat pour la vie. Et puis, l'étalage de bien des préoccupations antérieures apparaît tout à coup futile et laisse monter la question centrale : « Qui suis-je maintenant que tombent habitudes et conventions ? »

La révélation judéo-chrétienne parle de l'épreuve en terme de tentation sans préjuger de ce qui surgira. En soi, l'épreuve n'est ni bonne, ni mauvaise ; elle laisse dans l'incertitude des réactions provoquées. Elle évoque la relation entre Dieu et l'homme comme une mise à l'épreuve réciproque : Dieu sonde le cœur de l'homme pour « l'humilier et connaître ses sentiments » dans la « traversée du vaste et affreux désert » (*Dt* 8,2 et 1,19). Mais de son côté, l'Homme met Dieu en examen, il le tente et va jusqu'à le provoquer.

On voit ici, au-delà de l'anthropomorphisme de ces formules, que l'imprévu menace la relation et ébranle les fondements de la confiance mutuelle. Dans la relecture de l'événement, l'homme fait l'expérience de la fidélité de Dieu : « Dieu m'a mis à l'épreuve, mais Dieu est fidèle » (*Ps* 118). L'épreuve peut alors devenir un événement fondateur comme dans l'histoire d'Abraham. À la lumière du texte de la *Genèse*, l'enjeu de l'exigence imposée à Abraham – la demande du sacrifice d'Isaac – est dans sa capacité ou son refus à accepter de n'être point l'origine de son fils. Ce fils qu'il chérit tant dans sa





vieillesse, il lui est demandé de renoncer à tout droit sur lui, parce qu'il est d'abord un don de Dieu.

Tel est le sens capital de toute épreuve: *révéler le fond de l'être de l'homme*. Il faut bien tout le poids de l'imprévu pour qu'il ouvre les yeux sur cette prodigieuse illusion qui consiste à se croire la source de sa propre vie, drogué qu'il est par l'imaginaire de sa toute-puissance. Dans la souffrance de ce renoncement, il n'est plus possible de faire semblant, de tricher, de « sauver la face » devant autrui. Au-delà du « comme si » et des regrets, apparaît la question: dans mon impossibilité même à modifier le cours des choses, qui suis-je aujourd'hui ? L'épreuve et la solitude dans laquelle immerge cette souffrance offrent l'occasion de revisiter les routes de son passé, sans concession, en laissant remonter de l'ombre les dons reçus. Somme toute, les adversités de la vie peuvent nous offrir l'occasion d'un travail intérieur, d'un réajustement à la réalité, en nous remettant humblement dans le statut d'homme mortel à qui rien n'est dû et à qui tout est donné provisoirement. Rien n'est perdu pour sortir de la léthargie, mais est-il nécessaire d'attendre le « choc du réel » pour s'éveiller ?

— Peut-on se préparer à perdre ?

La culture rurale dans laquelle j'ai grandi m'a très tôt initié au déclenchement naturel de solidarité lorsqu'une épreuve atteignait l'un de ses proches ou une famille: deuil, incendie, maladie du troupeau... Aujourd'hui que les maillages de solidarité sociale se sont souvent distendus, un individu est-il condamné à faire face seul à l'épreuve ? Est-il vraiment privé de toute initiative personnelle pour anticiper sur le malheur ? Je suis convaincu que les philosophes et les spirituels permettent tant à l'éprouvé qu'à un proche d'inventer une forme nouvelle de solidarité humaine. Ces auteurs proposent d'expérimenter un art de vivre au quotidien nourri d'amour de soi et d'amour de l'autre. À défaut d'échapper au malheur, n'y a-t-il pas des voies pour s'y préparer ?

Je relèverai trois apprentissages possibles de la « construction de soi », allant d'une expérience d'intériorité à la qualité d'une relation. La vigilance et la détermination les rendent tous trois crédibles à mes yeux: ils offrent des repères et une distance face à l'irruption





de l'imprévu dans sa propre vie comme dans la relation avec celui ou celle qui subit l'épreuve.

L'humilité du non-savoir

La sensibilité croissante à la dimension globale de la personne, surtout dans les milieux de soins, incite à ne pas enfermer l'autre dans l'apparence de son agir. L'autre porte en lui une part de mystère : derrière le visible gîte le lieu secret d'une liberté inviolable, menée par une cohérence invisible. « Il y a parmi nous quelqu'un que nous ne connaissons pas », chantait Didier Rimaud.

La reconnaissance de l'autre comme mystère est particulièrement importante dans toutes les situations de pauvreté et de perte. Bien des intentions d'aide sous-estiment les ressources intérieures et les capacités d'adaptation de la personne – ce qui conduit parfois à quelques maladresses. C'est en faisant l'expérience que la Vie est au travail en moi, même dans l'adversité, que je peux leur échapper. René Habachi exprime bien la force de ce regard à toute épreuve : « Nous pouvons toujours douter d'un être si nous ne nous décidons pas à tirer de nous-même une force de surcroît, un don gratuit, un consentement qui recouvre l'abîme de son mystère »². Accepter ce mystère en l'autre s'accomplit dans une rencontre vraie au cœur d'un silence rempli de respect et parfois d'admiration.

La priorité du présent

Le deuxième apprentissage, de loin le plus répandu, me paraît porter sur la priorité accordée au présent. Il existe dans les différentes traditions spirituelles que j'ai rencontrées un consensus impressionnant sur l'importance d'acquérir un art de vivre « ici et maintenant ». Il s'apprend par le renoncement à s'échapper dans un ailleurs inquiet ou à attendre demain pour être heureux ou encore à s'enfermer dans les regrets du passé. Un travail considérable a été mené depuis plusieurs années sur le processus de guérison intérieure³, souvent à partir d'approches psycho-corporelles. La difficulté

2. *Commencements de la créature*, Centurion, 1965.

3. Voir notamment Dennis et Matthew Linn, *La guérison des souvenirs* (Desclée de Brouwer, 1987), Jean Monbourquette, *Aimer, perdre et grandir* (Bayard, 1995), Judith Viorst, *Les renoncements nécessaires* (Laffont, 1998). Alain Houziaux et alii, *Peut-on se remettre d'un malheur ?* (Éditions de l'Atelier, 2004), Christelle Javary, *La guérison : quand le salut prend corps* (Cerf, 2004)...





de traverser une épreuve me paraît décuplée lorsqu'elle réactive des blessures anciennes non guéries ou réveille des culpabilités.

Ce travail d'allègement, parfois difficile et long, permet d'être en bonne santé morale et psychique quand survient le malheur : « Lorsqu'on habite pleinement le présent, il n'y a ni regret à propos du passé, ni craintes à propos du futur, il n'y a que la plénitude de l'instant, l'ouverture à ce qui est »⁴. Cet art de vivre permet également de ne pas se laisser entamer par la précarité sociale, par les inquiétudes scientifiques sur l'avenir de la planète, etc. Il ouvre à l'écoute de notre voix intérieure, celle qui nous envoie vers l'autre. Dans l'Évangile, l'« ici et maintenant », qui laisse à chaque jour sa part de peine (Mt 7,34), offre aussi l'occasion d'un appel à *vivre aujourd'hui* à ne pas manquer.

La recherche de sens

Chacun porte, depuis l'enfance, des questions existentielles et des *pourquoi* adressées à la réalité du monde. Il ne va pas de soi de les conserver intactes, de les préserver du matérialisme ambiant. Il n'est pas naturel d'accepter la confrontation entre son enfant intérieur et ce que la vie en a fait à travers le visage multiforme des rencontres et des événements. Je connais des quadragénaires qui ont socialement réussi sur le plan professionnel et familial, mais qui sont assez honnêtes pour constater et reconnaître qu'ils font fausse route. Grand est leur courage lorsqu'ils abandonnent cette « vie de perdition » remplie alors à leurs propres yeux de lâchetés et de compromis, pour réorienter leur vie.

À tout âge et dans toute situation, y compris les plus dramatiques, l'homme a en effet besoin de trouver une orientation à son existence, surtout s'il désire survivre à l'épreuve. Je pense à l'expérience du psychiatre Victor Frankl en camp de concentration : les seuls survivants étaient ceux qui parvenaient à donner du sens à leur situation désespérée. C'est le propre des spiritualités d'en proposer un, assorti de moyens concrets pour y être fidèle. Beaucoup sont attirés aujourd'hui par des voies extrême-orientales : à travers la *sortie des dualités*, elles font du *présent* le lieu de réconciliation des forces opposées qui habitent l'homme dans la construction de son unité intérieure. On trouve des échos de cette sagesse dans l'évangile apocryphe de saint Thomas :

4. Rosette Poletti, *Plénitudes*, Jouvence, 2007.





« Lorsque vous ferez les deux UN et que vous ferez l'intérieur comme l'extérieur, l'extérieur comme l'intérieur, le haut comme le bas, lorsque vous ferez du masculin et du féminin un Unique, [...] alors vous entrerez dans le Royaume » (*logion* 22).

Je relis aujourd'hui le récit des Béatitudes comme l'occasion d'un travail d'unification intérieure par la traversée de la souffrance avec ses fruits *réels*. Les épreuves s'avèrent chemins de transformation et de connaissance : « Heureux qui a connu l'épreuve, il est entré dans la vie », dit encore l'évangile de Thomas (*logion* 58). La vie au-delà des tribulations appelle à revivre. Le voyage vers l'évolution spirituelle est parfois long, rendu difficile par l'absence ou le refus d'un « maître ». La vigueur, la volonté et la résolution d'utiliser dans la durée des « disciplines », d'accepter de « travailler sur soi », ne peuvent être motivées que par un amour qui a nom *confiance* – confiance en un autre, en sa parole, en sa présence, *dans l'absence même*.

Cet amour qui mobilise nos énergies vient nous déloger de l'enfermement et réveille notre liberté assoupie. L'accès à cette véritable liberté est le chemin de tout engagement et donne la possibilité d'être ferme face aux imprévus. Cependant, on voit que saint Ignace, à propos de l'entrée dans l'« indifférence » (par rapport à la santé ou à la maladie, par exemple), a l'intuition que cette liberté n'offre pas de sécurité absolue et reste fragile (*Exercices spirituels*, n° 23). Elle devra se confronter à la complexité du quotidien et apprendre la distance nécessaire par rapport à toute perte possible, intégrant celle-ci dans la trame inachevée de sa propre vie.

Une liberté pour renoncer

Cet amour me paraît être la réponse ajustée à un appel à vivre, gratuit et discret, reçu en dehors des voies ordinaires de la séduction. Il a comme caractéristique d'avoir été entendu au bon moment – ce moment imprévisible où un retournement radical est envisagé, où un renversement des tendances mortifères est apparu fugitivement. Un nouvel ordre s'avère d'emblée concevable et assez stable pour durer. Déjà, en 1996, le psychiatre protestant Michel Ribstein nous a éclairés sur cet instant salvateur du *kairos* et appris la vigilance évangélique du « moment opportun »⁵.

5. « Le *kairos*, l'occasion à ne pas manquer », *Ouvertures*, n° 82, 1996.





Celui qui a été sensibilisé à l'importance de ce *kairos* sait reconnaître comme des frères ces personnes dont l'âme et la chair sont blessées, et admirer leur grandeur que n'auront jamais ceux qui « portent leur vie en triomphe » (Christian Bobin). Le *kairos* lui offrira une lumière nouvelle : parce qu'il a fait l'expérience que des pertes consenties ont été pour lui l'occasion d'une croissance intérieure, d'une ouverture plus forte que ses propres peurs, il peut rejoindre son prochain au creux de sa difficulté et lui offrir un regard de bonté, de patience et de bienveillance. Se révélera alors chez le prochain, si c'est le moment opportun, un désir de vivre encore, malgré tout. « Advienne que pourra et tout sera bien. Je prends ce qui vient et demande que me soient données les forces nécessaires pour tout mener à bien. » Tel est l'ultime message d'Etty Hillesum⁶.

La seule espérance face à l'avenir est qu'un étranger venu d'ailleurs traverse notre route, nous offre son regard d'enfant et éveille le nôtre. En un instant fugace, un changement radical est possible, qui défie toute fatalité. Il nous dira : « La pierre de ton cœur n'est pas abîmée à jamais. » Il la prendra délicatement dans ses mains, il dessinera sur les rayures des pétales et des feuilles.

Par amour pour nos compagnons de malheur, il est possible d'engager notre liberté dans des renoncements qui permettent un service plus ajusté auprès des « pauvres », là où l'homme est blessé. C'est alors qu'aura été entendu l'appel de la Vie à quitter ses frontières et à veiller afin que la ténèbre n'étouffe pas la naissance du jour.

6. *Une vie bouleversée*, Seuil, 1985.





À Claire qui aura toujours vingt ans

Vingt ans ont passé, mais tu auras toujours vingt ans, « vingt ans pour l'éternité, devant l'Éternel. Qu'il existe ou non, l'Éternel ce sera toujours cet enfant-là » (Marguerite Duras, si douloureuse). Cette phrase, je l'ai recopiée dans mon carnet le jour où Fabrice s'est suicidé, dix ans après toi. Il avait ton âge. Il était mon élève quand tu es morte. Quelques années plus tard, il était devenu prêtre et exerçait son ministère là même où j'avais commencé le mien. Un jour, on l'a trouvé asphyxié dans sa voiture au fond d'un garage qui avait été le mien. Fabrice n'était que sourire, comme toi.

Je viens de relire cette lettre que j'avais écrite quelques mois après ta mort dans mes nuits d'insomnie et de larmes. Je ne l'avais donnée à lire qu'à de rares amis, pour regretter ensuite d'avoir fait peser sur eux le poids de ma douleur. Était-ce pour m'en délivrer ou pour attirer sur moi l'excès de leur compassion ? Je réalise aujourd'hui que mon pathos a dû submerger les paroles qu'ils auraient pu encore me dire. Seule A. m'a dit avoir, dans mes mots, retrouvé avec joie cette douleur qui lui parlait de toi. Je m'en suis voulu de m'être en quelque sorte approprié ta mort, d'en avoir fait ma souffrance à moi, comme pour oublier ce qu'avait été la tienne.

Il n'aurait pas fallu que je lise et relise jusqu'à m'en vriller le cœur les dernières phrases que tu avais écrites sur des feuillets épars, ces poèmes insupportables de violence et de sentiments injustifiés d'indignité, de honte, d'échec. Et cette page arrachée à un cahier, couverte d'une litanie de « Je me déteste » qui au bout de quelques



ROBERT
SCHOLTUS

Séminaire des Carmes,
Paris. A récemment
publié chez Bayard,
coll. « Christus » :
*Petit christianisme
d'insolence* (2004),
*Petit christianisme
de tradition* (2006) et
*Faut-il lâcher prise ?
Splendeurs et misères
de l'abandon spirituel*
(2008).

Dernier article paru
dans *Christus* :
« Invalide pour tout
ministère visible »
(n° 215, juillet 2007).

Ce texte est tiré d'un
ouvrage à paraître
dans la collection
« Christus » chez
Bayard : *Lettres
à mes morts*.





lignes se transforment en « Je me déleste ». Ce que tu fis en te jetant du sixième étage de l'immeuble voisin.

Maintenant que le temps a passé, j'en ai fini de griffer ma blessure. Le souvenir intact de ton visage ne me parle plus de ta mort mais de l'émerveillement que fut ta naissance pour l'adolescent de quatorze ans que j'étais. Je l'ai apprise au téléphone dans une pension de famille du côté d'Aix-la-Chapelle où notre père nous avait expédiés, mes sœurs et moi, pour le temps où maman serait à la maternité. C'était à la fin du mois d'août, quelques semaines avant la rentrée des classes. Comme j'étais toujours pensionnaire au Petit Séminaire, il m'a fallu attendre les congés scolaires pour t'apprivoiser. Rapidement j'ai su te baigner et te langer. Je pilotais ton landau comme une Formule 1. Dès que tu as su marcher, pour toi j'ai inventé les jeux les plus excentriques. Et dès que tu as su parler, je t'ai appris des mots latins qui te faisaient rire quand tu les prononçais. Plus tard, quand il m'arrivait d'être là pendant l'année scolaire, à l'heure où tu enfilaies ton manteau pour partir à l'école, depuis ma chambre je t'entendais chanter à cent à l'heure une prière du matin qu'on avait dû t'apprendre au catéchisme :

*Bonjour, Jésus, voici mon cœur
en ce jour qui se lè-è-è-ve.
Garde-moi bien de tout malheur
et pense à ceux qui m'ai-ai-aiment.*

Tu étais belle, blonde comme les blés, tu faisais notre fierté à tous. Mes copains n'en revenaient pas que je puisse avoir une si petite sœur. Et papa faisait semblant d'être vexé qu'on ait pu le prendre pour ton grand-père, les jours où il t'emmenait dans ses tournées. Quand j'ai célébré ma première messe, tu allais avoir dix ans. Je te revois dans ton petit tailleur de première communiant, chantant d'une voix pure, et toujours à cent à l'heure, les couplets d'un *Gloria* très jazzy, comme on en composait en ce temps-là. Je ne pouvais pas m'imaginer qu'un jour, pour ce qui allait être ton dernier Noël, je te demanderais de chanter, devant une église pleine de gens venus se refaire une âme à bon compte, *La Vierge au pressentiment* :





*Ô mon enfant, je t'ai donné un corps de chair.
Dis-moi, qu'en feras-tu ? Ô mon petit enfant !*

Et toi, pouvais-tu savoir qu'un jour allait venir où maman te parlerait avec les mêmes mots du fond de son chagrin ? J'ai encore dans l'oreille ta voix que j'aimais tant, vibrante d'émotion, sans apprêt, transparente comme ta peau. Déjà, lors d'une veillée de Noël, tu avais chanté la *Ballade pour un enfant à naître*. Et je me prends à penser à l'enfant que tu n'auras jamais eu, à la maternité qui aurait épanoui la beauté de ton corps.

Des années qui suivent, je n'ai guère de souvenirs. Notre complicité s'est éteinte jusqu'à ce que je te retrouve, alors que tu étais au lycée voisin. Tu t'étais adjointe à un groupe de jeunes que je réunissais régulièrement. Je veillais à ne jamais te traiter avec la condescendance d'un grand frère. Et toi, tu cherchais à maintenir la distance, dissimulant en ma présence tes états d'âme derrière une maturité d'emprunt. Mais, je peux le dire aujourd'hui, j'étais à cette époque comme subjugué par ta réussite scolaire, fier de te voir entrer en hypokhâgne, intimidé par ton sérieux, admiratif de tes talents multiples, ému par ta sensibilité. Jusqu'à ce petit matin où tu as débarqué à l'improviste pour tout ensemble m'accabler de reproches, m'appeler au secours et t'effondrer en larmes. Je n'avais rien vu, rien compris de ton tourment. Mais je crois plutôt que tu m'en voulais d'avoir trop bien vu, trop bien compris et de t'avoir trop violemment fait comprendre dans quelle inextricable dépendance te maintenaient certains de tes amis qui avaient capté l'affection admiratrice que tu leur portais, et d'autres qui t'avaient contaminée de leur mal-être et entraînée dans leur folie. Profitant de l'attention toute dévouée que tu leur portais, ils étaient en train de te vampiriser. Depuis lors, je n'ai cessé de contenir ma haine pour ces êtres qui, en s'agrippant aux autres, n'ont de cesse de les déséquilibrer pour mieux les dominer. À tant admirer les autres, à tant les aimer jusque dans leur délire, tu avais fini par attendre d'eux l'amour dont tu ne t'aimais plus.

Et puis, il y eut ces dernières semaines où déjà tu n'étais plus des nôtres, cachée dans ton sourire, murée dans ton silence. Imprudemment, j'étais parti en vacances sans laisser d'adresse avec





pourtant l'obscur sentiment que je ne te reverrais pas, à cause d'une parole prémonitoire de P. que, sur le moment, j'avais fait semblant de prendre à la légère. À mon retour, tout était consommé. La vue de ton corps disloqué au bas d'un immeuble hideux, les rituels de l'adieu que je n'aurais pas supportés, ta mise en terre, tout me fut épargné, hormis la honte d'avoir laissé maman et nos sœurs seules dans leur désarroi.

Comme j'avais été empêché de prendre congé de toi, j'ai longtemps rêvé que nous allions pouvoir effacer les malentendus, tout reprendre à zéro, dans une nouvelle connivence, partager nos secrets, nos projets, nos poèmes. Enfin, je saurais tout de tes amours, tu me ferais connaître tes nouveaux amis, je te ferais rencontrer les miens. Nous partirions sur les traces de Rimbaud en Abyssinie, je t'initierais au baroque à Rome, à Prague, j'assisterais à tes répétitions de théâtre, je te regarderais prendre ton envol vers des rivages inconnus, je baptiserais ton premier enfant, quelquefois nous regarderions les photos de nos sorties d'autrefois au pied de la Meije ou sur les pentes du mont Jovet. Mais j'aurais depuis longtemps brûlé celles de Cracovie prises quinze jours avant ta mort. Tes lunettes de star ne suffisaient déjà plus à cacher l'insondable tristesse de ton sourire.

*Passe quelquefois sous notre maison,
aie une pensée pour le temps
où nous étions tous ensemble.
Mais ne t'arrête pas trop longtemps.*

(Mario Luzi)

Car je n'ai pas la nostalgie d'un passé que le chagrin voudrait me faire reconstruire. J'ai la nostalgie d'un avenir que nous ne connaissons jamais sur cette terre où je te survis. Je crois bêtement au monde à venir que nous a appris notre catéchisme. J'y crois sans image, sans représentation, sans description, sans affect. Je crois en la vie éternelle aussi évidente que ton nom est ineffaçable. Je n'y crois pas par conjuration. C'est un défi que je lance au néant qui t'a engloutie. J'y crois au nom de Jésus, le disparu de Pâques. Tu t'es donné la mort, il t'a donné sa vie plus forte que toute mort. Je crois en cet échange merveilleux. Je crois qu'en te jetant dans l'abîme, c'est le fond inépuisable de la miséricorde que tu as touché. Claire, je n'ai





pas su retenir ta chute, mais je voudrais au moins te soustraire au jugement des imbéciles qui n'ont rien compris, ni à la souffrance humaine ni à la plus haute tendresse. Que peuvent-ils savoir des « blancs palais de la mémoire / La mémoire de Dieu, pays où sans cesse on échoit / Ces contrées étranges où il se donne à voir / Ce rafraîchissement au fort parfum de l'enfance » ?

Ainsi se terminait le *Tombeau de Claire* qu'avait inspiré à J.-L. une magnifique photo-souvenir de toi, « ce douloureux visage d'or, de vermeil / où le regard s'affole et se tourne en lui-même ». En ces palais, nous serons accueillis par les enfants perdus de la terre, les soldats vaincus des sordides batailles humaines, les voyants dont le grand soleil a brûlé les yeux.

En mettant fin à tes jours, tu as donné un nouveau commencement à ma vie. Désormais, rien de plus grave et donc plus rien de grave ne pourra m'arriver. Aux ravages de la tristesse a succédé la mélancolie, cette douce maladie qui vous donne la force de supporter toutes les autres et vous fait sourire d'indifférence devant tout ce que le monde contient de faux-semblant, de faux sérieux, de faux problèmes, de faux prophètes.



Mère Teresa

Une mystique de la Rédemption



LEO J.
O'DONOVAN S.J.

Théologien, New York.

Cet article, traduit par Dominique Salin, est à paraître dans la revue allemande *Geist und Leben*. Nous remercions son directeur de nous avoir autorisé à le reproduire.

Les visiteurs de la cathédrale Notre-Dame-des-Anges de Los Angeles (2002), due à Rafael Moneo, emportent surtout le souvenir de la grandiose procession qui figure sur les tapisseries couleur de sable, œuvre de John Nava, de part et d'autre de la nef. Dans cette communion des saints en marche vers le sanctuaire, des anges anonymes, jeunes et vieux, en vêtements de tous les jours, accompagnent des hommes et des femmes dont la sainteté fait aujourd'hui peu de doute. Parmi eux, les plus aimés de tous, peut-être : Jean XXIII et, à côté de lui, comme à l'abri de sa rondeur généreuse, la frêle silhouette de Mère Teresa de Calcutta.

Les tapisseries orientent le regard des visiteurs vers la clarté du grand vitrail au dessus du maître autel. Personne ne semble contempler cette clarté plus intensément que la sainte de Calcutta, à propos de laquelle l'écrivain Malcolm Muggeridge écrivait si justement : « En une époque de ténèbres, elle est un feu qui brûle et qui éclaire ; en une époque de cruauté, une vivante incarnation de l'évangile d'amour du Christ ; en une époque sans Dieu, le Verbe habitant parmi nous, plein de grâce et de vérité. Tous ceux qui ont le privilège inestimable de la connaître peu ou prou doivent lui en avoir une reconnaissance éternelle. » Nous savons maintenant que la lumière et la joie qui irradiaient son visage souriant allaient pourtant de pair, en son âme, avec une obscurité presque inimaginable.





Une vie au service des pauvres

Gonxha Agnes Bojaxhiu est née de parents albanais en 1910 à Skopje dans l'ancienne République Yougoslave de Macédoine. Elle fréquenta des écoles serbo-croates et, dès 1922, comprit qu'elle avait vocation pour les pauvres et devait être missionnaire. Six ans plus tard, elle partit pour Dublin (Irlande) où elle entra chez les Sœurs de Notre-Dame de Lorette. L'année suivante, elle fut envoyée en Inde. Lors de sa profession solennelle en 1937, sous le patronage de Thérèse de Lisieux, elle reçut le nom sous lequel elle serait désormais connue. Alors qu'elle était heureuse dans sa communauté, elle eut la surprise de se sentir soudain appelée, en un moment d'intense intimité avec Jésus, « à tout abandonner et à sortir dans les rues : suivre le Christ dans les bidonvilles pour le servir parmi les plus pauvres des pauvres ». En 1948, l'archevêque jésuite de Calcutta, Ferdinand Périer, l'autorisa à vivre hors du couvent ; un an plus tard, elle inaugurerait sa première communauté consacrée au service des pauvres.

Reconnue en 1950 sous le nom de « Missionnaires de la Charité », la communauté ouvrit Nirmal Hriday (« Cœur Pur ») en 1952, première maison pour les moribonds des rues de Calcutta ; l'année suivante, ce fut la maternité. Finalement, les Missionnaires créèrent des branches pour les hommes (des frères et des prêtres) et pour des contemplatifs, hommes et femmes. En 1962, le gouvernement indien conféra à Mère Teresa le prestigieux Padma Shri, premier des nombreux honneurs qu'elle reçut, parmi lesquels le Prix Nehru de l'Entente Internationale (1972), le Prix Nobel de la Paix (1979), la Médaille Présidentielle de la Liberté par Ronald Reagan (1985) et bien d'autres titres encore. Malgré le déclin de sa santé à partir de 1989, elle demeura étonnamment active. Lorsqu'elle mourut en 1997, on la transporta dans les rues de Calcutta sur le même char funéraire qui avait transporté Mahatma Gandhi et Jawaharlal Nehru. La congrégation comptait alors 4 000 membres, avec 613 fondations dans 123 pays. Jean-Paul II dispensa du délai de cinq ans avant l'ouverture du procès de canonisation, et elle fut béatifiée en 2003.





Une ardente personnalité

Les lettres et les pensées de Mère Teresa ainsi que le témoignage de ceux qui l'ont connue ont été rassemblés par le P. Kolodiejchuk, postulateur de la cause en canonisation, dans *Mère Teresa. Viens, sois ma lumière. Les écrits intimes de « la sainte de Calcutta »*¹. L'ensemble est d'une telle profondeur et d'une telle complexité qu'il faudra sans doute des années pour en prendre la juste mesure. Mais le public semble réclamer une première description de l'essentiel de son expérience et de ses implications théologiques, au plein sens du terme, doctrinal et moral. On parcourra les chapitres du livre, qui suit l'ordre chronologique. Nous pourrons alors examiner les rapports de l'expérience qu'elle décrit avec la mystique chrétienne traditionnelle aussi bien qu'avec les besoins du monde d'aujourd'hui.

Quarante ans après sa décision d'entrer dans la vie religieuse, Mère Teresa pouvait confier : « Jamais je n'ai douté une seconde que j'ai bien fait ; c'était la volonté de Dieu. C'était Son choix. » Ses premiers et ses derniers vœux (1931 et 1937) lui donnèrent la joie d'être devenue la « petite épouse de Jésus », expression classique pour qualifier la relation d'une religieuse avec l'Époux de l'Église. À la même époque cependant, elle écrivait à son ancien confesseur jésuite de Skopje que sa vie spirituelle n'était guère jonchée de roses : « Ma compagnie, bien souvent, ce sont les ténèbres. » Cinq ans plus tard, en avril 1942, et avec la permission de son confesseur, comme elle le révélera par la suite à Mgr Périer, elle s'était liée à Dieu par un vœu privé extraordinaire, « s'engageant, sous peine de péché mortel, à donner à Dieu tout ce qu'il pourrait demander, "sans rien Lui refuser" ».

Tels étaient les traits de sa personnalité ardente : une volonté quasi indomptable, déterminée à tout remettre à Dieu par amour, en toute lucidité sur les risques encourus. Que pouvait bien coûter un « oui » dit à Dieu de tout cœur ?

La naissance des Missionnaires de la Charité

Elle commença à en avoir une idée quatre ans plus tard, dans le train qui la conduisait à Darjeeling pour sa retraite annuelle et un

1. Traduction de l'original anglais (2007), Lethielleux, 2008. Le P. Kolodiejchuk est membre des Missionnaires de la Charité.





peu de vacances. C'est alors que la religieuse de 36 ans « entendit l'appel à tout laisser tomber et à suivre Jésus dans les bidonvilles – pour Le servir parmi les plus pauvres des pauvres », comme elle le fit savoir plus tard à l'archevêque par son directeur spirituel jésuite, le P. Céleste Van Exem. C'était le 10 septembre, « Jour de l'Inspiration », comme devaient l'appeler les Missionnaires de la Charité. Mère Teresa se montrait très discrète sur les détails de l'expérience, mais elle apporta des précisions sur le tard, lorsqu'elle écrivit dans les Règles de la congrégation que la « fin ultime des Missionnaires de la Charité est d'apaiser la soif du Christ en croix pour l'amour et les âmes ». C'est pourquoi « J'ai soif » figure sur le crucifix de toutes les chapelles de la congrégation. À titre personnel, écrivit-elle, elle entendit Jésus lui dire : « Ma petite – viens – viens – porte-moi jusque dans les trous obscurs des pauvres. – Viens, sois ma lumière. » (Elle était la première à reconnaître son inculture, mais son fréquent recours aux tirets, pour original qu'il soit, n'est pas sans rappeler celui de la poétesse Emily Dickinson.)

Plusieurs mois durant, Mère Teresa continua à entendre ce qu'elle appelait « la Voix » de Jésus, et elle commença à noter « ce qui se passait entre Lui et moi pendant les jours de prière intense ». Après avoir pris l'avis du P. Van Exem, elle se présenta elle-même à Mgr Périer dans un document remarquable, qui en disait davantage sur son expérience et exprimait le désir de quitter les Sœurs de Lorette pour répondre à son « appel dans l'appel ». Jésus s'était adressé à elle comme à sa « petite », à son « épouse » et lui avait demandé à plusieurs reprises si elle le refuserait. Elle ne pouvait pas ne pas se rappeler son vœu prononcé quatre ans plus tôt. Mais maintenant « l'appel dans l'appel » et son coût prenaient forme dans la double conviction de sa nouvelle vocation et de son devoir d'obéissance à l'archevêque. Comme dans le mystère de l'Incarnation, c'est une conjonction de divinité et d'humanité qui allait fonder le reste de sa vie et lui donner forme : une participation à l'obéissance du Christ jusqu'à la croix – noyau christologique de son expérience.

Le 6 janvier 1948, dix-neuvième anniversaire de son arrivée en Inde, après la messe, Mère Teresa rencontra l'archevêque qui lui dit : « Vous pouvez y aller. » À considérer aujourd'hui la suite des événements, après les autorisations requises de la supérieure générale de Lorette et de la Sacrée Congrégation des Religieux à Rome,





on pourrait penser que le « succès » de cette mission remarquable était providentiellement assuré. Mais Mère Teresa était dans une extrême solitude lorsque, le 17 août 1948, elle déménagea pour « les trous obscurs des pauvres » : non seulement inconnue du monde, mais guère comprise par beaucoup dans une Église qui avait encore à se reconnaître pleinement comme l'Église des pauvres. Et les nombreuses épreuves qui accompagnèrent la formation progressive de la nouvelle congrégation, à la suite de sérieux malentendus avec les Sœurs de Lorette dans le recrutement de nouvelles compagnes et la recherche d'un asile pour elles tout en étant au service des pauvres – ce qu'elle a appelé « la nuit obscure de la naissance de la congrégation » –, n'étaient rien en comparaison des épreuves intérieures qui commençaient à l'assaillir.

« Des ténèbres si effroyables »

« Il y a en moi en moi des ténèbres si effroyables, c'est comme si tout était mort. Il en est ainsi à peu près depuis le temps où j'ai commencé "l'œuvre" », écrivait-elle à Mgr Périer dans les semaines qui suivirent le déménagement de sa communauté pour la nouvelle maison mère. « Ténèbres » était le mot le plus fréquent pour qualifier ce qu'elle vivait, et il en fut ainsi jusqu'à la fin de sa vie, au témoignage unanime de ceux qui l'ont connue dans les dix dernières années. (Il y eut un bref répit d'« amour avec une joie indicible » – un mois seulement – en 1958.) Quand elle parlait de ténèbres dans la vie des autres, il s'agissait de l'absence de Dieu. Elle parlait aussi de désolation (« agonie de désolation » exactement), profonde solitude, grande difficulté à parler de son expérience, froid de glace, affreuse sécheresse. Dieu, c'était comme s'il n'existait pas ; le ciel, « un lieu vide » ; la prière, impossible ; sa foi, une imagination ; tout autour d'elle, la mort.

Avertie par Mgr Périer que ce genre d'impressions était le signe d'une purification destinée à attacher l'âme à Dieu seul, elle trouvait de nouvelles manières d'exprimer le sens de son néant en présence de Dieu. (Elle écrira à un autre conseiller jésuite : « Il a tout détruit en moi. ») Mais son ardeur missionnaire n'était pas entamée : elle avait offert au Cœur du Christ, dit-elle à l'archevêque, « de passer l'éternité même dans cette terrible souffrance, si cela pouvait Lui





valoir dès maintenant un peu plus de plaisir – ou l'amour d'une seule âme ». (On pense bien sûr à saint Paul écrivant qu'il « souhaiterait être anathème, séparé du Christ pour ses frères » [*Rm* 9,3].)

Mère Teresa avait été dirigée par des jésuites depuis son enfance, et elle eut de la chance avec ceux qu'elle rencontra en Inde. Elle a dû découvrir le langage de la consolation et de la désolation en suivant des retraites fondées sur les Exercices spirituels de saint Ignace (n° 316-324). Elle a dû connaître aussi la prière ignatienne qui fait demander les humiliations avec le Christ humilié et la pauvreté avec le Christ pauvre (n° 98 et 146). Elle s'exécuta à sa manière vigoureuse, dès sa retraite de 1956, décidant de « suivre Jésus de plus près dans les humiliations » et de « sourire à Dieu » – image grinçante d'une vie et d'une prière qui ne firent que s'approfondir avec les années.

Elle avait encore des choses à découvrir, pourtant. Elle remarquait qu'il y avait « tant de contradictions dans son âme » – conflit grandissant et dont elle craignait qu'il ne détruisît son équilibre. Son désir de Dieu et de Jésus, écrivait-elle, était encore plus douloureux que l'épreuve d'être dans les ténèbres, de n'être pas désirée ni aimée. Une fois de plus, elle conserva son équilibre : si désespérée que fût sa détresse humaine, son désir le Dieu la transcendait.

Ce thème de la contradiction dans sa vie fut l'un de ceux qu'elle révéla au P. Neuner, qui donna une retraite à Calcutta en 1961 et qui était sans doute le meilleur théologien qu'elle ait rencontré Mère Teresa (il fut expert au concile Vatican II, ce qu'il ne mentionne jamais dans ses lettres ; centenaire, il vit toujours en Inde). « Elle vivait un vide complet », témoigna-t-il plus tard. Il lui fit comprendre que « la seule réponse à cette épreuve est l'abandon total à Dieu et l'acceptation de cette obscurité en union avec Jésus ». Son conseil suscita une réponse venue des profondeurs : « Je ne puis vous exprimer avec des mots – la gratitude que je vous dois pour votre bonté envers moi. – Pour la première fois depuis onze ans – je suis parvenue à aimer les ténèbres. » Sans que ses peines aient été apparemment allégées, elle pouvait néanmoins les vivre comme une participation à la passion rédemptrice du Christ. Comme écrivit Neuner bien des années plus tard, « je sentis qu'elle avait trouvé sa voie ».

« Un "Oui" de tout cœur à Dieu et un grand sourire pour tous » : telle fut la résolution de retraite, typique de son énergie, dont elle





lui fit part. Elle lui fit part aussi d'une « nouvelle prière, qui devint désormais un thème constant : "Accepte tout ce qu'Il donne et donne tout ce qu'Il prend, avec un grand sourire" ». Et elle lui envoya sans doute la plus fameuse de ses lettres, qui contenait ces mots étonnants : « Si jamais je deviens une sainte – j'en serai une "de ténèbres". Je serai continuellement absente du ciel – pour allumer la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres sur terre. » (Saint Paul, à nouveau, en encore plus cru !)

« Le Christ souffre toujours sa Passion »

Tandis qu'elle « gérait » ses peines intérieures avec plus d'efficacité, si l'on peut dire, et alors qu'elle était devenue, depuis 1962, à son corps défendant, une voyageuse quasi permanente, une autre constante se faisait jour dans l'expérience et l'expression de Mère Teresa : la passion du Christ se poursuivait dans sa vie à elle pour les pauvres. Elle avait compris depuis le début que sa vocation était « d'aimer, de souffrir et de sauver des âmes ». Elle découvrait maintenant que, comme il est écrit dans l'*Épître aux Colossiens* (1,24), les souffrances du Christ se poursuivaient en elle. « Le Christ souffre toujours sa Passion », déclara-t-elle au Synode de 1980. « Il veut la vivre en moi », avait-elle écrit des années auparavant au P. Neuner. En 1985, en Éthiopie, elle voyait la passion « vécue à nouveau dans les corps de foules et de foules de gens ». Et elle fut très touchée que Jean-Paul II ait écrit, dans son message de Carême de 1993 : « Aujourd'hui, le Christ répète sa demande ["J'ai soif"] et revit les tortures de sa Passion dans les plus pauvres de nos frères et sœurs. »

Elle martelait ainsi de plus en plus son « Évangile sur les cinq doigts de la main », qui résumait pour ses sœurs *Matthieu* 25,31-46, en leur rappelant que tout ce qu'elles faisaient pour les affamés, les exclus, les malades, « À-Moi-vous-l'avez-fait ». Elle parlait de plus en plus souvent des deux lieux où trouver le Christ : l'Eucharistie et les pauvres. Ça avait été une grande joie pour elle que la permission de conserver le Saint Sacrement dans la chapelle de la maison mère. Chaque matin, elle y passait une heure en prière, aussi long qu'ait été le temps passé la veille parmi les pauvres. Elle voyait que « Calcutta est partout » où souffrent les hommes et les femmes – y compris dans la solitude des riches. Ce dont les pauvres ont besoin, répéta-





t-elle au Synode de 1980, ce n'est pas de « pitié ni de sympathie. Ils ont besoin de compréhension aimante et de notre respect ».

Cette identification au Christ et à tous ceux qui lui appartiennent, spécialement par leur pauvreté, pourrait être un bon point de départ pour une compréhension plus profonde de l'incarnation comme de la rédemption. Malheureusement, dans ses commentaires, le P. Kolodiejchuk, qui s'appuie particulièrement sur la manière dont le P. Réginald Garrigou-Lagrange († 1964) comprenait la vie mystique, interprète souvent la souffrance de Mère Teresa comme étant essentiellement, sans plus ample explication, une réparation pour l'iniquité du monde. Elle-même comprenait sa souffrance comme quelque chose que Dieu « voulait », de même que Dieu avait « voulu » la souffrance de Jésus. Il est loisible de réviser ou de corriger cette manière de voir en disant que Dieu « permet » plus qu'il ne « veut » ces souffrances. Mais l'idée d'une « volonté permissive » de Dieu peut être aussi bien une échappatoire qu'une explication. Convient-il, en effet, de dire que Dieu « veuille », alors que sont « autorisées » à se produire des choses qu'on pourrait souhaiter – ô combien ! – différentes ? Ne faudrait-il pas mettre l'accent, non tant sur la souffrance comme rétribution du péché que sur Dieu qui, dans le Christ, vient habiter la souffrance pour la transformer et la racheter ?

À poursuivre la réflexion sur le remarquable témoignage que constitue ce livre, il faut reconnaître que l'amour de Mère Teresa pour le Christ et ses pauvres allait infiniment plus loin que la théologie relativement courte qu'elle avait apprise. Elle en savait plus long, aurait pu dire Karl Rahner, que ce qu'elle pouvait dire. (Le P. Neuner fait une distinction entre sa théologie conceptuelle et sa théologie personnelle.) Sa lecture de l'Écriture est littérale ; sa conception de l'autorité est excessivement hiérarchique ; elle n'invoque jamais, semble-t-il, l'Esprit Saint ; dans la pratique, elle semble mettre la résurrection quasiment entre parenthèses (même si sa foi dans la gloire de Jésus ressuscité est entière). Mais son amour du Christ est à se mettre à genoux. Elle le cherchait parmi « les plus pauvres des pauvres », elle l'y apportait miraculeusement, et elle le redécouvrait ensuite en eux, digne d'une compréhension et d'un respect tout aimants.





Une nouvelle manière de penser la mystique

Viens, sois ma lumière est un trésor, un témoignage profondément accordé à son époque. Il laisse cependant sans réponse bien des questions qui vont de soi. En quoi consistait exactement l'œuvre des Sœurs de Lorette ? Qu'est-il arrivé à sa mère chérie et d'un grand soutien, dont elle n'a eu de nouvelles que onze ans après avoir quitté Lorette – et, apparemment, plus jamais par la suite ? Comment Mère Teresa réglait-elle quelques-uns des problèmes pratiques que posait quotidiennement le gouvernement de son ordre ? A-t-elle jamais prévu les problèmes d'organisation qui se sont posés après sa mort ?

Toujours est-il que nous disposons des prémices d'un ouvrage de référence, d'un livre qui ouvre à de nouvelles manières de penser l'expérience mystique aujourd'hui. De quel type de mystique s'agit-il ? Le mot lui-même, tout le monde le sait, se prête à bien des acceptions ; il recouvre des expériences qui vont du panthéisme naturaliste à l'orthodoxie chrétienne la plus stricte. Même dans le catholicisme, aucune définition ne s'impose, bien que Jean Gerson, l'irénique chancelier de l'Université de Paris (XV^e siècle), épris de réforme et soucieux de la réalité de la pratique pastorale, en ait fourni une définition plus utile que quiconque : *Theologia mystica est experimentalis cognitio habita de Deo per amoris unitivi complexum* (« La théologie mystique est une connaissance de Dieu par expérience, accordée dans l'étreinte de l'amour unitif »).

On ne s'est pas entendu non plus sur la question de savoir si l'expérience mystique est le privilège de « quelques âmes choisies » ou une réalité plus simple et plus commune. Les théologies rationalisantes des XVIII^e et XIX^e siècles tendaient à lui réserver un traitement spécial, la considérant comme exceptionnelle. Dom Cuthbert Butler (1934), au contraire, faisait valoir que « tout le monde est appelé à une manière proprement mystique de connaître Dieu et de l'aimer ». Dans l'ouvrage de William James, *L'expérience religieuse* (1902)², l'important chapitre sur la mystique affirme que toute religion sérieuse et sincère présente une dimension mystique. Karl Rahner répétait que, s'il n'était pas mystique, le croyant de demain ne serait pas croyant. Il voulait dire par là que la vraie foi suppose

2. Alcan, 1906.





une rencontre, sous une forme ou sous une autre, avec le Mystère de Dieu, mystère d'amour et de sainteté. (L'écrivain G.-K. Chesterton devançait son intuition lorsqu'il écrivait dans *Orthodoxie*³ : « La mystique conserve à l'homme son bon sens. L'homme ordinaire a toujours été un homme de bon sens parce que l'homme ordinaire a toujours été mystique. ») Nombre d'auteurs ont aussi montré, ces derniers temps, que les grandes époques mystiques correspondaient à de grandes époques prophétiques ou politiques dans la théologie et la vie chrétiennes.

Mère Teresa, que je sache, ne connaissait aucun de ces auteurs. Elle ne faisait pas non plus cas des distinctions, devenues traditionnelles dans la théologie néo-scholastique, entre les degrés d'oraison (oraison d'union, oraison d'union extatique, oraison d'union transformante), ni des expériences mystiques particulières (visions, paroles intérieures, etc.). Pour comprendre les ténèbres qu'elle décrit à ses confesseurs, point n'est besoin de faire appel à la doctrine de saint Jean de la Croix sur la nuit obscure des sens et la nuit obscure de l'esprit (même si c'est à la seconde qu'on pense d'abord quand on la lit). À sa communauté, elle n'a pas proposé de méthodes de prière ni de spiritualité formellement développée. Elle ne cessait d'insister, bien plutôt, sur les quatre vœux de la communauté comme moyens de s'abandonner à Dieu (le quatrième vœu est l'amour du Christ « sous le déguisement désolant des pauvres »). En la lisant, un Américain ne peut que se rappeler le cistercien Thomas Merton écrivant, dans *Semences de contemplation*⁴ : « L'un des grands paradoxes de la vie mystique est celui-ci : qu'on ne puisse pas rentrer au centre le plus profond de soi-même et, de ce centre, passer en Dieu, à moins d'être capable de sortir complètement de soi-même et de se donner soi-même aux autres dans la pureté d'un amour sans retour sur soi. »

Ce que présente ainsi Mère Teresa, plutôt qu'elle ne l'analyse, c'est un abandon de soi passionné au Christ *dans* ses pauvres. Comme Ignace avant elle (mais sans ses accents trinitaires), elle dépasse l'opposition entre contemplation et action en trouvant le Christ dans les pauvres et les pauvres dans le Christ : « Nous sommes des contemplatives au cœur du monde, déclara-t-elle quand elle reçut le

3. Rouart et Watelin, 1923.

4. Seuil, 1952.





Prix Nobel, parce que nous touchons le Christ vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous vivons vingt-quatre heures par jour en sa présence. » Plus encore, comme nous l'avons vu, la communauté prolonge dans le temps du monde la souffrance rédemptrice de la croix. C'est comme si elle contemplait intuitivement l'arc historique complet que dessine le grand texte de l'*Épître aux Colossiens*, étant sauve, cependant, la transcendance de Dieu dans le Christ. Sans aucune référence directe à la doctrine du concile de Chalcédoine, elle a réalisé qu'humanité et divinité étaient à la fois distinctes et inséparables dans le Christ, *et donc* dans ses pauvres.

Sur le terrain des faits, pour les pèlerins que nous sommes en une époque de doute, Mère Teresa propose une mystique pratique, suscitée par un sens de la souffrance humaine très contemporain et qui s'enracine en même temps dans une connaissance profonde du « grand compagnon de souffrance et qui comprend », selon les mots du philosophe Whitehead. Il s'agit en outre d'une mystique remarquablement sensible à ce que l'âme éprouve de contradiction interne, de combat irrésolu dans le temps, à la face de Dieu et de son peuple. Finalement, c'est une mystique de Jésus crucifié pour les pauvres, aimé pour lui-même mais aussi pour eux et en eux – eux sans lesquels la profondeur de son identification au Père demeurerait inconnue. C'est sous leur « déguisement désolant », comme ne cessait de répéter celle que l'opinion a déjà canonisée comme la « sainte de Calcutta », que Jésus se révèle surtout, dans la gloire de son Père. On est à genoux à côté d'elle dans l'action de grâce pour ce qu'elle nous a montré : sur le vitrail, nous devons regarder la croix pour voir la lumière.





L'avenir d'une épreuve

L'expérience biblique de l'Exil

Il y avait eu le premier grand ébranlement au VIII^e siècle, quand le royaume du Nord avait été effacé de la carte par la conquête assyrienne. Jérusalem avait échappé *in extremis* au désastre et, cahin-caha, le royaume de Juda avait perduré dans une vassalité plus ou moins coûteuse, sous la coupe de ses puissants voisins égyptien ou mésopotamien. Ensuite, tout s'accéléra avec l'avènement du babylonien Nabuchodonosor en 605. Quatre ans plus tard, celui-ci ravageait le territoire de Juda, puis assiégeait à deux reprises Jérusalem. En plusieurs vagues, les élites du pays furent déportées sur les rives de l'Euphrate. On tenta de résister en jouant d'alliances politiques hasardeuses. Mais Jérémie qui prêchait durant ces années sombres avertissait ses rares compatriotes qui voulaient bien l'entendre : la marche à l'abîme était inexorable. De fait, en 587/86, Jérusalem tombait définitivement, ses murailles étaient ruinées, le Temple pillé et détruit, le pays livré à l'étranger. Désormais, et pratiquement pour la suite des temps, l'autonomie politique fut perdue. La langue elle-même fut touchée par la catastrophe, puisque l'araméen supplanta désormais l'hébreu. Le meilleur d'Israël était immergé en terre étrangère, là où une civilisation raffinée et puissante célébrait orgueilleusement ses dieux dans les sanctuaires de Babylone.

Ainsi, à la crise politique, culturelle et sociale qui ébranlait Israël s'ajoutait, plus taraudante que tout, une crise spirituelle sans précédent : le Dieu d'Israël manquait-il à son peuple ? S'était-il laissé



ANNE-MARIE
PELLETIER

Bibliste, Studium
Notre-Dame, Paris.

A récemment publié :
*D'âge en âge, les
Écritures* (Lessius,
2004), *Le signe de la
femme* (Cert, 2006),
*Le livre d'Isaïe ou
l'histoire au prisme
de la prophétie* (Cert/
Médiaspaul, 2008).

Dernier article publié
dans *Christus* :

« Par le chemin des
Écritures : de la peur
à la paix » (n° 212,
octobre 2006).





supplanter par les divinités païennes ? Avait-il oublié son alliance et les promesses faites à la maison de David ? Ou bien condamnait-il son peuple à un dépérissement définitif à cause de ses infidélités ? La foi vacillait sous ces questions, redoublant le malheur. L'évidence du moment, à vue humaine, ne pouvait être que celle de revivre à un siècle et demi de distance le drame qui avait vu la fin de Samarie. Mais, cette fois, on ne pourrait compter sur aucune relève. Pris dans le maelstrom des grands empires de la région, Israël était en train de disparaître, tandis que s'effaçaient dans le désert les pas des captifs et que le petit peuple resté au pays troquait ses traditions pour celles du vainqueur païen.

____ Sous le regard de l'historien, la survie d'Israël

Israël, pourtant, survécut au séisme de ces années, comme en témoignent les livres d'*Esdras* et de *Néhémie*. L'histoire enseigne comment un avenir inespéré fut rendu au peuple de Dieu, quand surgit au milieu du VI^e siècle, à l'horizon de l'Est, Cyrus, le fondateur de l'empire perse, dont la politique consista en particulier à élargir les populations assujetties par Babylone. Cette résurgence post-exilique d'Israël devait être en fait tout autre chose qu'une restauration. Un nouvel ordre s'engendra de cette crise absolue, consistant en une série de nouveautés et de transformations profondes qui donneraient leur visage propre à la société et à la foi juives post-exiliques. Ainsi verrait-on Israël devenir résolument un peuple diasporique, avec ce que cette condition suppose de sentiment latent d'exil, mais aussi de présence à l'autre, d'expérience de l'universel, au-delà du pré carré des frontières nationales. Alors même que le retour était devenu possible, une bonne partie de la population transplantée en Babylonie choisit, en effet, de faire souche en terre étrangère, y installant durablement une présence juive qui avait essaimé également en direction de l'Égypte. L'essor, au cours des siècles suivants, du judaïsme alexandrin comme celui des communautés de Babylonie trouve là son point de départ.

Aussi bien l'expérience d'une vie spirituelle contrainte de se mener sans le secours du Temple de Jérusalem et de sa liturgie, donc sans l'exercice du culte sacrificiel, allait-elle amener à approfondir de manière décisive la conscience du lien unissant Israël et son





Dieu. L'émergence de ce qui deviendra plus tard le culte synagogaal, avec son centrage sur le service de la Parole de Dieu, est à situer dans le prolongement de ces années d'épreuve. De même pour les observances (pratique de la circoncision, observance du shabbat, lois alimentaires) à travers lesquelles cristallisera plus tard l'appartenance au peuple d'Israël.

Enfin, nous savons aujourd'hui la place décisive qui revient à la période exilique et post-exilique dans la constitution du corpus des Écritures. L'enquête exégétique permet de saisir le travail de la mémoire et celui de la création qui se déploya alors et donna forme aux livres bibliques tels que nous les lisons. Au moment où le sol se déroba, explique-t-on, il devenait vital de se réassurer par l'exercice de la mémoire et par l'écriture. De même, à la suite de Martin Noth, associe-t-on ce moment de l'Exil à l'élaboration d'une première grande fresque historique désignée désormais sous le nom d'« histoire deutéronomiste », allant du livre du *Deutéronome* aux livres des *Rois*. L'occasion de ce document serait la volonté de rendre raison de l'Exil, de justifier théologiquement des événements bouleversants, de montrer que, bien loin d'échapper à la volonté du Dieu d'Israël, ceux-ci relevaient d'un jugement divin porté sur l'infidélité du peuple. Une autre ligne d'interprétation associe la rédaction de cette histoire à un besoin pressant de répondre à la crise identitaire qui ébranlait un peuple désarmé. Certains commentateurs insistent d'ailleurs moins sur la mémoire que sur la création : le passé biblique que les textes exiliques prétendent restituer serait d'abord, en fait, le passé que l'on avait besoin d'imaginer et d'accréditer pour légitimer les groupes et les institutions rescapés du désastre. De là, par exemple, l'histoire si fortement contrastée de la royauté du Nord et de celle du Sud, reflet d'une idéologie qui avait besoin d'humilier la première afin de conférer à la seconde un lustre qui, dans le réel des faits, lui avait fait défaut.

— Une dramatique spirituelle sous-jacente

Si ces perspectives historiennes atteignent incontestablement des données majeures du temps exilique et post-exilique, on peut penser néanmoins qu'elles laissent en friche un autre versant de l'histoire, où se jouent des effets non moins décisifs de l'épreuve de





l'Exil. D'où l'idée qui s'impose de poursuivre l'enquête pour rejoindre une dramatique proprement spirituelle engagée simultanément dans les événements vécus au VI^e siècle. On remarquera, du reste, que si l'histoire d'Israël avait eu alors pour seuls enjeux la préservation d'une identité nationale ou la légitimation des institutions post-exiliques, si elle débouchait uniquement sur le remaniement des modes de la piété et du culte, celle-ci n'aurait plus aujourd'hui pour nous qu'un intérêt archéologique. Elle pourrait certes illustrer une capacité imprévue à survivre en une conjoncture si périlleuse. Mais, péripétie dans l'histoire révolue du Proche-Orient ancien, elle ne concernerait pas de manière vive l'actualité des croyants d'aujourd'hui et, plus largement, celle de lecteurs de la Bible aux prises avec un monde et une histoire qui continuent à être marqués par le drame et la précarité.

C'est pourquoi il ne suffit pas de prendre acte de la masse imposante des écrits parvenus à maturation dans la foulée de l'Exil en les rapportant aux urgences politiques et culturelles du temps. Il convient de lire ces textes, précisément, d'une lecture qui identifie le dynamisme spirituel qui les traverse, les travaille dans leur épaisseur et ouvre finalement un avenir à un peuple qui n'en a plus humainement parlant. Ainsi, l'idée que l'on voudrait étayer est que ce sont bien, en définitive, des événements spirituels qui sont au principe de la traversée qui se fit alors du désastre. C'est en accédant, dans la douleur et la perte, à des vérités essentielles jusqu'alors méconnues ou inconnues, qu'Israël devait ressurgir plus loin que l'Exil. Mais parce que ce dont il s'agit ici touche à ce que l'homme ne veut pas voir ou à ce qu'il n'ose espérer, l'analyse requiert des repères qui ne sont plus seulement ceux de l'enquête historique ou de l'approche littéraire des textes. Le lecteur doit donc s'exposer lui-même pour mettre au jour le puissant travail critique qui s'exerça alors au sein de la foi d'Israël et qui concerne aussi bien la connaissance de Dieu que l'interprétation de sa présence à l'histoire.

Nous évoquerons successivement ces deux questions en voyant comment, dans l'un et l'autre cas, le drame de l'Exil va amener à débusquer les illusions qui tiennent lieu de foi, à approfondir l'intelligence théologique que l'on a du passé et, partant, à s'avancer vers plus de vérité et à ouvrir un espace à la nouveauté de la révélation.





Douloureuse vérité

La tradition deutéronomiste dénonce avec insistance l'infidélité comme cause de la ruine de Juda et la tradition des prophètes exiliques orchestre abondamment l'idée d'un jugement divin qui s'abat sur un peuple qui a préféré des citernes lézardées à la source vive (*Jr* 2,13), qui a trahi l'alliance en courant après des amants de fortune (*Ez* 16). Il est remarquable cependant que ce procès soit intenté plus d'une fois contre des hommes qui accomplissent avec zèle les gestes de la piété ou même confessent bien haut leur confiance en Dieu. Ce dont le chapitre 7 du livre de *Jérémie* donne une illustration saisissante : sur ordre de Dieu, le prophète se poste à l'entrée du Temple et s'en prend à la belle confiance de ceux qui objectent à ses prophéties de malheur l'assurance que Dieu ne peut que sauver, allant répétant : « Temple du Seigneur ! Temple du Seigneur ! » (7,4). Non, tonne le prophète, Dieu ne sauvera pas ! Le trouble qu'il crée chez ses auditeurs atteint aussi, évidemment, le lecteur qui se souvient qu'Isaïe, en son temps, avait exhorté Achaz à renoncer aux moyens humains et à ne compter que sur Dieu pour affronter ses ennemis. C'est, du reste, la même confiance qui soutient une belle théologie biblique de Sion, qui proclame la cité invulnérable dans la mesure où le Dieu trois fois saint y a sa demeure, et qui chante sa confiance à la manière du *psaume* 46 : « Dieu est pour nous refuge et force, secours dans l'angoisse toujours offert (...). Avec nous, YHWH Sabaot, citadelle pour nous le Dieu de Jacob. » Le fait est que la prise de Jérusalem et son saccage vont cruellement décevoir pareille espérance et donner à penser à une partie d'Israël que Dieu a trahi la confiance que l'on avait mise en lui.

Ce drame est éclairé brutalement par les oracles prophétiques qui mettent le doigt sur le péché déjà dénoncé par un Amos, et qui se nomme « duplicité du cœur », « mensonge spirituel » : il consiste à faire des actes de la piété le paravent derrière lequel on s'abrite pour mieux ignorer la loi, bafouer la volonté sainte de Dieu, faire violence impunément à l'innocent. Or, Dieu rappelle que seules valent à ses yeux la vérité du cœur et la justice de la vie. C'est pourquoi il récuse les montagnes de sacrifices offerts au Temple, qui ne font qu'interposer, au sens propre du terme, un voile de fumée entre les crimes de ceux qui les offrent et Dieu qu'ils prétendent honorer. Le livre d'*Isaïe* reprend plusieurs fois cette accusation qu'il





lance aussi au chapitre 58 contre le faux jeûne de l'homme qui se mortifie, mais qui dans le même temps se querelle et opprime son frère. De la même façon, Dieu ne saurait répondre à une foi finalement idolâtre, puisqu'elle fait du Temple un talisman ou use des rites et des gestes de piété comme d'une protection magique contre le malheur.

Telle est la vérité redoutable, mais salubre, qui s'impose dans ces adresses très tendues des prophètes au peuple affolé par les drames qui s'abattent sur lui au tournant du VI^e siècle. Plus radicalement encore est donnée à reconnaître, au principe de ces perversions spirituelles, la fausse image que l'on se fait de Dieu et du service qu'il demande. Les prophètes le redisent : on ne saurait s'acquitter de ce service avec un peu de religion, comme on honore les idoles. C'est la sainteté que Dieu attend, et c'est elle seule qui est le rempart contre tout ce qui menace la vie et compromet l'avenir du peuple. Ainsi, en ne répondant pas à l'attente et à l'espérance de ceux qui en appellent à la puissance de son bras contre l'ennemi de Babylone, Dieu manifeste qu'il n'est pas celui que l'on croit, qu'il n'agit pas selon les rêves de l'homme. La « déception » devient levier pour ébranler l'idolâtrie et replacer Israël sous l'injonction du premier commandement (ne pas avoir d'autre Dieu que YHWH, comme le rappelle Jr 5,19) et du deuxième commandement (ne pas s'inventer des images de Dieu).

On n'oubliera pas, du reste, que l'histoire du veau d'or racontée au chapitre 32 du livre de l'*Exode* et qui thématise le péché d'idolâtrie, est probablement un récit deutéronomiste, issu donc de l'expérience exilique et de la médiation qu'elle provoque. La leçon de l'épisode situé sur la route de l'Exode, au temps de Moïse, est que dès le départ, c'est-à-dire dès le temps du désert, dès l'instant où Dieu a donné le commandement qui interdit l'idolâtrie, Israël l'aura transgressé, inaugurant ainsi une longue histoire qui débouche sur la catastrophe de 587.

De l'idole au Dieu caché

Mais, de même qu'il n'est de jugement qu'en vue d'un salut, de même la déception de sa foi vécue par Israël est – par-delà le moyen de révéler le mensonge et l'idolâtrie – comme un premier





pas en direction d'une connaissance plus vraie de celui qui est en excès de toutes les images que l'on se façonne de lui. Cette déception va permettre de progresser dans la reconnaissance de la vérité mystérieuse du visage de Dieu. Ainsi, la crise spirituelle produite par l'expérience de la faillite et de l'abandon ne sera plus seulement source de trouble et de déroute. Pour certains, en tout cas, elle fut bien plutôt, et positivement, mise en crise de la foi *en vue* de l'entrée dans une nouvelle espérance.

C'est ainsi que la thématique du « Dieu caché » s'impose dans les oracles du temps de l'Exil, chargée maintenant d'une coloration résolument positive. Le livre d'*Isaïe*, de nouveau, est ici un témoin précieux. Dans sa partie la plus ancienne, pré-exilique, il connaît déjà ce motif. Mais celui-ci reste alors étroitement associé à l'idée de jugement : Dieu cache sa face à un peuple enfermé dans l'endurcissement, et cette désertion apparente est un châtiment du péché, qui induit la plainte douloureuse du peuple abandonné. Or c'est cette plainte qui est reprise en ouverture du deutéro-Isaïe, mais dans la bouche de Dieu, qui reproche précisément à Israël de la formuler, et qui l'utilise pour introduire à une annonce inédite sur ce qu'il est et ce qu'il fait : « Pourquoi dis-tu, Jacob, et répètes-tu, Israël : "Ma voie est cachée à Yahvé, et mon droit échappe à mon Dieu" ? » (40,27). Dieu réfute, en fait, l'accusation portée contre lui en donnant à reconnaître les secrets de sa présence à la création, depuis l'origine jusqu'au moment présent où il continue à œuvrer selon un secret qui dépasse l'homme : « Ne le sais-tu pas ? Ne l'as-tu pas entendu ? YHWH est un Dieu d'éternité. Il crée les extrémités de la terre, il ne s'épuise ni ne se fatigue, on ne peut sonder son intelligence » (40,28). Il faut décidément consentir à ce qu'éclatent les vieilles outres de la connaissance que l'on avait de lui.

Car une certitude décisive s'affermir en ce moment de l'histoire : le Dieu d'Israël est le même qui règne souverainement sur les nations. Il est l'Unique qui conduit tous les peuples, juge leurs iniquités, les enrôle dans son plan, et qui les associera un jour au salut destiné à Israël. Ainsi accède-t-on à une profession de foi véritablement monothéiste, en même temps que l'on s'ouvre à une universalité audacieuse inconnue jusqu'alors. C'est en cette même conjoncture que se fait la jonction entre la figure du Dieu créateur, détenteur de tous les secrets de la nature et du cosmos, et celle du Dieu de





l'Alliance, Dieu intime qui parle au cœur, veille sur la vie de son peuple en prenant souci du plus petit. C'est un seul et même Dieu qui a tendu les cieux, continue à soutenir la vie de l'univers, et qui a égard aux malheureux, vole à leur secours, exhorte et console : « Ne crains pas, vermisseau de Jacob, et vous pauvres gens d'Israël. C'est moi qui te viens en aide, oracle du Seigneur, celui qui te rachète, c'est le Saint d'Israël » (*Is 41,14*). Par où l'on entrevoit que ce sera la puissance même du Dieu créateur qui sera mise au service du salut espéré. Tels sont quelques-uns des secrets lumineux qui émergent paradoxalement de l'expérience de l'Exil, quand l'effondrement des images idolâtriques permet que se découvre plus avant l'identité du Dieu que nul n'a jamais vu ni ne peut voir.

Le passé revisité

Une autre clairvoyance advient en ces mêmes temps. Elle concerne cette fois la mémoire du passé. Celui-ci hante les textes exiliques, spécialement sous la forme de références à l'Exode conduit par Moïse. L'exégèse contemporaine débat beaucoup du statut à attribuer à ce récit fondateur pour la foi d'Israël. À l'évidence, le texte biblique vise autre chose que l'enregistrement de faits historiques, tels que nous comprenons l'histoire. D'où un scepticisme historique plus ou moins radical professé par les exégètes, les uns tenant la sortie d'Égypte et l'entrée en Terre promise pour une pure et simple invention exilique destinée à susciter l'espérance, d'autres parlant d'un « paradigme mythique » qui servirait à interpréter une histoire réputée reproduire des situations typiques et récurrentes. Sans entrer ici dans ces débats, disons qu'il paraît indiscutable aujourd'hui que le récit de l'Exode engage une problématique théologique qui ne peut se confondre avec un récit historique des faits. Mais la référence à ces événements, déjà présente à la prédication prophétique du VIII^e siècle, semble difficilement pouvoir être privée d'une dimension mémorielle : Israël trouve son identité dans la conviction transmise de génération en génération que le Dieu qu'il confesse et honore l'a rejoint d'abord à travers un acte de sollicitude et de libération accompli en faveur des Pères. Or tout se passe comme si cette mémoire s'approfondissait et se creusait au moment de l'Exil,





et cela à travers une perception renouvelée des enjeux portés par les mots de servitude et de libération, de vie et de mort.

Le récit du passage de la mer Rouge, au chapitre 14 du livre de l'*Exode*, qui compose ensemble plusieurs traditions et donc plusieurs lectures de l'événement, est sur ce point exemplaire. Il permet de reconnaître le travail de ré-interprétation qui s'est fait de l'événement, quand il est apparu que la domination politique vécue par les Pères n'était qu'une ébauche, une approximation, une figure d'une autre domination plus tragique, celle qui rend prisonnier de l'infidélité et du péché. Il devenait clair par là aussi que la libération véritablement nécessaire devrait être plus radicale que celle accomplie au temps de Moïse. La relecture « typologique » du passé, qui s'engage à l'époque, est commandée par l'accès à cette clairvoyance : non pas une spiritualisation qui ferait s'évader de l'histoire concrète, mais, au contraire, un creusement de l'intelligence de la condition humaine, de ses drames véritables et des réponses qu'ils appellent.

C'est cette compréhension renouvelée qui donne précisément toute son ampleur à la thématique du Nouvel Exode développée dans le deutéro-Isaïe : « Oui, je vais mettre dans le désert un chemin et dans la steppe des fleuves... » (Is 43,19). Les oracles qui l'évoquent ont certes été d'abord compris comme prophétie du retour de l'exil babylonien : on retraverserait le désert, on retrouverait Jérusalem et la terre donnée par Dieu. Mais les textes attestent que très vite, après que ce retour fut acquis dans la seconde moitié du VI^e siècle, l'évidence s'imposa que l'événement matériel n'épuisait pas la réalité désignée par les mots de « Nouvel exode ». Une autre sortie, un autre retour restaient en attente de réalisation. Ils concernaient cette fois la conversion du cœur, le retour tout intérieur aux pensées de Dieu, à sa volonté, l'entrée dans une vraie fidélité. Et il devint aussi plus clair que cet exode-là ne pourrait se produire qu'à la faveur d'un nouveau geste divin qui ait l'ampleur d'un acte de recreation, comme l'expriment les paroles d'Ézéchiél sur le « cœur nouveau » (36,26) ou celles de Jérémie annonçant une « alliance nouvelle » (31,31).

Ainsi donc, on voit combien l'épreuve de l'Exil aura été décisive pour reconduire Israël aux racines de son existence, et donc fina-





lement à celles de la condition humaine. Ce qui fut alors vécu a ré-ouvert sur une radicalité que les diverses formes de « divertissement », au sens pascalien du terme, permettent d'éluder aux temps de moindre tragédie. C'est alors, dans le dénuement et la nuit de l'espérance, que Dieu trouve la possibilité de se faire reconnaître en vérité et de dévoiler la magnificence du salut qu'il destine aux cœurs pauvres. Car ce salut, qui se révèle alors que tous les états humains se sont effondrés, requiert des cœurs qui consentent à ne pas décider eux-mêmes qui est Dieu, à ne pas anticiper les gestes par lesquels il sauvera. Ce qui alors prend corps dans la révélation biblique est une confiance qui n'a d'autre appui que la fidélité de Dieu répondant à l'infidélité de l'homme, parce que Dieu est plus grand que tout ce qui avait pu se penser et s'espérer jusqu'alors. Ce qui s'engendre de l'Exil – au moins dans le cœur d'un petit reste –, c'est le sens d'une attente ouverte à la liberté souveraine d'un Dieu dont le projet final est la « consolation ».

Probablement fallait-il que, dans les années de Nabuchodonosor, Israël passât par les grandes eaux de la mort, qu'il traversât le feu (*Is* 43,2), pour que s'ouvrent dans les Écritures bibliques les perspectives désignées comme « inouïes » d'une œuvre de Dieu refaisant la création, récapitulant les temps, suscitant « cieux nouveaux et terre nouvelle », selon les mots du livre d'*Isaïe* que citera l'*Apocalypse* de Jean. C'est encore dans cette ouverture que viendra se loger un jour la révélation – « scandale pour les Juifs, folie pour les païens » – d'un Dieu qui se soumet lui-même à l'épreuve de la Croix, passe par la nuit de la mort, pour arracher l'humanité à ses démons et l'enfanter à la justice.





L'évangile des boiteux

Un souvenir, d'abord : dans un faubourg de Brest, un homme titubant, boitant, qui s'effondre au milieu de la route. Autour de lui, un petit attroupement. Sur le trottoir, sa femme qui ne veut plus de lui et reste au bord du maelström qui aspire l'épave. Au souvenir s'est peu à peu superposée une espèce de vision : tout en bas de la spirale entraînant cette épave humaine avec d'autres vers le fond, la Sainte Face grise. L'homme dans la rue boitait parce qu'il était ivre, sans doute aussi parce qu'il était déjà tombé : son visage semblait tuméfié par ses chutes précédentes. Boiter, c'est toujours descendre (on dit parfois « boiter bas »), c'est chercher à chaque pas la marche qui manque pour retrouver sa propre hauteur. Témoin de la scène, j'étais terrifié par cet engloutissement, je ne voulais pas tomber à mon tour dans l'entonnoir. Plus tard, un banal accident m'a fait boiter à mon tour ; j'ai rejoint le fond et, d'une certaine manière, j'ai été rejoint : la Sainte Face grise et rouge s'était approchée.

On pourrait faire un lien entre cette expérience et celle d'un personnage biblique qui a senti simultanément, dans la nuit, que sa hanche se déboîtait et que Dieu était tout près de lui : Jacob, le « clochard » béni.

Inconvénient et privilège de la lenteur

Très vite, celui qui se met à claudiquer ne peut plus « suivre le mouvement ». Il est « dépassé », au propre et au figuré. Il regarde avec étonnement ces gens qui filent à côté de lui, à la poursuite de



JEAN-PIERRE
LEMAIRE

Poète et essayiste,
Paris.

Poète, il a récemment
publié chez Gallimard :
L'Annonciade (1997) et
Figure humaine (2008),
et chez Cheyne :
L'intérieur du monde
(2002).

Essayiste, il va
publier en novembre
chez Bayard dans la
collection « Christus » :
Marcher dans la neige :
un parcours en poésie.

Dernier article publié
dans *Christus* :

« Lecture de "Graduel"
de Jean Grosjean »
(n° 214HS, mai 2007).





projets qui étaient naguère les siens. Placé dans cette condition nouvelle, on relit d'un autre œil la parabole de Luc sur les « invités qui se dérobent » (14,21). Nous jugeons d'habitude bien légers les prétextes donnés par les divers personnages pour ne pas se rendre au festin préparé à leur intention : aller voir un champ, essayer une paire de bœufs, profiter de sa lune de miel... Mais la transposition dans le monde contemporain est facile, et les personnages en viennent à se confondre avec nous : il faut visiter un appartement, choisir une voiture, prendre un verre avec une amie ; c'est le cours ordinaire de l'existence, vécue sans hâte ni indifférence particulières. Qui le serviteur va-t-il alors convier au repas sur l'ordre de son maître déçu et courroucé ? Les boiteux, entre autres. Ne traversant plus la vie suivant des trajectoires définies à l'avance et enchaînées sans interruption, ils ont le loisir de faire un pas de côté (avec précaution...), de tourner la tête, de tendre l'oreille.

La lenteur à laquelle le boiteux est condamné a deux faces : c'est un inconvénient et un privilège. Incapable de courir pour attraper un bus, on reste plus longtemps à l'arrêt, on regarde le feuillage, les nids parfois, les couleurs qui changent avec la saison. On remarque ceux qui vont lentement, comme vous, plus nombreux qu'on ne l'imagine : personnes âgées, mères tâchant de conduire plusieurs enfants et une poussette en n'ayant que deux mains, handicapés, chômeurs qu'on devine à leur rythme désaccordé... Le décalage permanent dans lequel vit le boiteux lui offre aussi la chance d'entendre des invitations comme celle du maître de la parabole : invitations à s'étonner, à sourire ou s'attrister, à aider même, en dépit des moyens limités. Ce sont de minces chemins, des contre-allées qui s'ouvrent sur les bas-côtés de la route et mènent à des complicités, à de petites communautés réunissant les retardataires, « les pauvres, les estropiés, les aveugles », qui ne figuraient pas sur la liste des premiers invités.

La lenteur est encore celle du temps qu'on met à retrouver un équilibre, une mobilité accrue, sinon normale ; temps qui déjoue nos prévisions, car c'est celui du corps qui évolue et se répare dans sa durée propre, même si on l'aide par des exercices. École de douceur envers soi, de pauvreté, qui fait écho à certaines des Béatitudes du Sermon sur la montagne. Source d'émerveillement aussi devant les progrès où l'on ne voit pas seulement des reconquêtes, mais des cadeaux.





Veux-tu recouvrer la santé ?

L'asymétrie caractéristique de la claudication interdit à l'individu de constituer un tout harmonieux et autosuffisant ; à sa honte, souvent, le boiteux se déplacera comme un vieillard avec une canne, ou des béquilles. Il aura besoin d'un chirurgien, d'un kinésithérapeute, d'une main secourable, d'un taxi. Dans les *Actes des apôtres*, l'infirme guéri par Pierre et Jean est « un impotent de naissance qu'on déposait tous les jours à la porte du Temple appelée la Belle, pour demander l'aumône à ceux qui entraient » (3,2). Il est donc voué à la demande, pour ses déplacements et sa subsistance ; il tient, dit Luc, son regard attaché sur Pierre et Jean, « s'attendant à en recevoir quelque chose ». C'est ce qui permet aux apôtres de lui donner ce qu'ils ont : « Au nom de Jésus-Christ le Nazôréen, marche ! » De même, l'impotent de Lystres écoute Paul discourir, et celui-ci, « arrêtant sur lui son regard, voit qu'il a la foi pour être guéri » (14,8). Sur l'ordre de Paul, l'infirme se dresse d'un bond et marche. La boiterie est une faiblesse qui prédispose à la « faiblesse de croire » (Michel de Certeau), un déséquilibre qui nous prépare à nous appuyer sur un autre, capable de dégager notre désir enfoui et d'y répondre : « Veux-tu recouvrer la santé ? » (Jn 5,6).

Au contraire de ce qui « fonctionne » comme une belle mécanique et souvent tourne à vide, ce qui boite échappe à la réification. Même les choses, d'ailleurs, peuvent boiter, remarque Jean-François Grégoire, « comme tout ce qui est hanté d'âme, auréolé de mystère, tendu, parfois, en forme de simple prière... »¹. Il en est ainsi des vers impairs, préférés par Verlaine, des « alexandrins boiteux » employés par Yves Bonnefoy : la mesure apparemment incomplète des sept ou onze syllabes aère le vers, l'ouvre à autre chose qui le déborde et le sollicite : « l'imperfection est la cime ».

Revenons au boiteux de la Belle Porte. Le récit des *Actes* nous indique une sorte de « méthode » pour guérir : « Regarde-nous », lui dit Pierre avec Jean. Pierre avait lui-même expérimenté la bonne et la mauvaise méthode quand il essayait de rejoindre Jésus en marchant sur les eaux (Mt 14,29-31). Tant qu'il répond à son invitation, tourné vers lui, Pierre n'enfonçait pas. Dès qu'il s'inquiète du vent, de la mer, qu'il regarde ses pieds, pourrait-on dire, il commence à couler. Il

1. Postface à *Penouël* de Lucien Noullez, L'Âge d'Homme, 1993.





reprend alors *in extremis* sa première attitude et s'écrie : « Seigneur, sauve-moi ! » Aussitôt, Jésus tend la main et le saisit. Pierre va refaire le même geste avec le boiteux : « Et le saisissant par la main droite, il le releva. » Tous les parents ont pu l'observer : un enfant qui apprend à marcher ne regarde jamais ses pieds, mais la mère ou le père qui l'encourage en lui tendant les bras. Cette confiance n'a-t-elle pas été celle de Jésus en croix, poussant un grand cri vers son Père qui pouvait le délivrer de la mort ? Et le Père a répondu, l'a ressuscité des morts, comme Pierre l'annonce à la foule après la guérison de l'infirme, lui aussi remis debout. Il exhorte alors chacun à se « détourner de ses perversités », à ne plus se laisser mener par ses pieds dévoyés, afin de recevoir la bénédiction du Christ.

La boiterie donne ainsi l'occasion d'une expérience pascalle, à condition qu'elle conduise à un nouveau geste : se tourner vers celui qui nous parle et peut nous relever, tenir notre regard attaché sur le sien, et prendre la main qu'il nous tend, ce que la Tradition appelle « conversion » – instantanée pour certains, plus souvent longue et progressive. Telle est l'opportunité offerte à chacun, dit Pierre, et à l'humanité dans sa marche claudicante.



Les invasions barbares

Parabole d'une humanité malade

Christus: *Le film québécois Les invasions barbares (2003) de Denys Arcand a remporté un vif succès, tant critique que public. Arcand, né dans les années 40, s'est d'abord taillé une réputation comme documentariste avant de se faire connaître comme cinéaste de fiction. Les invasions barbares se présente comme le second volet du Déclin de l'empire américain (1986). Dans cet entretien, nous analyserons ce film sous l'angle de la rupture, des ruptures. Le titre même du film évoque le dernier grand événement de rupture d'envergure mondiale que nous ayons connu, à savoir la destruction des Twin Towers le 11 septembre 2001. Un chercheur en sciences politiques, lors d'une émission dont on voit un extrait au début d'une scène, estime qu'en effet cet événement inaugure l'ère des « invasions barbares ». Pourquoi « barbares » ? Le politologue estime que cette attaque s'est faite de façon inattendue, totalement sauvage, sans raison stratégique apparente, puisqu'il ne s'agissait évidemment pas d'envahir New York. Cette invasion ressemble un peu à celle des Huns, dont le but n'était pas de s'installer en Europe mais seulement de la piller. L'une des forces du film est de montrer en quoi cet événement est symptomatique de la vie telle que nous l'avons voulue en Occident. Mais commençons par l'histoire...*

Marie Guillet: L'intrigue est assez simple, d'une certaine façon. C'est l'histoire de Rémy qui doit avoir la soixantaine et qui est atteint d'un cancer en phase terminale. Il est marié avec Louise ; ils sont séparés depuis longtemps ; il l'a toujours trompée. Ils ont eu deux enfants : Sébastien, un jeune homme d'affaires, et Sylvaine qui est quelque part en mer. Louise va faire revenir son fils pour l'épauler



MARIE
GUILLET

Xavière, directrice
du centre culturel
Jean-Baptiste Souzy,
La Rochelle.

Dernier article publié
dans *Christus* :
« Dans le cœur
du catéchumène »
(n° 215, juillet 2007).





dans les derniers moments de son père. Sébastien va organiser la fin de vie de son père avec ce qu'il peut, ce qu'il a entre les mains, c'est-à-dire de l'argent. Il demande aux amis de jeunesse de son père de venir l'entourer, et ils vont se retrouver à cinq autour des souvenirs du passé. En même temps, petit à petit, d'autres personnages entrent en scène : une religieuse, aumônier à l'hôpital, qui sera une figure importante. Et puis, il y a le personnage de Nathalie, fille d'une ex-maîtresse de Rémy – ex-maîtresse qui est là, parmi les amis. Nathalie est junkie, elle se drogue à l'héroïne. Le film va



Rémy et Nathalie

se dérouler entre le moment où Rémy à l'hôpital apprend l'état de sa maladie et sa mort qui aura lieu dans un chalet au bord d'un lac en pleine nature. La scène finale sera la « mise à mort » de Rémy par la jeune Nathalie au milieu d'un cadre splendide, entouré de ses amis.

Cette histoire est l'occasion de porter un dia-

gnostic, un coup de sonde. Arcand est partie prenante avec cette génération, mais en même temps il prend de la distance pour mettre sous nos yeux ce qu'est en train de devenir la société occidentale. Avec des ruptures, voire des oppositions entre les générations à l'intérieur même des familles, et avec la religion qui a joué un rôle prépondérant au Canada avant la « révolution tranquille » des années 70 (tous ces amis sont d'anciens élèves d'institutions religieuses).

Une humanité malade

Christus : *Le début du film est très surprenant...*

M. Guillet : On est dans la salle des ordinateurs d'une entreprise qui traite des affaires à Londres. Puis la caméra se rapproche d'un des jeunes hommes qui sont là. Le téléphone sonne. C'est sa mère qui lui annonce que son père est très mal, que sa sœur est en





mer et qu'il faut qu'il vienne. Le jeune homme rétorque : « Mais on n'a plus rien à se dire depuis longtemps... » Ce à quoi sa mère répond : « Viens alors pour moi. » Là-dessus, il téléphone à sa fiancée française, Gaëlle, qui fait de l'expertise dans une salle des ventes : elle évalue la valeur des choses du passé. Tout de suite après, gros plan sur un tabernacle : on voit des mains qui l'ouvrent, sortent le ciboire. Gros plan sur les hosties, que prend une religieuse, laquelle, sortant de la chapelle de l'hôpital, déambule dans les couloirs afin de porter la communion à des malades. L'hôpital est en plein chantier : des fils électriques tombent partout, les malades sont dans les couloirs ; ça gémit, ça crie : c'est vraiment la cour des miracles. On la suit longuement de dos, jusqu'au moment où elle tourne à gauche et aborde une vieille femme qui est dans son lit, en lui disant simplement : « Le corps du Christ. » À la suite de quoi elle fait demi-tour : elle entre dans une chambre, et, en voulant donner la communion, se trompe de malade ! C'est là qu'on voit apparaître Rémy...

Comment interpréter cette scène ? Il pourrait y avoir un fond de dérision. En effet, au moment où le « vrai » communiant reçoit l'hostie, celle-ci se superpose au trou, puis à la boule d'une partie de billard que retransmet la télévision... En même temps, on peut y voir tout autre chose : ce couloir d'hôpital, c'est une manière de montrer le monde dans lequel nous sommes, un monde en chantier, en déconstruction, certes, mais aussi en attente de reconstruction, au sein d'une humanité malade. Cette femme aux mains nues qui déambule dans les couloirs de l'hôpital, avec le seul corps du Christ, le rend présent à cette humanité. Présence pauvre, cachée, presque dérisoire ! D'avoir situé cette scène dès le début du film permet de ne pas désespérer de la suite. Peut-être indique-t-elle un sens ?

Christus : *Rémy et sa femme n'ont aucune pudeur devant la religieuse, ni devant personne en général. Tous les deux sont particulièrement crus dans leurs propos, alors que la religieuse veut juste faire connaissance...*

M. Guillet : C'est vrai ! C'est juste à ce moment-là que Sébastien et Gaëlle arrivent de Londres. Auparavant, Louise, sa femme, avait annoncé leur venue à Rémy, et il s'était mis en colère. Il en a contre ce fils qui n'a jamais lu un livre de sa vie. Père et fils vivent sur deux planètes différentes. Rémy appartient à un monde d'intellectuels : son appartement, qu'on verra un peu plus tard, est tapissé de livres.





Son fils, lui, vit dans le monde des jeux vidéo, de l'informatique. Pour comble, Louise fait remarquer à son mari qu'en un mois Sébastien gagne plus que lui en un an... On est déjà dans une logique de rupture de générations.

Christus: *On comprend aussi que c'est la mère qui a élevé les enfants.*

M. Guillet: Oui, et c'est elle qui les a probablement protégés des frasques de leur père. Il va d'ailleurs embrasser longuement la main de sa ravissante future belle-fille... Toute la suite du film va se dérouler désormais autour de Rémy. « Noël au scanner, Pâques au cimetière », dit-il à Sébastien dans l'ambulance qui les transporte aux États-Unis pour des examens. Sébastien apprend de son meilleur ami, médecin réputé chez qui il a emmené son père, qu'il n'y a plus rien à faire, si ce n'est « le mettre dans les meilleures conditions. Il y a ici la meilleure des cliniques, il ne souffrira pas, on prendra soin de lui... ». Lorsque Sébastien veut imposer cette solution à son père, Rémy se met en colère en disant : « J'ai voté la nationalisation des hôpitaux : j'assume mes choix ! » Là aussi, il y a une incompréhension entre les deux générations.

Enfants perdus et retrouvés

Christus: *La première rupture forte, c'est celle des adultères totalement assumés...*

M. Guillet: Je ne dirais pas « assumés »... Il y a plutôt un certain cynisme : D'une certaine façon, Rémy a mis sa famille en danger, mais il n'a aucun regret, sauf à un certain moment où il va dire à Nathalie : « J'ai tout raté. »

Christus: *Cela ne rejoint-il pas Ézéchiél quand il parle de « l'insouciance tranquille » comme l'une des ruptures d'alliance majeures que l'homme fait subir à Dieu ?*

M. Guillet: C'est exactement cela. Qu'est-ce qui s'est passé pour que la conscience morale soit à ce point atrophiée ? Cela atteint les deux générations en présence : Rémy avec ce qui a rapport à la sexualité, à la fidélité ; Sébastien avec le rapport à l'argent avec lequel tout s'achète ! À partir du moment où Sébastien prend les choses en main, il y a comme une escalade, qui fait froid dans le dos. Mais c'est aussi à ce moment-là que survient le premier face à face, via internet, de Rémy avec sa fille, Sylvaine, qui lui





dit qu'elle est heureuse, qu'elle a enfin trouvé sa place, justement parce qu'elle est partie. Ce qui ressemble à une fuite est aussi une quête : il fallait qu'elle quitte cet air de mensonge, cet air de compromission pour aller à la recherche d'une vraie place. Elle est partie en mer – car avec la mer, on ne triche pas. Grâce à ce recul, elle va pouvoir dire des choses. Elle est dans la relation, elle parle, elle envoie à son père l'air de la mer pour qu'il guérisse. Parallèle-



Rémy au chalet, entouré de sa famille et de ses amis, regardant sa fille sur internet

ment, Louise, se trouvant seule avec son fils, lui dit : « Ton père t'aime. Rappelle-toi quand tu étais petit... Tu ne le sais pas, mais quand tu étais malade il s'est occupé de toi. C'est lui qui t'emmenait à l'école », etc. Elle lui ouvre les yeux sur ce qu'il n'a jamais voulu voir, parce qu'il était trop blessé par tout ce qu'il y avait eu de mensonges, de tromperies, à l'époque. C'est bien le rôle de la mère de rappeler l'importance du père.

En revanche, la mère de Nathalie dit qu'il n'y a que le sexe qui l'intéresse. C'est pathétique ! Nathalie ne sait pas plus où elle en est : junkie, en mal de vivre, en mal de sens, elle ne veut plus voir sa mère qui va pourtant utiliser sa fille pour soulager et abrégé les souffrances de Rémy par l'injection de drogue... Ce qui est une manière inconsciente d'entretenir ses propres enfants dans un mensonge constant. Dans une des scènes finales, quand Sébastien et Nathalie se retrouvent seuls, elle lui vole un baiser, mais le repousse aussitôt et le met dehors : elle n'ira pas plus loin. Cette génération-là n'est pas celle du sexe.





Le vin, les livres et les femmes

Christus: *Devant ses amis, Rémy agonisant clame son credo hédoniste : « Le vin, les livres et les femmes ! » Dans les trois cas, on rejoint ce que saint Paul appelle le mensonge de la beuverie, de la vaine connaissance et de la fornication à tout va.*

M. Guillet: Les fruits qu'apporte cette manière de vivre sont assez pitoyables, peu enviables ! Il y a deux scènes importantes : 1. Le cours de Rémy à l'université où il dit à ses étudiants qu'il arrête, sans susciter la moindre réaction de la part de ses étudiants ; 2. L'arrivée à l'hôpital de trois étudiants (deux garçons, une fille) pour dire à Rémy combien il les a marqués... Celui-ci en est touché, mais à la sortie, Sébastien les paye « comme c'était convenu ». La fille refuse l'argent, car on sent qu'elle a été touchée par la situation de Rémy ; quant aux garçons, non seulement ils prennent leur argent, mais ils se partagent la part que la fille n'a pas voulue. Dans le même sens, la sous-directrice de l'hôpital est approchée par le fils pour que son père soit installé dans les sous-sols. Elle se lance dans un discours tout fait pour expliquer que, selon les directives du Ministère, ce n'est pas possible, mais elle se laisse corrompre en un tournemain à la vue d'un paquet de billets... De même, les syndicats sont tout-puissants avec des habitudes mafieuses (chantages, vols, etc.). Alors qu'ils devraient jouer un rôle social en faveur de la justice, ils apparaissent encore plus corrompus que leurs patrons... Il n'y a donc plus rien dans la société à quoi s'accrocher, rien qui tienne. Pas même l'institution religieuse. Dans une scène terrible, on demande à Gaëlle d'aller expertiser un lieu où sont déposés des monceaux d'objets religieux. Elle déambule là-dedans avec un vieux prêtre. Elle lui parle de « mémoire collective », de la portée symbolique de ce fonds, et lui ne parle qu'en terme de valeur financière : « Combien peut-on en tirer ? » Là encore, quel effondrement ! Ce sont deux mondes qui ne se rencontrent pas. On a envie de demander : mais que s'est-il donc passé pour en arriver là ?

Christus: *Cependant, la religieuse intervient...*

M. Guillet: Après un discours très virulent de Rémy sur les graves fautes de l'Église, elle va dire : « Il faut bien alors qu'il y ait quelqu'un qui reste pour accorder le pardon. » Quelque chose, à ce moment-là, s'ouvre. Il y a une issue possible : seule la foi nous sauvera – la foi et le pardon ! C'est la religieuse qui fait prendre conscience à Rémy qu'il





est rare d'être visité par sa famille à l'hôpital. Et les autres malades le confirment: « Vous ne vous rendez pas compte de la chance que vous avez! » Lui qui a un sens de la répartie si fort, il ne sait pas quoi dire, il est muet. Tout à la fin, lorsque Rémy quitte l'hôpital, la religieuse lui dit: « Acceptez le mystère. Si vous acceptez le mystère, vous êtes sauvé. » Et lui, pourtant tellement sûr de lui, lui baise la main, souriant comme un enfant... C'est encore elle qui dit juste après à Sébastien: « Touchez-le et dites-lui que vous l'aimez. » Si espoir il y a dans ce film, il est exprimé à travers ces quelques paroles de cette femme qui témoigne de Dieu en qui elle a mis son espérance.



Sébastien et Rémy (scène des adieux)

Christus: *La parole adressée à Sébastien est importante, car sa génération a tendance à tout voir à travers un écran, comme pour se protéger d'une réalité mensongère.*

M. Guillet: Je vois un rapport entre les deux générations. Dans l'univers que décrit Arcand, que ce soit celui de la génération 68 ou celui de la jeune génération, il y a beaucoup d'« invasions barbares ». Ces générations vivent dans une société qui se désagrège, et qui risque de s'effondrer comme les tours du 11 septembre, symboles de la toute-puissance, de la réussite. Oui, cet orgueil occidental est en train de s'effondrer, car il est miné de l'intérieur, comme construit sur le mensonge.

— Un hymne à l'amitié ?

Christus: *Ce qui semble tenir, c'est l'amitié, malgré tout, malgré l'absence de transmission entre générations. Il y a même une forme d'amitié avec les éléments, puisque Rémy meurt près d'un lac, en pleine nature. La religieuse aussi devient une amie, d'un certain point de vue. Et puis, celle qui apporte le matériel pour l'euthanasie est une infirmière avec laquelle Rémy a sympathisé...*





M. Guillet: Oui, avec la religieuse, on peut parler d'amitié, de même qu'avec la nature dans son harmonie. Mais avec les amis venus l'entourer, peut-on parler d'amitié ? Plus que de l'amitié, je vois de la *complicité*, parce que les amis, qui sont venus à la demande de Sébastien, ne cessent de se conforter dans le souvenir des transgressions qu'ils ont vécues ensemble. Ils sont passés allégrement d'une idéologie à une autre, et ils en sont assez satisfaits, avec une bonne dose de cynisme. En outre, ils ont tous une position sociale confortable, ils ont de l'argent. D'une certaine façon, ils ont réussi dans la vie. Reste qu'ils sont complices dans le mal. Car on n'est jamais *amis* dans le mal, mais *complices*. La complicité, c'est un peu le degré zéro de l'amitié. Les échanges entre les amis, qui sont souvent en dessous de la ceinture, vont tout à fait dans ce sens.

Christus: *Telle que la montre le metteur en scène, la jeune génération apparaît comme victime des mensonges de la génération précédente. Est-ce votre avis ?*

M. Guillet: Pas tout à fait. Car les enfants cherchent systématiquement à se démarquer de la génération de leurs parents. Alors qu'ils veulent fonder une famille, Gaëlle dit fermement qu'entre elle et Sébastien il ne s'agit pas d'une histoire d'amour, car, affirme-t-elle, « on ne bâtit pas une vie sur une morale de chanson populaire ». C'est comme si elle disait à la génération de ses parents : « Vous avez voulu bâtir vos affaires sur une histoire d'amour, mais ce n'était qu'une histoire de sexe, et on ne construit pas sa vie là-dessus. » Si donc le mot « amour » est devenu tabou, son contenu l'est-il aussi ? Je n'en sais rien. Mais que va mettre cette génération à la place ? La « fidélité », qui est un autre nom de l'amour ? Espérons-le ! Ce film est un plaidoyer pour un monde en péril ! *Les invasions barbares* permettront-elles la sortie du mensonge pour retrouver le chemin où « amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent » ?

(Propos recueillis par Yves Roullière)





Le recueillement de l'Amour

Quand les engagements à vie sont rompus

Rompre un engagement de vie peut-il être entendu, en régime chrétien, sous le seul angle de l'échec personnel ou de la culpabilité collective ? Quand il s'agit de promesses faites à Dieu (c'est la définition du vœu et, par excellence, du vœu de religion), faut-il comprendre, avec la discipline ancienne, qu'on n'est jamais acquitté de ce *defectus* et que l'Église ne peut en rien pourvoir à de telles fractures ? Mais quand la résurrection du Seigneur gagne le monde, c'est pour y inscrire la vie où la miséricorde l'emporte, permettant à tous d'entrer dans l'alliance nouvelle (He 12,1). Ainsi, c'est toujours au prix du corps livré et du sang versé qu'il nous est donné de rentrer en grâce.

Sur nos ruptures

Pour méditer sur ces délicates questions, il faut sans doute revenir d'abord aux relations vécues par l'entourage du Christ lui-même, en particulier durant l'épreuve de sa passion ; un éclatement s'y opère, qui disperse tous les protagonistes et ne laisse auprès du Crucifié qu'un petit groupe fidèle, prémices de nos compassions ultérieures.

Dans la passion de Jésus

Il y a, dans les causes immédiates de la passion et de la mort de Jésus, un enchaînement de désespoirs secrets, de trahisons implicites, de découragement général, d'abandons répétés, qu'il n'est



NOËLLE
HAUSMAN

Religieuse du Saint Cœur de Marie et professeur à l'Institut d'Études Théologiques (IET), Bruxelles. Directrice de *Vies consacrées*, elle a notamment publié : *Pour la formation dans la vie religieuse apostolique* (Vie consacrée, 1993), *Où va la vie consacrée ?* (Lessius, 2004), *Thérèse de Lisieux, docteur de l'Église* (Desclée de Brouwer, 2007).

Dernier article paru dans *Christus* : « D'une religieuse ordinaire à un foyer comme les autres » (n° 210, avril 2006).



pas rare de trouver dans la généalogie de ces crises qui conduisent inexorablement à la rupture d'engagements pourtant scellés pour la vie. Ayant reconnu dans la prélibation de Béthanie l'onction de son corps en sépulture, le Christ se livre aux siens, le jeudi saint, alors que Judas va le vendre, non sans recevoir de lui la bouchée. Messie caché pour Caïphe, Roi du silence devant Pilate, le Fils de l'homme, élevé dans un abaissement extrême, incline la tête et livre le souffle du premier jour. Il faudra du temps aux femmes, et aux apôtres, et aux disciples jusqu'à Paul, pour que la descente du Seigneur dans les enfers de notre refus déroule le firmament de la nouvelle terre. Comme le montre Ignace de Loyola dans la quatrième semaine des *Exercices spirituels*¹, c'est de Dieu que le Christ, au fil de ses apparitions, surgit, et en Dieu qu'il disparaît, déployant en son humanité glorifiée, depuis l'adoration des femmes, le temps de l'Église : s'instaurent ainsi peu à peu le kérygme, la primauté de Pierre, l'eucharistie à Emmaüs, le collège apostolique, la rémission des péchés, la tradition comme béatitude, la mission universelle, tandis que se poursuit, après l'Ascension, une sorte de christophanie cosmique où les espaces et les temps sont récapitulés.

En son corps qui est l'Église, Jésus apparaît et disparaît, mais ce qu'il donne demeure, pour notre joie : l'intelligence de l'Écriture, les sacrements de la foi, la charge pastorale et, pour qui le voit avec Ignace, « un rayon de miel ». C'est ainsi que le Christ, élevé à la droite du Père, « console » les siens en leur ouvrant un avenir, qui est celui de l'Esprit Saint. L'inattendu de la résurrection manifeste, une fois pour toutes, la surabondance divine, que le péché n'a pu (et donc ne pourra) exténuer. La compassion de Marie peut seule tenir (*Stabat Mater*) au jour crépusculaire du saint samedi, quand la croix est encore séparée de la gloire, dans la douleur d'une mémoire transfixée.

C'est là que l'on peut se trouver, au temps des ruptures qui nous meurtrissent. Qu'il s'agisse d'une union conjugale qu'on croyait définitive, d'un engagement religieux qu'on savait intégral, d'un caractère sacerdotal si joyeusement exprimé, voici que la blessure, le dégoût ou le ressentiment semblent l'avoir emporté sur l'élan de l'amour. À moins qu'un autre amour, tellement plus passionné, ne vienne s'installer à la place du premier, qui s'était, on ne sait

1. Voir pour ce point Albert Chapelle, « La pratique littéraire des Exercices spirituels individuellement guidés », *CIS*, Rome, 1986, pp. 73-77.





pourquoi, étiole. « Qui a péché ? demande la mauvaise conscience. Est-ce lui ou ses parents ? » (*Jn* 9,2). Ses *parents*: entendons, ses proches, sa communauté, son hérité, ses choix antérieurs... Annoncer dans de telles déchirures le lieu où seront manifestées les œuvres de Dieu (cf. *Jn* 9,3) n'appartient qu'au seul Juste. Mais peut-être nous est-il parfois donné, tout pécheurs que nous sommes, de refléter quelque chose de la bénignité divine, ou du moins d'abandonner un peu de notre prétention à juger de tout sans être jugés par personne.

« Je ne connais pas cet homme »

Quand l'impétueux Pierre, qui n'a pas eu la force de veiller une heure, renie Jésus par trois fois, il apprend derechef que « l'esprit est ardent, mais la chair, faible » (*Mc* 14,37-38). Il ne suffit pas en effet d'être prêt à donner sa vie pour le Christ, ni de proclamer qu'on est prêt à le suivre partout (*Jn* 13,37), pour que l'heure soit venue d'y être convié. La prière de Jésus pour que la foi de Pierre ne défaille pas doit être méditée (il n'y a pas d'autre exemple d'une prière de Jésus pour une personne particulière), et non moins sa patience à attendre que Pierre soit revenu et affermis ses frères (*Lc* 22,32).

Aucun engagement chrétien durable ne devrait faire l'économie de cet avertissement, ni non plus cesser de se tenir dans la prière du Christ intercédant d'avance pour ceux qui passeront au crible, comme le froment. L'homme que Pierre « ne connaît pas », au moment de sa chute, c'est le Christ outragé (*Mt* 26,67), la dure réalité de la face humiliée et voilée, du corps garrotté, des injures et des coups – qui peut donc résister sans défaillir à la destruction de toutes ses images, de ses rêves et autres illusions ? Et quelle prière nous sauvera de nos idoles, si elle ne s'accompagne d'un engagement en corps et en âme, qui ne peut être que celui du Seigneur ?

« De ceux que tu m'as donnés, je n'en ai perdu aucun »

En citant ce dit de Jésus pour éclairer la relaxe des disciples dans le jardin, au moment de l'arrestation, saint Jean n'ajoute pas : « sauf le fils de perdition », comme il l'avait fait précédemment (17,12) ; il faut donc penser que tous en réchappent, y compris Judas, dont la présence au-delà du Cédron est pourtant mentionnée par trois fois, sans que Jésus ne s'adresse à lui. Depuis qu'il est sorti du cercle des disciples (13,30), Judas est entré dans la nuit et Jésus ne peut





le rejoindre qu'en laissant s'accomplir la parole: « Ils m'ont haï sans raison » (15,25; cf. 19,11). Resteront près de la croix la Mère de Jésus et les autres Marie, avec le disciple qu'il aimait. Plus tard se manifesteront les surprenants Joseph d'Arimathie et Nicodème, dans leur office d'ensevelissement.

Il y a donc, notent les évangiles, bien des manières d'être présent à la passion du Christ: dans la grande procession qui monte au Calvaire avec les femmes de Jérusalem et Simon de Cyrène chez saint Luc, avec le jeune homme qui s'enfuit ou le centurion chez Marc, dans le désespoir de Judas et le mensonge des gardes chez Matthieu, sans parler des visages de la vindicte, de la versatilité ou de la pitié humaines, entremêlées: la foule, les grands-prêtres, la cohorte romaine... Mais ce qui domine toute la scène, du début à la fin, c'est l'étrange souveraineté de celui qui va librement à la passion, pour ceux qui lui ont été donnés.

Ressuscité pour la rémission des péchés

Sur cette communauté infidèle et divisée, Jésus a par avance étendu sa bénédiction, quand il a lavé les pieds de ses disciples et rompu le pain de sa vie. Pour ceux qui ne peuvent que défaillir, il a étendu les bras, et fait de son corps le rempart de leurs défaites. Le don de l'eucharistie dans le service, les larmes du pardon qui chemine par l'effet de son regard, le flux de sang et d'eau qui purifient, le souffle recueilli par sa Mère: autant de signes que la vie est donnée d'au-delà des marques dont nous avons meurtri son corps. Toutes nos ruptures sont inscrites là, et portées infiniment. Le repos du Christ dans la mort et son relèvement par la puissance du Père ne sont en rien la suite « logique » (pire encore, dialectique) de nos refus ou de nos démissions. Ici, Dieu se dit comme autrement humain que l'homme, la rupture n'a pas interrompu la capacité qu'a l'amour de se donner: l'amour s'est révélé plus fort que la mort. C'est en son âme, dit toujours Ignace, qu'il visite les esprits en prison (cf. 1 P 3,19), c'est en corps et en âme que, ressuscité, il apparaît à sa Mère bénie – « aux saints les choses saintes » –, et ensuite, sur la terre comme au ciel, ainsi que nous l'avons dit. La semaine sainte est celle de toutes les ruptures; la semaine de Pâques, celle de toutes les issues, inespérées. Livré à l'extrême, l'amour s'est fait silence; c'est depuis ce silence que sa gloire nous est advenue.





De ceux qui rompent leurs vœux

Rappelons d'un trait la doctrine selon laquelle l'Église ne peut rien sur un sacrement validement administré (l'ordre ou le mariage), puisque ce sont là des gestes du Christ lui-même (tout au plus est-elle en mesure de vérifier leur validité) ; mais elle peut dispenser des promesses du célibat ou des vœux, qui relèvent de sa propre réponse à l'amour de son Seigneur (ce n'est plus l'ordre des sacrements, c'est le domaine des sacramentaux). Revenons plutôt sur l'effet de ces ruptures majeures qui se banalisent aujourd'hui.

Dans un monde d'engagements dévastés, la rupture par des religieux, jeunes ou très expérimentés, des vœux qu'ils avaient voulu définitifs apparaît avec un singulier relief. Sans doute, certains se demanderont ce qu'un Dieu bon peut avoir à faire d'une parole non tenue. Ou à l'inverse, comment l'Église peut être si prodigue de la dispense des vœux faits à Dieu², alors qu'elle est si sévère pour les divorcés (puisqu'un mariage valide et consommé n'est dissout que par la mort d'un des conjoints). Parfois aussi pointe une interrogation plus profonde : comment cela qui a été rendu possible peut-il être entendu du côté du Seigneur ? Serait-il affecté par les revirements des siens ?

Cependant, les désaveux dont nous parlons n'ont pas tous la même texture. On pourrait distinguer les serments repris peu après avoir été donnés, ceux qu'on a longtemps donnés mais peu à peu repris, ceux qu'on a donnés pour toujours mais qu'il vaut mieux reprendre... Cette typologie de convention voudrait nous permettre d'approcher diverses ruptures, non pour les comprendre (qu'y a-t-il à comprendre à partir du dehors ?), mais pour mieux respecter leur irréductibilité.

S'engager pour toujours... et rompre aussitôt

Certaines désaffections suivent de près l'engagement décisif. Elles ne sont pas rares aujourd'hui, qu'il s'agisse du mariage auquel on s'est résolu (parfois à la suite d'une cohabitation de longue durée), ou de l'ordination sacerdotale à peine conférée, ou de vœux religieux

2. On sait que la dispense du célibat sacerdotal est possible (et ouvre donc sur l'éventualité d'un sacrement de mariage valide), alors que le sacrement de l'ordre, s'il a été validement conféré, demeure donné à la personne du prêtre (le « caractère »), même s'il ne lui est permis de l'exercer qu'en des circonstances extrêmes.





tout juste prononcés. L'écho de la fête n'est pas encore éteint (voire son coût financier, pas encore réglé) que la nouvelle surgit dans sa brutale évidence : ceux-là se sont séparés, un autre a demandé d'être dispensé du célibat, celle-ci a été relevée de ses vœux. L'expérience intérieure des témoins de ces désastres dépasse de loin le peu de lumière qui s'y donne. Sans doute la personne a-t-elle vécu jusque-là sur son propre dynamisme et, une fois arrivée au bout de ses efforts, se trouve-t-elle soudain sans nouvel idéal à atteindre, tandis que la vie quotidienne entre en quelque sorte en collision avec l'état semi-onirique où l'on s'était entretenu. Un déficit d'altérité, un manque d'affrontement aux altérations narcissiques qu'heureusement la vie réserve, est sans doute en cause (à cet égard, dans la vie consacrée, le petit nombre de personnes à former peut conduire à protéger les vocations plutôt qu'à les mettre à l'épreuve, comme on n'y manquait pas jadis). Les longues études qui sont aujourd'hui de mise ne favorisent pas beaucoup la maturité humaine ou spirituelle, et la désaffection pour les travaux où le corps est plus engagé que l'esprit grève le paysage plus qu'on ne veut le reconnaître. Comment aider les jeunes à résister aux inévitables désolations, à tenir bon dans l'absence des consolations sensibles, à aller au-delà de leurs forces supposées, à donner corps à leur projet d'être tout au Christ autrement qu'en pensée ?

Il reste qu'un effondrement aussi subit doit bien avoir ses racines ailleurs que dans l'air du temps, l'entourage ou la structure des personnes. Parmi ceux que Jésus a longtemps préparés, patiemment éduqués, pour lesquels il s'est tout entier compromis, beaucoup n'ont pas résisté aux premières bourrasques, ainsi que le montre la « crise galiléenne » dont tous les évangiles gardent la trace. On ne sait ce qu'il est advenu d'eux – sinon que Nicodème resurgit précisément quand la passion s'achève. Mais on sait que Jésus a lu dans ces départs le risque d'un abandon par tous (« Est-ce que vous aussi, vous voudriez partir ? », *Jn* 6,67), sans dévier pourtant de sa propre trajectoire vers Jérusalem. Celui qui se donne à mesure que les autres l'abandonnent ne poursuit son exode (*Lc* 9,31.51) qu'au nom de sa conviction intérieure, seul chemin pour rejoindre ceux qui viennent de partir. En se donnant davantage, Jésus permet le retour en lui (où et quand, Dieu seul le sait) de ceux qui l'ont quitté. Telle est sa condescendance, que personne ne peut vaincre, personne





mesurer, personne lui prescrire. Sur de telles destinées s'étend le silence du récit, parce qu'elles sont plus que jamais rendues à la miséricorde divine. Une sorte de rendez-vous est pris cependant, pour la fin de l'histoire, quand le Côté ouvert lavera toutes les blessures. Qui serions-nous pour épiloguer ?

Se donner longtemps et, peu à peu, se reprendre

Il est d'autres formes de la rupture avec le Christ, qu'on croyait Soleil de tous les soleils, et qui adviennent avant même que le jour ne baisse. « Au milieu du chemin de la vie » (Dante), souvent, des glissements du cœur, des approximations dans l'engagement professionnel ou communautaire, des indécidables consenties et bientôt répétées tendent imperceptiblement à obscurcir un regard qu'on avait promis de garder « simple » (« sans pli », selon l'étymologie). Il arrive aussi que cette avancée vers les déserts intérieurs corresponde à une sorte d'incommunicabilité personnelle, tandis que l'entourage, communautaire notamment, semble s'étourdir dans mille soucis de nourriture, de santé, de confort, de distraction, qui paraissent signaler un puissant goût de survivre, coûte que coûte. Comme on le sait, « l'homme ne vit pas seulement de pain », mais la parole sortie de la bouche de Dieu peut lui sembler lointaine, inaccessible, réduite au silence, tandis que les plaisirs fugaces sont tous à portée de main, d'images, d'appétit de puissance. La triple tentation n'est pas un péché, mais une possibilité de voir se retourner des dynamismes mortifères en occasions d'aimer – quand le Seigneur y est longuement invoqué, à grand cri et dans les larmes (*He* 5,7).

Mais il se peut qu'un jour, de guerre lasse, on rompe le combat (« et le laissant, ils s'enfuirent tous », écrit saint *Marc*, 14,50), et qu'il devienne vital de quitter les « seigneureries de la souffrance et de l'humiliation », pour reprendre l'expression de Thérèse de Lisieux à propos des domaines dévolus à son père³. L'instinct de conservation l'a sans doute emporté, sous la forme du désir de se survivre, du goût d'une autre beauté, de l'attrait d'une demeure nouvelle. Plût au Ciel qu'on rompe l'attachement premier au Christ pour se donner à un autre, un groupe, une cause, et non pour se préserver de jamais mourir. Quoi qu'il en soit, la désaffection pour l'alliance que l'on avait conclue avec cet étrange Pasteur ne soustraira pas

3. *Histoire d'une Âme*, Manuscrit A, 77 v°.





du bercail où l'on peut entrer et sortir, et trouver pâturage (*Jn 10*). N'y a-t-il pas, dans d'autres recommencements, un nouveau don de sa libéralité ?

Rompre parce qu'on est rompu

Il arrive encore qu'un engagement sérieux, ancien, en tout cas vénérable, doive être brisé, non parce qu'il se serait vidé de sa substance, comme précédemment, mais parce qu'il s'est engagé trop loin, en quelque sorte, en d'inextricables contradictions. Parce qu'on a exercé de lourdes responsabilités ou géré de grands intérêts, on s'est insensiblement identifié au Sauveur suivi de plus près, jusqu'à profiter d'une intimité réelle avec le Christ pour le morigéner (cas de Pierre) ou le prendre de vitesse (cas de Judas).

Une longue vie de service peut ainsi aboutir à de navrantes postures, sur lesquelles la parole des plus simples ou le regard des proches n'a plus aucune prise. Rentré chez lui, Simon de Cyrène a laissé place à ses fils (*Mc 15,21*), qui poursuivront sa route, dans la première Église. Bien des religieux éprouvés ont ainsi pris congé de leur site d'origine, sans avoir nécessairement rempli les formalités canoniques d'usage. Sur ceux-ci s'étend la discrétion du grand samedi, tandis que veillent les gardes, et que Marie espère.

L'Amour accueille en son don pascal les cœurs brisés et broyés ; il s'est laissé pour eux rompre et défaire. Invoquer sur nos défaites, fautives ou subies, la miséricorde de Dieu est acte d'humilité, loin des revendications mercenaires ou des prétentions qui s'égarent : ce n'est pas l'aveu de Judas qui atteste le pardon de Jésus, mais la prière du larron proche de lui au dernier moment (*Lc 23,42*). Avant même que ne s'éclipse le soleil, la compassion de Marie et la supplication du brigand ouvrent le paradis à tous ceux qui verront rayonner dans le corps livré de Jésus le repos où il s'agit d'entrer (*He 4,11*).





L'expérience spirituelle de l'abbé Pierre

Si nous désirons approcher la spiritualité de l'abbé Pierre, il faut d'abord surmonter le cliché de l'instigateur d'Emmaüs, perçu avant tout comme un homme d'action, sans lien vital à la prière aventureuse. Or l'abbé Pierre reconnaissait volontiers que si l'action lui était plus spontanée que le reste, elle ne suffisait pas à le définir. L'abbé Pierre est avant tout un homme d'*aventure*, celui qui accepte l'événement non comme une action, mais comme un acte énigmatique qui rompt la continuité de l'existence. L'aventure est l'épreuve d'une rupture avec l'humeur marécageuse antérieure, toujours à ressaisir.

En outre, il faut se persuader qu'une expérience comme celle de l'abbé Pierre n'est pas réservée à un secret personnel ni à ses compagnons. Songeons tout particulièrement aux disciples d'Emmaüs et à leur inintelligence de la mise à mort de Jésus, bien qu'ils l'aient fréquenté de son vivant. Ils continuaient à rêver à une harmonie politique et religieuse, à s'apitoyer sur leur rêve déçu, à fuir Jérusalem pour sauver leur peau. Il faudra les signes de la vie irrévocable pour que leur esprit s'embrace et qu'ils pénètrent plus avant dans l'expérience chrétienne.

Toutefois, il ne faut pas se faire illusion : une expérience spirituelle reste une lanterne sourde, une lumière masquée, du moins au commencement, avant que la lampe ne soit mise sur le lampadaire et n'éclaire toute la maisonnée. Stevenson nous parle justement de cette lanterne sourde, lorsqu'il nous raconte ce jeu énigmatique de son enfance. À la tombée de la nuit, lors de la sortie des écoles,

↓

**BERNARD
FORTHOMME**
O.F.M.

Centre Sèvres, Paris.
A récemment publié :
*La conversation et
les écoutes difficiles*
(Éditions Franciscaines,
2007), *Prier 15 jours
avec l'abbé Pierre*
(Nouvelle Cité,
2008), *Théologie des
émotions : structurée
par l'expérience
théâtrale* (Cert, 2008).

Dernier article
paru dans *Christus* :
« Face aux éléments :
la fraternité inouïe
de saint François »
(n° 215, juillet 2007).





les enfants aimaient se rendre en front de mer avec une lanterne attachée à la ceinture, mais jalousement masquée. Or cette lanterne éclairait déjà très mal, sa combustion empestait et le fer-blanc surchauffé brûlait les jeunes porteurs. Il en fallait une toutefois pour entrer dans le secret de la compagnie, se risquer sur des sentiers que rien n'éclairait, sinon le vacarme des flots, les ruées de la pluie. Les porteurs de lanterne se réunissaient enfin dans la cale d'un navire de pêche, les pieds dans les écailles de poisson, pour s'enchanter d'une conversation aux propos décousus. Mais qu'allaient-ils donc faire dans cette galère ? De l'extérieur, ce jeu d'enfants pouvait sembler niais et les conversations futiles, imitant les pêcheurs, les garde-côtes ou les flibustiers. Et pourtant, n'est-ce pas là que s'éprouvait la joie *véritable*, celle qui maintenant et demain donnerait la force de résister aux tempêtes de l'existence ?

La constitution d'un corpus de référence

Lorsqu'une nouvelle spiritualité se constitue, elle met en place, de manière plus ou moins consciente, une constellation de textes ou de références majeures tirées de traditions spirituelles diverses. En l'occurrence, l'abbé Pierre s'inspire de la tradition biblique, mais pas de la Bible en son ensemble ; il en retient des fragments ou quelques versets décisifs, notamment ceux qui concernent l'événement du Buisson ardent ou le cœur embrasé des disciples d'Emmaüs.

L'abbé Pierre n'est pas l'homme d'un seul livre, ni d'abord un homme d'écritures. Les petits ouvrages mis sous son nom ne sont souvent que des éditoriaux, des conférences ou des entretiens plus ou moins réélaborés. Avant le grand âge, tout a été prononcé ou enregistré dans l'urgence. L'abbé Pierre constitue ainsi son corps de références spirituelles en prenant son bien là où il le trouve, comme les pauvres. Il opère une forme de bricolage ou de chapardage spirituel. Il s'agit, là aussi, d'une ruse des petits ou d'une *commedia* populaire pour résister à l'idéologie des puissants, à la culture dominante, à la mainmise totale sur leur existence.

Ainsi, malgré l'importance de la référence franciscaine, dès avant l'entrée chez les Frères mineurs (capucins), et la longue formation initiale en leur sein, elle ne doit pas être exagérée. Sans doute, le voyage à Assise exerça une influence séminale, comme la lecture





du livre de Joergensen consacré à la vie de saint François, lors d'une convalescence. Mais les *Admonitions* ou les *Lettres* de François sont ignorées, des propos apocryphes lui sont prêtés. L'emprise du *Cantique de Frère Soleil* est discrète. Quant à la figure même de François, elle reste l'exception qui se fait oublier. Il n'y a d'ailleurs pas de vénération ostentatoire des saints chez l'abbé Pierre – ce qui le rapproche, en cela, du sentiment de François. Car trop souvent l'admiration des saints est une manière pour nous de ne point les imiter, de ne point *commencer* à nous convertir.

Évidemment, l'ouverture singulière de l'abbé Pierre au sort des indigents et des crève-dehors ne se laisse pas distraire de son enracinement dans la tradition chrétienne et française de la charité active, dans la lignée de saint Martin et de Vincent de Paul (lui-même élève des Cordeliers de Dax). Mais l'ancrage est également familial, dans un milieu où l'influence jésuite est ancienne.

L'aventure du Buisson embrasé

La parole déterminante, ce n'est pas d'abord la Bible mais un récit, quelques versets de l'*Exode*. L'abbé Pierre nous raconte lui-même cette aventure où, pour la première fois, le récit mosaïque du Buisson ardent lui a parlé de manière décisive. Adolescent, il bouquinait à l'écart, et soudain il tombe sur ce récit bien connu de son enfance très chrétienne. Toutefois, cette parole n'est plus littérature ni parole sacrée ou religieuse *en différé*, mais une parole vive qui s'adresse à lui *en direct*. Celui-là même qui se nomme *Je suis* lui indique sa mission : aller chez les siens et leur dire : « Il faut partir ! » Oui, il faut sortir de la servitude et s'acheminer vers une terre de liberté.

L'extrait de l'*Exode* n'est même pas lu dans la Bible, mais dans un autre ouvrage au titre oublié. Et voilà que l'aventure commence ! Le signe étrange d'un buisson sec qui brûle sans se détruire, c'est ce qui va bouleverser la suite des actions de la vie antérieure. Désormais, le marécage des sentiments, des effusions adolescentes suscitées par la sacralité diffuse de l'univers, est surpassé par l'arc de l'air sec du désert qui le frappe droit au cœur.

Nous surprenons ici une expérience spirituelle à son état natif. C'est le passage de l'humide au sec comme un passage à pied de la





mer Rouge saignée en son milieu. Non le passage du sec à l'humide, à cette *larve* qui exprime chez d'autres spirituels qu'ils cèdent à un événement majeur, comme lors d'un passage baptismal. Mais la métaphore qui articule une telle expérience ne peut se dire sans complexité. Ainsi, le buisson qui brûle sans se consumer est déjà une image difficile. C'est pourtant là que s'exprime le *Je Suis* qui se manifeste et se vérifie dans la mission qu'il signifie à celui qui l'entend. En outre, ce buisson sec, insignifiant, est porté par le roc le plus ferme et en même temps, nous dit l'abbé Pierre, ce fut pour moi comme un rocher qui s'ouvrait.

L'expérience majeure se donne donc comme un *oxymore* : non une simple ambivalence psychologique ni un paradoxe logique, mais ce qui se livre sous les espèces d'une métaphore du *roc* qui est *abri* et finalement *relations d'avenir*, rapports amoureux. S'effacer en restant présent est plus fort que la seule présence ou le pur retrait. C'est peu à peu que ce *Je résistant*, pierre réfractaire, se laisse nommer finalement *Je suis Amour*, sans que le terme *amour* ne déforce la présence exorbitante. Il ne faut pas que l'ouverture ou la *disparition* amoureuse atténue l'expérience de la consistance souveraine, la pleine *manifestation* de l'être personnel de Dieu. Une fois assuré de cet événement, l'abbé Pierre pourra rejoindre les formules signifiant les relations trinitaires. Cette expérience spirituelle irriguera le nom et l'existence de l'abbé Pierre. Il sera toujours l'homme de la confiance, du « malgré tout », jamais l'homme du doute. Il n'y aurait pas d'aventurier s'il n'y avait ce mélange d'humilité et de confiance radicale ! Toutefois, c'est innervé par une telle énergie qu'il sera l'homme des questions aiguës, des interrogations et des mises en cause les plus vives, jusqu'aux écarts de langage.

Relevons, enfin, à quel point cette expérience complexe du rocher, à la fois pierre d'appui et pierre d'ouverture, rappelle le rocher mobile selon saint Paul, lequel vise alors le Christ suivant partout son peuple. Ce n'est pas un rocher dans les nuages, le rocher surréaliste de Magritte ! C'est cela qui anime intérieurement l'aventure des disciples d'Emmaüs : la proximité du Christ, même effacé sous les traits d'un inconnu, méconnaissable. Proximité qui ouvre le sens du roc des Écritures, embrase, sans le détruire, le cœur sec de ceux qui l'écoutent – buisson ardent *intérieur* mais *itinérant* – et qui fait signe dans la rupture du pain dispensé.





Le refus de prier

Mais l'abbé Pierre se refuse à prier en n'importe quelle circonstance. Pressé un jour de prier publiquement, il s'y refusa. Il avait été invité à Montréal pour participer à une assemblée de décideurs chargés d'opérer un examen du sort des pauvres dans le monde. Après avoir célébré l'eucharistie, il fut invité dans un hôtel de grand luxe où l'attendaient une table somptueuse et du personnel pompeusement vêtu. Il s'entendit prononcer, comme il le rapporte lui-même, le refus formel de prier. Non pour donner des leçons aux riches ou à des ennemis de classe. Il venait de présider une prière commune. Il interpelle des amis : « Non, mes amis, je ne ferai pas de prière ! » Ce n'est pas non plus par seule vigueur prophétique ou par une austérité incapable de se réjouir, de faire la fête. Quand on s'aime, entre amis, on peut tout faire, même de la publicité, même de l'argent, sans être pour autant récupérable !

Non, il voulait avant tout éviter l'imposture. Comment visiter les pauvres et avec quelle parole après un tel festin ? Auparavant, déjà, il avait dénoncé l'imposture politique consistant à se targuer de manière partisane du nom du Christ. Lors d'une séance parlementaire consacrée à l'amnistie réclamée par un résistant notoire en faveur des plus jeunes collaborateurs de l'ennemi et de condition sociale modeste, lui-même s'était levé pour freiner cette amnistie, réclamer des éclaircissements. Il se reprocha ensuite l'imposture de n'avoir pas été l'homme de *la plus rapide miséricorde*.

Or prier, c'est précisément rompre le destin inéluctable des pauvres et des riches, c'est briser la suite implacable de la division entre collaborateurs et résistants, c'est réintroduire l'aventure dans les rôles figés, la redécouverte de la *contingence* d'un monde librement voulu. La prière donne cette force d'être la puce venue des chiffons sur la table d'un ministre ou d'un évêque. La puce de l'abbé Pierre est aussi révélatrice que le taon de Socrate qui pique les chevaux de la cité endormie ou que le chien de Diogène ou le loup de François. Rappelons ici le nom totémique de l'abbé Pierre : « castor méditatif », animal rongeur et bâtisseur, animal au grand mordant mais toujours à méditer comment donner abri, animal amphibie, de l'eau et du roc, du ciel et de la terre. L'abbé Pierre dira lui-même que sa dimension sexuelle n'a jamais été entièrement définie. Non qu'il y ait ambiguïté sur sa tendance majeure, mais il





s'est toujours senti libre par rapport à son sexe comme par rapport à sa nation, voire à sa langue maternelle, pour mieux comprendre ce que vivent les autres. Dès son adolescence, il refuse de choisir entre ses deux grandes passions : Napoléon et François d'Assise. Comme Napoléon, il veut liquider la vieille Europe, et comme François, il entend rompre avec l'Église des grandes propriétés et des arrogances cléricales qui favorisent l'athéisme de masse ou l'indifférence des gens.

Le vitrail du monde

Il est vrai que l'acceptation de prier précède toujours son refus. Lorsque l'abbé Pierre se trouve au dernier étage de l'immeuble qu'il occupe comme retraité vigilant, il aime contempler à la tombée de la nuit la pénétration des autoroutes qui rentrent dans Paris, la multitude des phares et des lumières qui s'allument aux fenêtres. Il songe à toutes ces joies, ces détresses et ces aspirations qui scintillent derrière tant de lumières artificielles ; il les intègre dans sa prière. Il comprend alors plus que jamais à quel point sa fenêtre est un vitrail et combien le monde est son Église – même s'il prie aussi que l'on éteigne nos lumières pour laisser briller à nouveau les étoiles du ciel au cœur de nos villes !

Il prie que Dieu nous aide à donner du pain à ceux qui ont faim et donne faim à ceux qui ont du pain ; qu'il provoque le désir d'excéder la saturation. Il prie que Dieu nous donne la *possibilité du nécessaire*, de produire le pain, le vin, les maisons indispensables pour vivre dignement. Il ne demande pas que Dieu réalise à notre place ce que nous ne comprendrions pas qu'il ne réalise tout de suite, vu la toute-puissance qu'on lui prête. Mais la prière n'est ni une consolation, avant tout, ni une exigence angoissante. C'est l'expression d'une rupture avec la fatalité qui nous éclaire sur les forces à mettre en œuvre grâce à la toute-puissance de service dont Dieu a fait preuve dans l'histoire des êtres convoqués pour leur confier une mission – Dieu éternel qui s'est ainsi risqué dans les quatre saisons et les troubles de l'histoire, au pire moment de l'histoire égyptienne et palestinienne, lorsque toutes les situations semblaient bloquées.

L'expérience de Dieu est la joie du service avant même de se servir le plus loyalement du monde. Même les plus cruels sont





capables de dépasser, serait-ce l'instant de l'aventure, cette cruauté qui s'éprouve comme une réponse, aussi illusoire soit-elle, à l'angoisse mordante liée à la mort ! Le plus arrogant peut ressentir la honte ou la joie sous un seul regard d'enfant. Certains compagnons d'Emmaüs insistent : le mot le plus employé par l'abbé Pierre était peut-être « avec ». Le compagnon n'est-il d'ailleurs pas celui qui *partage le pain* ? Joie d'accompagner qui constitue l'épreuve même de Dieu-avec-nous (Emmanuel) et du Christ qui choisit douze personnes pour être *avec lui* et auprès des autres. Cette force joyeuse de l'accompagnement définit la qualité même de disciple, y compris après la mort de Jésus. L'inconnu qui accompagne les compagnons d'Emmaüs suscite en eux le désir brûlant de le retenir, en ce soir d'angoisse, d'échec politique et religieux, ce soir de lâcheté face à l'exécution capitale du juste.

Les trois explosions majeures

Si le lieu central de la prière est le monde, de quel monde s'agit-il ? Dans l'immédiat après-guerre, l'abbé Pierre a participé avec Camus et Sartre à des mouvements qui prétendaient dépasser la guerre bourgeoise en surmontant les oppositions nationalistes. Einstein faisait aussi partie de ce genre de mouvement mondialiste, ce qui donna l'occasion à l'abbé Pierre de le rencontrer à Princeton. Le physicien lui expliqua que le monde devait désormais faire face à trois explosions majeures : celle de la matière (atomique), celle de la vie (démographique) et celle de l'esprit (médiatique).

Or cette expansion inouïe de la communication entre les hommes a notamment pour effet de modifier notre perception de la vie et particulièrement la souffrance que les pauvres subissent. Désormais, au plus retiré de la misère du monde, le pauvre est informé que son sort n'est pas une fatalité, qu'un autre monde est possible, que d'autres pays, d'autres régions, d'autres êtres humains vivent mieux. Désormais, il ne s'agit plus seulement de souffrir, mais de souffrir de sa souffrance, comme si cette souffrance, éprouvée comme surmontable, ne s'imposait plus par le mauvais sort, mais apparaissait d'autant plus intolérable et scandaleuse. Au point d'allumer parfois une jalousie envieuse qui ruine le cœur du pauvre et l'espérance d'une société plus fraternelle.





Face à une telle souffrance redoublée, jusqu'à la noire amertume de l'envie, nous n'avons pas à nous dérober. Au contraire, nous devons saisir en retour que, désormais, nous n'aurons plus de vraie joie si nous sommes avertis de la souffrance accrue des pauvres mieux informés. Désormais, nous avons l'occasion de saisir cet événement qui nous révèle à quel point le sort de notre planète nous lie au plus serré, à quel point les privilégiés eux-mêmes vont dépendre toujours plus étroitement du respect de l'environnement et des conditions de vie de toute l'humanité. Le plus cruel égoïsme ne pourra ignorer que, pour s'assouvir, il lui faut prendre des mesures de sauvegarde touchant l'énergie, la régulation avare ou généreuse de la vie, le lointain rapproché.

Prier malgré tout

Sans doute, le programme tracé par le *Magnificat* est loin d'être observé. Non, les puissants ne sont pas habituellement renversés pour que *simultanément* les pauvres se relèvent. Non, les riches ne sont pas *ordinairement* renvoyés les mains vides tandis que le bien serait donné aux pauvres ! Il ne faut pas se dérober à cette vérité, et nommer le mal un bien, se mentir à soi-même. C'est seulement de manière exceptionnelle – qui révèle toutefois la droiture de la puissance divine – que le *fait* rejoint le droit promis.

Néanmoins, c'est justement ce scandale qui nous pousse plus que jamais à prier Dieu d'être ce qu'il est, ce qu'il était et ce qu'il sera. Oui, il s'agit pour l'abbé Pierre de hâter le futur de la justice par toutes nos actions en sa faveur. Toutes ces actions qui anticipent la réalisation de la promesse, celle qui a de qui tenir, celle qui se fonde sur la mémoire du passé stimulant et socialise notre agir, mais dont la fragilité singulière nous invite à nous maintenir vigilant, à ne pas croire à une réalisation fataliste de l'aventure. Cet avènement de la justice implique notre responsabilité dans l'alliance avec celui qui n'est que Oui.

Lorsqu'on annonce à l'abbé Pierre – quelques années seulement après le lancement des Chiffonniers – qu'il doit se faire une raison et prendre du repos, lorsqu'on tente de l'écarter d'Emmaüs en le maintenant à l'asile, il trouve encore la ressource de dire *oui* à ce qui lui arrive : cette fatigue supérieure liée à l'infinie exigence de la charité. Il veut encore offrir cette souffrance dans la prière, encourager ainsi





tous ceux qui éprouvent cette catastrophe de toutes leurs forces. Mais c'est alors que la grande fatigue rejoint la racine profonde de la vie qui assimile des forces dérobées, les sucres d'un sol opaque, avant de relever sa propre existence et de révéler le goût de la destinée des autres.

Cette période d'enfouissement annonçait, en réalité, la relance inouïe du mouvement Emmaüs à travers le monde et rejoignait l'événement du Christ, car il n'est pas venu pour affirmer une force qui terrorise les puissants. Sa parole n'aurait pas été aussi pénétrante, la mémoire de ses gestes n'aurait pas infiltré aussi loin les êtres et l'histoire, si les puissants avaient senti qu'il voulait prendre leur place. Combien de despotes comme Hérode auraient tenté d'étouffer la parole dans l'enfant ! L'illusion et l'errance seraient de rêver encore d'une harmonie terrestre entre le pouvoir politique et religieux – comme les disciples d'Emmaüs avant que leur lanterne ne soit éclairée. Celui qui s'ouvre au Christ est un *croyant*, non un *sujet* d'une puissance politique ou religieuse, pas plus qu'un suppôt d'une croyance ou d'une idéologie, voire du fisc ! C'est aussi une raison majeure qui explique pourquoi les communautés Emmaüs se sont voulues foncièrement libres et *laïques*. Ce qui n'empêche pas d'y prier. Être croyant, c'est être capable de mesurer le passé à l'aune de l'exigence évangélique et de juger le politique comme le religieux et soi-même en fonction de la promesse à réaliser ! Maintenant, la parole semble retarder son emprise, mais c'est parce qu'elle veut atteindre *tout* homme *intensément* – à un tel niveau de profondeur qu'il faut patience et longueur de temps. On ne bouleverse pas si facilement la conscience ou la liberté des hommes, leurs liens sociaux, les pesanteurs culturelles et la force des corps !

La mort comme rencontre amicale

On ne bouleverse pas non plus si aisément le rapport à la mort, à sa complexité, à l'angoisse qui nous pousse à nous protéger d'elle en amassant des fortunes, en nous livrant à la frénésie sexuelle, en désirant dominer les autres, par la volonté de tout connaître, et même par l'envie de masquer ses bruits et ses laideurs à l'aide des sons, des gestes, des formes ou des couleurs expressives de l'Art.

L'abbé Pierre manifeste très tôt un rapport singulier à la mort. Très jeune, nous confie-t-il, j'ai désiré mourir. Non point par une





fascination morbide pour la mort, par dégoût de la vie ou par mélancolie, mais au contraire par impatience, par un désir irrésistible de goûter l'être véritable, la clarté, la vérité du feu qui ne détruit pas le buisson sec, le *presque rien* que je suis, la *verdeur* qui verdit encore en puissance. Ce désir ne s'est jamais estompé, car l'abbé Pierre n'a jamais exalté le temps comme nos contemporains. Il trouve dans la plus simple et la plus humble des morts l'occasion de nouvelles naissances, l'occasion que cela change, que les voisins ne soient pas toujours les mêmes, que les possédants cessent d'accumuler, que les cartes soient redistribuées, ainsi que les fonctions, les rôles ou les terres aliénées, comme au jour du Jubilé biblique. L'énigme douloureuse, c'est l'existence arrachée involontairement, avant d'avoir usé du temps pour réjouir ses proches. L'abbé Pierre, lui, se hâte sans cesse pour l'exode, une existence pascalle, une vitalité libératrice. Il s'empresse d'agir dans le temps à partir de l'éternité, comme il l'affirme. Or rien ne peut, à ses yeux, se montrer plus vitalement lié à l'énergie éternelle que la vitesse de la charité, que la joie de contribuer au bonheur des autres.

Cette perception de l'être incorruptible et personnel lui donne l'assurance de désirer la mort comme une rencontre, sans doute longtemps retardée dans sa vie centenaire, avec un ami. La mort corporelle – non la mort spirituelle qui corrompt son esprit et celui des autres – lui apparaît amicale, comme elle le fut pour François d'Assise dont il cite un verset. Rencontre véritable et qui pourrait mal se terminer au nom de cette vérité même. Rencontre qui va juger ma vie. Non d'abord pour la condamner, mais pour la révéler à elle-même dans sa vérité. Lorsque tu as visité un prisonnier, c'était la vie irrévocable que tu visitais et qui te visitait déjà. L'énergie de la résurrection s'éprouve *expérimentalement* dans une communauté où il n'y a plus d'indigents, comme le soulignent les *Actes* (4,33s). Cela seul rend la résurrection crédible ou peu croyable, peu disponible pour l'espérance humaine, lorsque l'excès du mal paraît se maintenir. Cette énergie de la vie véritable n'est pas une survie ou une croyance enthousiaste pour compenser une déception ou un traumatisme incurable. C'est une exigence première de vérité et de vérification de nos existences, avant d'être l'épreuve confirmée de la plus rapide Miséricorde. Lorsqu'on a tenu la main des pauvres, des malades, des prisonniers, on trouve la Main de Dieu dans la sienne.





Crise de confiance en économie

Il en va de l'économie comme de la marche à pied : c'est une rupture d'équilibre perpétuellement surmontée. Pour avancer, il faut accepter de perdre l'équilibre, et en ce sens, comme les petits enfants qui apprennent à marcher, faire confiance à ceux qui nous ont précédés. La confiance est d'autant plus nécessaire que l'économie capitaliste se nourrit de « destructions créatrices », comme disait Schumpeter. Ce n'est pas en perfectionnant la bougie que l'on a inventé l'électricité, et, pour développer l'automobile, il a fallu détourner une partie des forces de travail disponibles et des consommateurs vers de nouveaux secteurs, déstabiliser les autres. La crise économique survient lorsque la chute n'est plus amortie ou que la confiance disparaît : les consommateurs hésitent à dépenser, les produits s'accumulent dans les halles de stockage, le chômage grandit, augmentant la défiance des consommateurs. Faute de soigner les maux, on cherche les mots capables de restaurer la confiance perdue : surproduction, pétrole, dette, spéculation. Ces explications se révélant dérisoires, la défiance s'installe alors sous des expressions assez vagues : contradictions du système capitaliste, fascination de l'argent, appétit de jouissance, volonté de puissance.

Sous ces mots se joue le jeu de la crise et de la reprise, avec ses joies et ses drames quotidiens. Qu'y peut faire l'esprit chrétien ? Beaucoup, en inspirant un triple personnage qui nous ressemble comme un frère tout en vivant d'une autre inspiration, à la fois vieillard qui espère malgré tout, jeune qui cherche un trésor dans les contraintes drainées par la tradition, adulte qui accepte de n'être pas seul au monde.



ÉTIENNE
PERROT S.J.

Économiste, Genève.
A récemment publié
chez Desclee de
Brouwer : *La séduction
de l'argent* (1996) et
*L'art de décider en
situations complexes*
(2007), et chez
Salvator : *L'argent*
(2002).

Dernier article
paru dans *Christus* :
« L'échange financier »
(n° 193, janvier 2002).





L'espérance du vieillard

Le déni, voilà la première tentation. « Cela ne me touchera pas », se dit le vieillard qui pense que sa maison durera bien autant que lui, qu'il n'a pas besoin d'en réparer le toit qui laisse passer la pluie ni les fenêtres où siffle le vent, que les organismes de retraite auront toujours assez d'argent pour honorer leur dette envers lui. Le pire qui se prépare dans la société, il ne sera plus là pour le voir. Refusant d'entreprendre, il renforce le schisme entre le monde et lui.

À contre-courant, l'esprit inspire une autre réponse. Entreprendre suppose le courage d'envisager un avenir, et plus encore : toute entreprise, individuelle ou collective, trouve son vrai moteur, non pas dans le fantasme d'un avenir sans arêtes, mais dans le « projet » qui se nourrit de confiance partagée, car le projet ne va jamais sans problèmes courageusement affrontés.

Le même qui parlait de « destruction créatrice » faisait remarquer que le pire danger de notre économie est l'oubli des générations futures. C'est ainsi que les hommes politiques, obnubilés par l'échéance électorale la plus proche, en refusant d'envisager, au-delà de leur réélection, un futur qui ne leur appartiendra pas, contribuent largement à la crise économique. L'avenir d'un monde plus humain exige des ruptures que seule peut engendrer « l'espérance du vieillard » qui accepte lucidement de ne plus être là pour en profiter. Déjà, le développement durable suppose un habitat plus concentré, un espace urbain et périurbain moins émietté, un usage plus discret des transports gros consommateurs de pétrole, bref un mode de vie moins gourmand, bien éloigné des habitudes occidentales. Autant de ruptures à assumer en confiance, pour un futur que le vieillard ne connaîtra pas.

La foi de la jeunesse

Loin de cet esprit, dans le monde ordinaire, les ruptures sont le propre, non des vieillards, mais de la jeunesse, au risque de faire table rase du passé. On fait confiance à la technique pour résoudre la faim dans le monde, « car nous maîtrisons les technologies qui permettraient de nourrir les six milliards d'êtres humains d'aujourd'hui et les neuf milliards des années 2050 ». On imagine que les problèmes humains relèvent d'une science aussi précise que





peuvent l'être les mathématiques, et que les scrupules moraux sont les principaux obstacles au progrès de l'humanité. On se décharge de ses responsabilités sur quelque panacée réputée infaillible : l'impôt négatif, la création d'argent par les banques centrales, l'interdiction de licenciement, la planification, le développement de la ressource humaine, la taxe unique en matière d'impôt sur les personnes physiques, la démocratie directe, la nationalisation des rentes, la direction participative par objectif, le crédit gratuit, la déréglementation, la diminution du rôle de l'État, ou encore l'interdiction des mandats politiques successifs pour la même fonction. Ces solutions rationnelles manquent leur but. Elles isolent un outil et ne font confiance qu'aux techniques maîtrisées, en oubliant la complexité de la personne humaine qui conjugue des désirs contradictoires et alimente les prochaines ruptures.

Ainsi, la crise financière du début du millénaire s'est nourrie du fantasme né des technologies nouvelles : les vieilles lois économiques sont obsolètes, prétendait-on, et la « nouvelle économie » libère les acteurs et les autorise à prendre leurs désirs pour la réalité. Cette naïveté d'adolescent n'est pas très éloignée de l'illusion des gouvernants qui rêvent à quelque manœuvre monétaire ou à des artifices comptables qui leur permettraient d'échapper aux contraintes de la vie réelle, contraintes qui forment l'essentiel de l'héritage d'un passé trop vite condamné. Ce n'est que dans le jeu des contraintes acceptées, et non dans l'ignorance, que peut naître la confiance indispensable à la reprise économique.

Comme dans la fable *Le laboureur et ses enfants* de La Fontaine, l'esprit capable de surmonter la crise, loin de mépriser l'héritage des générations passées, y cherche avec confiance et trouve en soi-même un trésor. Cet héritage rassemble les savoirs, les techniques, les manières de faire, les règles, les institutions, la morale, les procédures, bref les contraintes notifiées par les sciences et les règles sociales. Faire jouer ensemble toutes ces contraintes, c'est le travail de l'esprit qui donne corps à la confiance économique. Honorant l'étymologie du mot « économie », l'esprit met de l'ordre dans la maison, il inspire un sens à faire, renforce la confiance au milieu même du désordre ambiant et du déséquilibre.

La foi d'Abraham lui a fait traverser le désert, celle de Moïse, la Mer Rouge, et celle des apôtres – subsumée par Jésus dormant dans





la barque –, la tempête. La confiance de ces Pères dans la foi n'a fait disparaître ni le désert, ni la mer, ni la tempête. Inversement, la reprise économique semble ne rien ajouter aux moyens mis en œuvre, sinon l'essentiel – la confiance – qui les ordonne en une rupture perpétuellement amortie.

La charité de l'âge adulte

Toujours précaire, l'équilibre économique appelle une troisième vertu, celle de l'âge adulte qui va *ad ultra*, au-delà de soi-même, en acceptant de se risquer sur la liberté d'autrui. Gommer la crise de confiance par la planification, par l'organisation des ateliers, par la gestion scientifique du travail, par le marketing, par la direction psychosociologique des personnels, ou par toute autre technique qui met à distance le monde économique, c'est à la fois nécessaire et insuffisant. Car l'être humain vit en relation de dialogue avec un monde indéterminé, ce qui implique un esprit qu'aucune rigueur scientifique ne peut totalement remplacer.

Depuis trois siècles, nombreuses furent les tentatives pour rationaliser l'organisation économique, mettre de l'ordre dans la maison et retrouver, comme mécaniquement, l'équilibre rompu. La liberté du commerce et de l'industrie ayant engendré la « question sociale », on a cru recoudre le tissu social déchiré en séparant, d'une part, la « science économique » chargée de produire avec efficacité et, d'autre part, la répartition des richesses. La répartition de la richesse fut placée, à partir de la fin du XIX^e siècle, entre les mains de l'administration, histoire de la faire échapper à l'arbitraire et au paternalisme de la charité. Vaine prétention ! Malgré les efforts accumulés depuis cent cinquante ans, la brisure sociale n'est toujours pas ressoudée. Car le monde administré qui prétend remplacer l'attention aux autres par la science ne peut au mieux que garantir à ses membres une certaine sécurité, mais en engendrant, dans notre monde global toujours aléatoire, un surcroît d'insécurité tout à l'entour.

À l'inverse, toute destruction, pour être créatrice, exige de se risquer avec autrui, tout spécialement avec ceux qui vont pâtir de mon action : c'est au regard de ceux qui en supportent le coût que la charité inspire la décision de l'adulte. Plutôt que de choisir un député, une consommation ou un don aux seules vues des valeurs





complaisamment affichées (c'est juste, c'est généreux, c'est agréable, c'est fort, c'est excitant, c'est transparent, c'est prometteur), la charité de l'adulte place, au centre, ceux qui vont peut-être payer de leur effort, de leur angoisse ou de leur patrimoine, les avantages consentis à d'autres. Devant toute dépense de consommation, d'investissement ou de temps, la question charitable devient alors, au sens le plus précis de l'expression : « Est-ce que ça vaut le coût supporté non seulement par moi qui décide, mais aussi par mon entourage, ma famille, mon entreprise, mon service, mon pays, et finalement la communauté internationale ? » La décision économique devient alors appel à tous ceux qui, à mes côtés, vont en payer le prix.

Cette charité adulte demande une santé morale et spirituelle bien trempée – d'autant plus que l'environnement culturel de notre monde nourrit le penchant inverse : le contrôle de tout et de tous, inspiré par une défiance qui se généralise au fur et à mesure où l'espace économique s'élargit. Les conséquences pour autrui importent moins que la conformité aux procédures. Les normes (techniques, commerciale, écologique, sociales) se multiplient et répondent à la demande des acteurs économiques, notamment des grandes entreprises, car elles rendent plus sûr l'environnement économique immédiat (quand elles ne sont pas réclamées pour affaiblir les concurrents moins à l'aise). Le coût en est un fonctionnement pesant qui freine la reprise en hypothéquant, peu à peu, tant l'efficacité que les relations humaines indispensables pour combler la faille sociale.

Au début de l'année 2008, une banque suisse a informé ses clients que désormais, pour toute demande de transfert, le service des paiements appellera au téléphone le demandeur pour qu'il confirme sa demande, même si la demande a été signée devant le chargé de clientèle et remise en main propre. Cette procédure traduit une méfiance de la banque vis-à-vis de ses propres collaborateurs ; elle alourdit le travail pour le client comme pour la banque. Certes, « confiance n'exclut pas contrôle », mais l'accumulation des contrôles nourrit l'irresponsabilité des acteurs sans garantir totalement le résultat. Car les malversations se nourrissent autant de l'accumulation des réglementations que de la faiblesse humaine.





La reprise économique, comme la santé qui réagit aux infidélités du milieu, a quelque chose du salut par la foi. La chute est surmontée, le malade se relève. Inversement, la crise de confiance semble être l'image économique de la damnation. À l'encontre, l'esprit suscite, au cœur même de la déchirure, l'espérance du vieillard, la confiance de la jeunesse et la charité de l'adulte. Le vieillard imagine alors qu'après lui vient quelqu'un ; le jeune sait que vivait quelqu'un avant lui ; l'adulte sent de la présence d'autrui, tout proche. Bien entendu, ces trois âges se mélangent. Et chacun d'entre nous, selon les circonstances et son itinéraire spirituel, verra affleurer l'une ou l'autre de ces vertus qui se combinent pour animer la posture pugnace qu'appelle la crise de confiance qui mine l'économie et la société.

83^e Semaine Sociale de France
21, 22 et 23 novembre 2008
Lyon - Centre des Congrès



Les religions

menace ou espoir pour nos sociétés ?



Semaines Sociales de France - 18 rue Barbès - 92128 Montrouge Cedex

www.ssf-fr.org





Ruptures et désolation spirituelle

Les ruptures sont multiples dans nos vies personnelles ou sociales, mais il en est qui nous touchent davantage, car elles engagent notre liberté et notre affectivité. Il en est même que l'on redoute parce qu'à l'arrachement qu'elles provoquent, on ne voit pas d'autre issue que la destruction d'une part de notre existence. Ainsi, le départ d'enfants du foyer familial peut éveiller de la douleur, voire une certaine peur devant le vide ainsi créé ; mais la joie de leur liberté et l'engagement de leur avenir sont source de consolation et de foi. À l'inverse, un échec imprévisible dans la vie conjugale ou la vie de travail peut plonger dans une spirale de désolation d'où il est parfois difficile de se dégager.

Toutes les ruptures ne conduisent pas forcément à la désolation spirituelle ou morale. Certaines sont portées par l'espérance ou vécues dans la joie, comme des libérations : rompre avec une pratique qui nous aliène. La vie spirituelle elle-même n'éclôt-elle pas à notre conscience à partir d'une rupture dans le déroulement quotidien de nos pensées, désirs, activités ? Comme Abraham et d'innombrables croyants à sa suite, elle nous met à l'écoute d'une parole qui fait renaître à une vie plus libre, plus vraie, plus féconde.



REMI DE
MAINDEVILLE
S.J.

La foi comme rupture

Si les ruptures qui viennent briser le cours de notre vie peuvent conduire à un approfondissement de la foi et même à une conversion, à un retour à Dieu – la parabole du « fils prodigue » (Lc 15,11-32)





en dessine certainement un modèle –, elles nous remettent d'abord en mémoire que la vie spirituelle se construit sur une rupture.

La décision de croire

La décision de croire ou de vivre vraiment à la lumière de l'Évangile instaure en effet une rupture avec ce qui l'a précédée : l'environnement immédiat, les habitudes forgées, les réactions, sentiments, opinions liés à la culture, au groupe social, à l'éducation... Paul appelle ainsi « chair » ce qui en nous n'est pas encore mis en relation avec l'Évangile et manifeste de l'incohérence avec la foi proclamée.

Ignace a expérimenté cela dans les temps qui suivirent sa conversion, et le *Récit autobiographique* rapporte quelques scènes assez savoureuses de sa progression spirituelle. Ainsi l'épisode de la rencontre avec le Maure qui prononce à l'égard de Marie des propos blasphémateurs. Ignace en est révolté : sa culture, son tempérament, sa fierté, sa compréhension de la foi, toute sa « chair » en un mot, font naître en lui le désir de laver l'affront fait à Marie et d'en châtier l'auteur. Mais aussitôt lui vient une question sur le bien-fondé de sa réaction : est-elle vraiment le fruit de l'Esprit qui l'habite et le guide vers une vie plus évangélique et donnée à Dieu ? Dans l'incertitude, il abandonne la décision au tracé des routes, ce qui sauve le Maure. Plus tard, à Manrèse, il lui faudra encore renoncer, non sans difficulté, à une forme d'austérité et d'ascèse dangereuse pour sa santé, mais qui s'avère surtout le fruit de son imagination et de son ambition propre, non d'un vrai respect de Dieu qui le conduirait à la paix intérieure et à la joie de le servir dans les âmes de ceux qu'il rencontre. Ainsi Ignace est-il conduit progressivement, à travers différentes sortes de ruptures, à donner toujours plus de place à Dieu dans sa vie, à s'abandonner davantage à lui.

Ce qui fonde ces ruptures avec une vie qui serait simplement « du monde », ou « selon la chair », n'est donc pas d'abord une exigence religieuse ou morale qui identifierait la communauté chrétienne comme telle et définirait un rapport chrétien à Dieu. Depuis Abraham, et pour les innombrables saints qui ont emprunté le chemin que le Christ a achevé pour tous, c'est un « oui » à Dieu qui conduit à cette rupture. C'est le même Esprit qui ouvre intérieurement à la Parole vivante de Dieu, qui donne la joie de l'accueillir comme une





marque infinie d'amour, comme une promesse de vie que n'arrêtent ni la mort ni les embûches, qui donne le souffle de la chercher en tout et de renoncer à ce qui ne vient pas de Lui. « Quitte ton pays, ta parenté... pour le pays que je t'indiquerai. » Pas d'autre lieu ni d'autre temps fondateurs que cette rencontre de Dieu si féconde en promesses d'avenir et de liberté, cette écoute de l'Esprit, à travers sa Parole et les événements. La prière en est le moyen privilégié. Les sacrements signifient, célèbrent et nourrissent ce désir au plus haut point.

La rencontre de l'Esprit

Si la foi vient rompre avec la vie qui a précédé la décision de croire plus authentiquement, elle contribue aussi à créer de la rupture, ou, pour mieux dire, elle vient libérer, au cœur même de cette vie, l'espace et le temps nécessaires à la rencontre de l'Esprit. Se laisser conduire par l'Esprit comme Abraham ou Ignace fait entrer dans une itinérance : le chemin n'est pas tracé d'avance, il se découvre à la mesure des actes de foi posés à l'écoute de Dieu : « Dieu était là, et je ne le savais pas. » C'est un changement de perspective et de géographie, car les différents espaces où se joue la vie ne sont plus organisés en fonction de soi, des compétences, intérêts, affections, appétits ou même valeurs de tout un chacun. Ils dessinent une histoire de l'appel et de la rencontre de Dieu, de la gratitude pour sa miséricorde qui nous sauve et nous émeut, des réponses et des actions qui nous ont engagés, mais aussi des lassitudes, des infidélités, des résistances ou des combats. Comme Abraham et Jacob, nous pourrions ainsi dresser des stèles ou des autels, ou comme nos ancêtres, des calvaires ou des chapelles, pour faire mémoire de ce décentrement qui indique si bien la présence de Celui qui n'est présent que dans la foi qu'il donne avec largesse et liberté.

La foi vient aussi rompre la continuité du temps et du rythme des activités en invitant à la rencontre et à l'écoute quotidiennes de l'Esprit. Comme Nicodème, nous avons besoin de ce temps nocturne et intime où l'Esprit nous engendre à nous-mêmes. Il nous fait renaître dans la foi, il fait croître en nous l'amour et la ressemblance de Jésus-Christ, il éclaire notre liberté en l'incarnant davantage. Action de grâce, adoration silencieuse, contemplation de la vie de Jésus constituent ces moments de rupture, mais aussi la recherche





et le questionnement avec d'autres, la parole de Dieu lue et partagée en Église, les situations actuelles regardées dans la foi...

Tout cela vient nourrir la rupture primordiale évoquée par Paul et Jean, celle qui permet au Royaume de Dieu d'être manifesté dans l'épaisseur du monde, et à l'action de l'Esprit d'être reconnue salutaire pour les hommes. Elle est le fruit de la consolation spirituelle et de la joie courageuse qui l'accompagne, signe de la proximité et de l'attention de Dieu à ceux qui se mettent à son écoute. Ce chemin de conversion est inévitablement marqué par la croix et les choix difficiles, les infidélités, les démissions. C'est pourquoi Ignace dit dans les *Exercices spirituels* que « celui qui se trouve dans la consolation pensera à la façon dont il se comportera dans la désolation qui viendra ensuite, prenant de nouvelles forces pour ce moment-là » (n° 323).

Quand la désolation nous tient

À l'inverse de la consolation, la désolation spirituelle désigne la tristesse de l'âme qui est « comme séparée de son Créateur et Seigneur » (*Ex. sp.* 317). Elle indique bien une rupture, qui provoque des mouvements et des états intérieurs contraires à ceux de la consolation : obscurité, trouble, attirance vers le bas, le terrestre, paresse, repli, tiédeur, voire découragement. Dans la vie spirituelle, la désolation peut survenir pour diverses raisons.

Tiédeur et négligence

La première raison tient à notre tiédeur et à notre négligence. Nous oublions que la vie est don, nous nous réinstallons au centre de notre vie dont nous assurons la maîtrise, oublieux ou négligents à l'égard de l'Auteur de ces dons, de Celui qui nous attire à lui et nous manifeste sa tendresse. Nous nous emmurons en quelque sorte au-dedans de ses bienfaits, et nous coupons de Lui, notre source de vie, d'amour, de confiance.

La mémoire de ce que Dieu a fait pour nous, la faim et la soif de sa présence et de sa Parole, peuvent cependant nous retourner vers Lui et nous remettre dans une juste position à son égard (louange, respect, service). Ainsi en fut-il du peuple de Dieu dans le désert (*Ps* 105) ; ainsi en va-t-il de la vie spirituelle, surtout dans ses débuts,





lorsqu'on a besoin de sortir de soi pour chercher et trouver les signes de la présence et de la bonté de Dieu qui ne cesse de se donner.

La spirale du doute

Mais il y a une autre raison à la désolation qui peut nous toucher à tout moment et ne met pas en cause notre responsabilité, bien qu'elle nous éprouve très durement. Il s'agit d'événements qui nous déstabilisent et nous entraînent dans la spirale du doute : une séparation ou un deuil qui nous surprend, un échec grave, une catastrophe, et c'est un monde, un équilibre ou un style de vie qui s'effondre avec le sentiment d'une absence et d'un silence total de Dieu. Ainsi en va-t-il pour Job, mais aussi, aujourd'hui, pour beaucoup de victimes de la violence de la nature ou de celle des hommes. Le mal et la mort frappent injustement sans que rien ni personne ne les arrête. « Où donc est leur Dieu ? » (*Ps* 78,10).

Mais ce peut être aussi un effondrement intérieur, une sorte de dégoût ou d'absence de goût à vivre et à agir vraiment, comme Surin en a fait douloureusement l'expérience pendant vingt ans. Il en va de même de cette forme mortifère de désolation qu'est l'acédie. L'origine et le but de la vie choisie ne sont plus aperçus ni porteurs de sens. L'itinérance se réduit à l'errance ; et à la recherche de Dieu dans sa Parole qui donne sens et rythme au temps, se substitue une quête avide de nouveautés sans durée ni profit...

Un temps d'épreuves

C'est un temps d'« épreuves » pour la foi, mais encore faut-il bien entendre ce mot. Certaines interprétations ont pu induire l'image d'un Dieu manipulateur jouant avec la souffrance des hommes ; d'autres ont pu voir dans l'épreuve une sorte de défi, de performance, liés à une conception sacrificielle du salut... On est alors loin du Dieu d'amour qui n'a de cesse de partager sa vie avec l'homme, de lui offrir son pardon, de « traverser avec lui sans crainte le ravin de la mort, rassuré [que je suis] par son bâton, sa houlette », signes de sa présence bienfaisante (*Ps* 22).

La contemplation de la Passion du Christ, telle que la propose Ignace dans les *Exercices spirituels*, aide à comprendre. Elle invite le retraitant à regarder comment dans la Passion « la divinité du Christ se cache ». Malgré les apparences et le sentiment de déréluction ex-





primé par Jésus sur la croix, Dieu n'est pas absent de ce qu'endure le Fils dans son humanité, de sa souffrance. Il n'est pas présent sous le mode de la puissance qui épargnerait à Jésus les difficultés, les souffrances et la mort. Il est présent en Jésus dans l'esprit et la parole qui le poussent à exprimer et adresser à son Père sa douleur, son angoisse devant la mort, son sentiment d'être abandonné. Il est présent dans la parole de pardon qui donne sens à la mort. Dans la mort et la résurrection de Jésus, Dieu n'a ni aboli ni contourné la mort, mais il en a changé le sens : la mort devient vie donnée, entrée dans la vie, victoire de l'amour sur les ruptures, pardon offert. Au nom même de ce Dieu qui nous rejoint, caché au plus profond de nos souffrances, de nos enfers, cette nouvelle compréhension de la mort incite ceux qui partagent cette foi à combattre comme le Christ et avec lui les situations d'injustice, de mal, de souffrance, de violence. C'est ainsi qu'avance le Royaume de Dieu.

Règles de discernement

On pourrait dire que vivre une très forte désolation dans la foi est la figure même que prend la grâce de Dieu dans ces moments de souffrance et de mort. À la suite du Christ et en lui, accueillir la situation comme telle, l'aborder et l'affronter avec détermination, pouvoir la vivre dans la justice et la justesse, en un mot faire un acte de paix et de foi, montre et dévoile la force et la présence de Dieu « qui se cache ».

Dans cette perspective, les repères et moyens que propose Ignace dans les n° 318 à 321 des « règles de discernement » constituent une aide très appréciable. La première règle est particulièrement originale et inattendue dans la mesure où elle prend à contre-pied la tendance à s'abandonner à la désolation. En recommandant de ne rien changer aux décisions prises sous la consolation et en pleine connaissance de cause, Ignace propose une attitude psychologiquement juste, car elle oblige à s'arrêter et à se remettre en situation d'acteur et de sujet de sa vie ; elle invite à regarder la situation, à mettre de l'ordre dans les idées et les sentiments qui s'affrontent, en repérant des points d'appui solides pour se remettre debout. Mais c'est le plan spirituel qui fonde le propos d'Ignace : en cherchant à s'appuyer sur le don que Dieu lui a fait, celui qui est dans la désolation exprime sa foi en ce Dieu qui l'accompagne, même si la représentation du don et





de la présence divine est bouleversée par les événements extérieurs ou intérieurs. Il manifeste ainsi l'Esprit qui le conduit, présent dans le malheur à ses côtés.

Cette première règle du discernement est fondamentale: elle est déjà une mise en œuvre de la seconde: « Il est très profitable de se changer vigoureusement soi-même face à cette désolation » (319), et une condition indispensable à la troisième: « Travailler à demeurer dans la patience qui est contraire aux vexations qui lui surviennent » (321). S'il lui faut être « vigoureux » vis-à-vis de lui-même pour faire face à la situation qui l'accable, il lui faut aussi, comme Jésus à la Passion, s'exercer à demeurer patient à l'égard de ce qui crée en lui du ressentiment. C'est la condition pour que, progressivement, ce qui est ressenti comme malheur devienne, comme la croix, un lieu de renaissance où souffle l'Esprit et où Dieu continue de se donner à profusion.

Dépasser la victimisation

Ceci nous met à distance de deux attitudes – aussi bien personnelles que collectives d'ailleurs – qui piègent souvent aujourd'hui le rapport de l'homme à la désolation et aux situations qui la causent: la victimisation qui enferme sur la peine et bloque le retour à une position d'acteur (ce sont les autres, ou Dieu, qui doivent agir et prouver qu'ils ne m'en veulent pas). Mais elle se situe aussi à l'inverse de la culpabilisation qui enferme sur la recherche de causalité personnelle et qui aveugle sur la Vie.

C'est alors, dans de telles situations, que le rôle des « amis » et de l'Église est important. Qu'il s'agisse des amis de Job ou des disciples préférés de Jésus au Jardin des Oliviers, il ne semble pas que ce soit leurs propos, ni même simplement un soutien affectif ou charitable, qui rendent leur présence nécessaire. N'est-ce pas eux qui, à leur insu et peut-être maladroitement, aident celui qui est dans la désolation à demeurer ouvert, à trouver la juste attitude devant Dieu et les hommes, celle qui permet de rester sujet libre de sa vie alors même que tout semble perdu? N'est-ce pas, peu ou prou, la place de l'accompagnateur qui est ici dessinée? Simultanément, il y a là une invitation forte pour l'Église à ne pas s'absenter de la peine et de la désolation des hommes, non seulement en son sein mais dans l'humanité, car c'est un lieu crucial: le lieu de la Pâque.





La mort et la résurrection du Christ tracent le chemin qui, d'une rupture mortelle, permet de revenir à la vie et d'approfondir sa foi. On en reste profondément marqué, car le Ressuscité demeure éternellement le Crucifié. La plénitude de la vie n'en serait pas une si elle n'intégrait la mort et son travail. Une foi approfondie, une vie spirituelle éprouvée, se sait d'expérience issue du pardon, tirée du chaos intérieur par un amour sans limite.

— L'illusion qui fait rupture

L'expérience de la désolation permet de démasquer et de lutter contre une troisième sorte de rupture dangereuse pour la vie spirituelle : l'*illusion*. Si elle est délicate à situer, c'est précisément parce qu'elle s'appuie sur la générosité du cœur et sur un bien-fondé. Elle a toute l'apparence de l'excellence dans le service de Dieu et de l'Église. Et pourtant, dans la durée, elle se révèle une fausse piste ; elle fait rupture avec notre vocation propre, avec ce qui nous fait vivre vraiment dans la lumière de Dieu et la consolation. Est-il alors possible de la vivre autrement ? Comment en sortir ? Comment l'éviter ?

Un merveilleux repère pour l'Ennemi

À la différence des deux premières sortes de rupture où la liberté est attirée par une force, un « esprit », clairement identifiable par ses effets immédiats, l'illusion s'appuie sur la liberté elle-même, sur la volonté, le désir propre de la personne. Mais ce désir a besoin d'être purifié et mis à l'épreuve : bon en lui-même, mobilisant ce que nous avons de meilleur au service de nos aspirations les plus hautes, il est aussi un merveilleux repère pour l'Ennemi, l'esprit du mal, qui peut s'y cacher et, au nom des plus beaux prétextes et des plus nobles ambitions, nous entraîner à l'inverse de ce que nous cherchions. C'est exactement ce que tente auprès de Jésus celui que l'Évangile appelle Satan dans l'épisode des tentations : dissocier la mission de Jésus de l'Esprit de son Père par des images séduisantes, accompagnées de versets d'Écriture soigneusement isolés de leur contexte. Jésus, dont le cœur est totalement orienté vers son Père, résiste en opposant d'autres versets qui réfèrent au Père tout le sens de l'avoir, du pouvoir et du savoir, ainsi que l'origine et le sens de sa mission.





Ce qui rend l'illusion possible pour nous, c'est la division de notre cœur qui s'y révèle, comme le rappelle saint Paul en *Rm* 15,7. Ignace découvre que ses austérités détériorent sa santé physique et mentale, et servent son orgueil plus que le Règne de Dieu.

Le caractère illusoire d'une voie choisie, dans la manière de faire ou dans l'objectif, est souvent révélé par la propension au péché auquel nous nous découvrons enclins dans cette voie, ou encore par la constance de l'agitation intérieure. La générosité, le désir d'absolu ou l'ambition qui me font agir ne sont donc pas à mettre en cause. Mais l'objectif poursuivi à travers eux est-il vraiment ce que Dieu m'appelle à vivre aujourd'hui? Est-ce son Esprit qui me pousse à cette mise en œuvre? Comment cette mission, cet engagement, m'unifient-ils intérieurement? Qu'éclairent-ils de mon passé? Quelle histoire sainte continuent-ils de construire? Ce discernement nécessaire fonde d'ailleurs la mise en place de périodes de probation ou de préparation suffisamment longues pour s'engager dans un état de vie de manière irrévocable.

Aller contre ce vers quoi j'incline

L'illusion spirituelle est donc d'abord une illusion sur soi, à partir d'un regard qui n'est pas encore suffisamment exercé et unifié dans celui du Christ. Surin l'a exprimé dans des termes savoureux et concrets à propos des déceptions rencontrées chez ceux qui marchent vers la sainteté: « C'est celle [la déception] que l'on remarque en ceux qui font trop tôt la paix avec la nature [humaine] L'illusion qu'ils entretiennent sur eux-mêmes les trompe, confondant désir et réalité de la paix intérieure »¹.

Éviter et combattre l'illusion qui nous coupe de la vie et de la fécondité de l'Esprit nécessite donc de revenir à l'intention qui guide notre action et emporte notre décision: est-elle vraiment droite et pure ou suis-je encore trop divisé, sous l'emprise d'une passion ou d'un penchant naturel, pour pouvoir vraiment assumer ce choix ou cette voie? Pour le vérifier, Ignace, dans les *Exercices spirituels*, donne un conseil qu'il a lui-même beaucoup pratiqué dans les débuts de la Compagnie, celui de se porter à l'opposé de ce vers quoi l'on incline spontanément. Si c'est un bon moyen de donner de l'espace à d'autres perspectives, il permet surtout de me laisser

1. *Guide Spirituel*, Desclée de Brouwer, 1963, p. 277.





détacher de cette proposition et de me mettre à l'écoute de l'Esprit qui désire faire croître ma liberté de fils de Dieu pour que le choix final aille purement dans ce sens. Démarche et exercice d'*humilité* au sens où l'Esprit est à l'œuvre dans cet *humus* qui est en moi. Cela pourra conduire, le cas échéant, à refuser une charge ou une mission gratifiante par fidélité à Celui qui pourtant m'appelle à le servir en ce monde.

Le passage toujours amer et blessant par la désolation nous fait expérimenter que, contrairement aux images que nous avons de Dieu, Il ne nous abandonne ni dans nos ruptures et nos souffrances les plus vives, ni même dans nos égarements, nos illusions, notre péché. Car Dieu ne rompt jamais son alliance avec l'homme.

Comme pour son Fils à la Passion – et en lui –, Dieu nous est mystérieusement présent au cœur de l'épreuve. Il réveille la mémoire que nous avons de Lui, de sa bonté, de son amour qui voit en tout homme la dignité de son Fils. À travers la confrontation de l'Écriture et des situations, en Église, Il élargit notre intelligence et construit une espérance réaliste. Il nous donne dans sa Parole et ses sacrements le courage d'avancer avec patience dans l'épreuve, ou de quitter un chemin d'infidélité. Il nous façonne ainsi à la ressemblance de son Fils pour qu'en tout ce qui nous déchire, son amour et sa justice puissent se déployer et nourrir nos combats nécessaires et notre liberté.

20-28 novembre 2008

Vivre son deuil en son cœur

avec

DOMINIQUE & NOËLLE HIESSE

et

REMI DE MAINDREVILLE

Centre Manrèse - 5, rue Fauveau - 92140 Clamart

www.manrese.com





Face aux ruptures sociales, l'accueil de l'Église

« Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous » (Mc 14,7). Et si le message de Jésus était, non pas un constat d'échec, mais bien une promesse ? Les pauvres sont aussi l'Église. Dans ma pratique journalistique, j'ai pu découvrir et sentir à diverses occasions comment des chrétiens vivent cette promesse d'une fraternité durable. Dans une société qui marginalise et laisse sur le bas-côté ceux qui ne suivent pas le rythme, l'Église tente de marcher au pas du plus faible. Au-delà des ruptures sociales, il peut y avoir un lien ecclésial, communautaire, fraternel, qui tient. Qui doit tenir : c'est une exigence évangélique.

Novembre 1999. Le diocèse de Cambrai est frappé de stupeur par le décès brutal de son pasteur. En pèlerinage avec ses prêtres en Terre sainte, Mgr Jacques Delaporte a été victime d'une hémorragie cérébrale entre Jéricho et Jérusalem. Quelques jours plus tard, il y a foule sur le parvis de la cathédrale trop petite pour contenir les fidèles. Traversant l'assemblée, le cercueil est porté par les compagnons d'Emmaüs. À dos d'hommes, la dépouille de l'archevêque est portée en terre par les siens. Ces gars en rupture, que l'évêque allait volontiers rencontrer après une visite pastorale ou le dimanche après-midi, lui sont naturellement proches. Pour eux, par la volonté de quelques-uns, de la communauté Emmaüs, de l'évêque lui-même, la rupture ecclésiale ne s'est pas ajoutée aux ruptures professionnelles, sociales, familiales. Ces gaillards confrontés à



CHRISTOPHE
HENNING

Journaliste à *Panorama*,
Paris.

Auteur d'entretiens
avec Irène Devos,
Marie-Luce Brun,
Colette Nys-Mazure et
Jean-Luc Blaquart, il
a notamment publié :
Vous, c'est la charité !
Biographie de Mgr Jean
Rodhain (Le Sarmant,
2002) et *Paroles de*
pèlerins à Lourdes
(Bayard, 2007).





bien des soucis se sentaient pleinement de cette Église diocésaine qui portait sa peine.

La pauvreté matérielle, mais aussi les ravages de l'alcool, de la drogue, de la rue, ont vite fait de malmener l'existence. Et la rupture sociale se conjugue généralement avec une rupture culturelle et relationnelle. « Quand on a perdu son travail ou que l'on est handicapé, socialement, on n'existe plus ; on vous regarde d'une autre façon. On n'est plus rien, on est des sans rien », témoigne Fabienne Jouvét¹. Le pauvre n'est voisin de personne, il est en dehors des modes de communication instantanée qui nous envahissent. Ces exclus, ces « sans-rien » ne sont pas seulement tenus à l'écart. Quand bien même se posent-ils sur le trottoir d'en face, ils disparaissent du paysage social. Et ils pourraient aussi disparaître de l'horizon ecclésial si personne ne s'en souciait. Les initiatives ne manquent pas ; elles ne visent pas à des performances chiffrées : des pauvretés, il y en aura toujours. Elles ont pour ambition d'être le signe, dans le monde d'aujourd'hui, d'une relation où la rupture n'a pas lieu d'être, où la fracture sociale n'est pas irréductible.

Belles intentions

Les exclus sont-ils au cœur des préoccupations ecclésiales ? Animés des meilleures intentions du monde, nous prions pour les sans-abri : « Qu'en cette période de grand froid, ils trouvent un refuge et un accueil chaleureux... » Bien sûr, cette intention est proclamée avec sincérité. Et il faut porter dans la prière ce combat de la justice sociale pour venir en aide aux « SDF ». Et pourtant... Affirmer que l'Église se soucie des pauvres est encore trop peu, car ils sont – ou doivent être – partie intégrante du peuple de Dieu.

La formulation habituelle est trop souvent révélatrice de distances instaurées entre « eux » et « nous ». Entre l'assemblée qui fait « Église » et ceux pour qui la communauté intercède avec ferveur, certes, mais en faveur d'un « corps étranger ». Les pauvres ont-ils leur place dans les communautés ou seulement aux portes des églises ? Les hommes et les femmes « en rupture » sont portés dans la

1. Citée par C. Courtois, « La madone des damnés », *Le Monde*, 11 juillet 2008.





prière, mais trop souvent comme des éléments extérieurs : « Prions pour les sans-abri, pour les malades, pour les personnes âgées, pour les divorcés... » Quel pratiquant, à l'occasion d'une maladie, d'un événement familial ou personnel, ne s'est pas trouvé « en rupture » alors qu'on priait pour lui ? Ceux pour qui l'on intercède ressentent comme une « mise au ban » maladroite de la communauté, une désignation qui vient faire obstacle. Pourquoi ceux qui passent durablement, peut-être définitivement, de l'autre côté de la situation commune se trouveraient-ils marginalisés de la vie ecclésiale ? Ce n'est pas qu'une question de vocable : « Prions avec ceux d'entre nous qui n'ont pas de toit pour s'abriter, avec ceux qui parmi nous qui traversent des ruptures familiales, sociales, avec ceux dont la santé et chancelante... »

« Le plus difficile reste la participation des pauvres à la lutte contre leur pauvreté, car on préfère les aider sans qu'ils expriment eux-mêmes leurs besoins, souligne Gabriel Marc. Quelle place les communautés donnent-elles à ces pauvres dans les instances ecclésiales où se régit la vie chrétienne ? Où les trouve-t-on, sinon dans les territoires où il n'y a qu'eux ? »². Être avec, et non pas faire pour ceux qui seraient en marge. Le P. Pedro Opeka, missionnaire argentin qui a créé l'association Akamasoa avec les habitants de la décharge d'Antananarivo, l'a vite compris³. Arrivant à Madagascar quinze ans auparavant, il fut d'abord nommé en brousse. N'écoutant que sa générosité de jeune prêtre, il se précipita un jour, seul, dans un village. Il apportait la bonne parole, il allait aider ces pauvres paysans, assurer l'enseignement des enfants... En débarquant sur la place du village, ce grand Blanc, souriant et généreux, fut vite au milieu d'enfants en pleurs, effrayés. Les mères affolées par les cris prirent leurs rejets sous le bras pour s'enfuir dans la forêt voisine. Pas besoin d'autre leçon pour le jeune missionnaire : vivre l'Évangile et « l'option préférentielle pour les pauvres » de la doctrine sociale de l'Église catholique n'est pas possible en s'imposant. L'Église vient à la rencontre des pauvres à hauteur de visage, à égalité de dignité.

2. *La Croix*, 29 avril 1998.

3. *Journal de combat*, J.-C. Lattès, 2008.





Indéfectible dignité

Nous ne devons pas nous habituer à l'inégalité économique qui perdure : il est de la mission du chrétien de combattre ces situations à la racine des ruptures. Le pape Grégoire le Grand (540-604) le rappelait déjà : « Quand nous donnons aux pauvres les choses indispensables, nous ne faisons pas pour eux des dons personnels, mais nous leur rendons ce qui est à eux. Plus qu'accomplir un acte de charité, nous accomplissons un devoir de justice. »

Sans perdre de vue l'engagement pour la justice, il faut faire un pas encore, et redire que la misère, aussi rude soit-elle, ne peut atteindre la dignité de l'être humain. C'est un des sujets de colère de Pierre Duterte, médecin ayant créé par le biais associatif un centre d'accueil et de soins des personnes victimes de la torture⁴. « En les soignant, vous leur rendez leur dignité humaine », s'est-il entendu dire un jour. Ce qui provoqua une réaction immédiate du médecin : « Ce n'est pas la victime d'actes inhumains qui risque de perdre sa dignité, mais plutôt le bourreau ! »

Quand vous visitez une maison de l'Arche, fondé par Jean Vanier, vous êtes chaleureusement accueilli par les personnes handicapées qui y vivent : « Tu es qui, toi ? Tu t'appelles comment ? Moi, c'est Philippe... » Les pauvres sont maîtres en fraternité. Pour autant, il ne faut pas se bercer d'illusion : l'Église trouve-t-elle toujours la manière de redire l'indéfectible dignité humaine ? Les chrétiens sont-ils vraiment tous accueillis dans la « maison du Père », quel que soit leur niveau d'intégration sociale ? Le sentiment de rejet, de rupture avec la société, envahit bien souvent, également, le cercle ecclésial...

Une fraternité du quotidien

Histoire d'enterrement encore. Des personnes du quart-monde, habitants du quartier de Wazemmes à Lille, lors de funérailles d'une femme indigente : « On a une vie de chiens et on est enterré au petit matin, en quelques minutes, comme des chiens ! » L'association Magdala, à Lille, est née de ce constat dramatique. « C'est en assistant à l'enterrement bâclé d'une jeune femme de 27 ans que j'ai pris toute la mesure de cette blessure inhumaine, racontait sœur Irène Devos,

4. *Terres inhumaines*, J.-C. Lattès, 2007.





fondatrice de Magdala⁵. Malade, Marie-Josée vivait seule avec son chien, rongée par l'alcool, détruite par la prostitution. Abandonnée de tous, la jeune prostituée – qui nous précédera dans le royaume des cieux! – devait être enterrée sans cérémonie ni couronne. » Soeur Irène, avec quelques voisines, accompagne la défunte jusqu'au cimetière. Elles prient autour d'elle. Jusqu'à l'extrême de l'existence de Marie-Josée, ces femmes sont l'Église qui refuse d'abandonner. C'est le petit reste de la communauté, une petite église, qui accompagne l'humanité en toute circonstance.

Mère Teresa raconte un événement semblable: « Nous avons ramassé un homme dans le caniveau, à moitié mangé par les vers, et nous l'avons amené au foyer: "J'ai vécu comme un animal dans la rue, mais je vais mourir comme un ange, aimé et choyé." C'est vraiment merveilleux de voir la grandeur de cet homme capable de mourir sans accuser personne, sans maudire personne », écrit la soeur de Calcutta⁶. Née d'un enterrement, la communauté Magdala a bâti ses fondations sur l'Évangile. La charte le signifie très clairement: « Dans la communion de l'Église, Magdala est une communauté chrétienne qui rassemble des personnes pauvres et des amis venus les rejoindre. Ils y découvrent la joie de vivre en frères et sœurs d'une grande famille, la tendresse de Jésus pour les petits et la conviction que la misère n'est pas une fatalité. »

L'Église, quand elle se rend présente aux personnes démunies, les rejoint dans leur propre existence. L'Église au cœur des ruptures sociales vient dire que la fraternité se vit au-delà de l'exclusion et des frontières de la misère. La fraternité s'enracine dans un quotidien partagé, comme le vivent les personnes de Magdala dans plusieurs maisons dénommées « frat », permettant aux personnes venant de la rue et à ceux qui les rejoignent de vivre sous le même toit. Il ne faut pas faire d'angélisme: ce n'est pas facile! « Cette vie ensemble est fragile. Cette fragilité est le signe que, dans la durée, cette vie nous est donnée, elle est plus grande que chacun(e) de nous », témoignait soeur Irène. C'est la grandeur de la vie communautaire, fraternelle. Avec cette découverte surprenante que Gisèle, qu'on appelle « Gigi » à Magdala, résume avec talent: « On n'a pas tous le sac vide en même temps. »

5. *Risquer de vivre* (avec C. Henning), L'Atelier, 2001.

6. *Viens, sois ma lumière*, Lethielleux, 2008.





L'Évangile en partage

Des fêtes et des « rassemblements communautaires » sont fréquemment organisés, associant tous ceux qui le veulent. Jeux de cartes, excursions, mais aussi vie spirituelle. En communion avec l'Église locale (un protocole d'accord a été signé entre la communauté et le diocèse de Lille), Magdala donne toute sa place à la dimension spirituelle de chacun, et tout particulièrement à ceux qui sont issus de la pauvreté ou plongés dedans. Comme tout chrétien, ils sont appelés à célébrer, à vivre de la Parole de Dieu. La découverte de l'Évangile n'a que faire de différences sociales. Lors d'une lecture de la parabole des invités au festin (Lc 14), Micheline, une femme du quart-monde, prend part au partage autour du texte. Chacun se réjouit de voir les exclus, les estropiés, les aveugles et les boiteux partager le repas festif. Et Micheline s'étonne : « Mais les riches, qu'est-ce qu'ils vont devenir ? »

Riches ou pauvres, en rupture de société ou bien socialement intégrés, les chrétiens ont une mutuelle responsabilité de leur salut. Et si les plus démunis entrent les premiers dans le royaume des cieux, tous sont conviés. C'est cette égale dignité et cette commune richesse spirituelle qui fait de Magdala un signe d'Église au cœur des pauvretés et des ruptures sociales. Rendre accessible à tous cette vie spirituelle n'est pas optionnel : « La dimension spirituelle infuse toute la vie sociale, relationnelle, ce n'est pas en marge, à côté de l'existence. On aboutirait à une vie qui n'a plus de sens, écrit sœur Irène Devos. Je pense à cette eucharistie que les gens de Magdala animaient. Ils ont donné la communion. C'était un moment de grande émotion : ils ne s'en croyaient pas dignes, ce n'était pas pour eux. Cet homme qui, peut-être, avait fait la manche toute la semaine donnait aujourd'hui le corps du Christ ! »

Bien sûr, c'est aussi au nom de l'Évangile que Magdala accueille dans l'urgence, aide ceux qui n'ont pas de quoi se nourrir correctement, combat pour le logement et le relogement de tous ceux sont mal logés ou sans domicile. Mais la communauté ne veut pas oublier cette dimension de « petite église » où les pauvres sont présents : « Ils ne sont pas les derniers de la famille. Ils y ont toute leur place. J'en suis témoin, les pauvres nous évangélisent, écrivait encore Irène Devos. Les pauvres ont un "savoir" qui est inestimable, une lecture d'évangile surprenante. »





Une charité vivante

La première organisation caritative de France, le Secours Catholique, a été créée dès 1946 pour prendre à bras-le-corps la misère du monde. L'article premier des statuts traduit avec force cet engagement efficace et concret : « Rayonner la charité chrétienne, apporter partout où le besoin s'en fera sentir, à l'exclusion de tout particularisme national ou confessionnel, tout secours, toute aide, directe ou indirecte, morale ou matérielle. » Mais le fondateur, Jean Rodhain, a suffisamment insisté sur l'origine de cette action pour que ne soit pas perdue de vue la source évangélique du Secours Catholique : « Un peintre remarquablement doué douta de son talent et se réfugia dans la photographie, raconte Mgr Rodhain. Il fut rappelé à la réalité par Picasso : "Tu as une mine d'or et tu persistes à exploiter une mine de sel." Un chrétien ayant reçu au baptême la charité doute de ce talent et se réfugia dans les recettes humanitaires à la mode. (...) Dès qu'on rougit de porter la charité, on ne construit plus l'Église vivante. »

Inutile d'en dire davantage : l'extraordinaire travail du Secours Catholique s'enracine dans cette charité première. D'autres agissent aussi, selon diverses formes ecclésiales, comme la « Diaconie du Var », créée en 1982. La « feuille de route » de Gilles Rebèche, diacre, et des chrétiens qui, avec lui, se mettent au service des plus pauvres est claire : « La diaconie exige que l'Église crée des lieux et des espaces où les hommes puissent naître à eux-mêmes et à leur parole. (...) Vous créez une instance où les pauvres se sentiront partie prenante de la vie de l'Église. » Mgr Gilles Barthe, alors évêque de Fréjus-Toulon, est convaincu de l'enjeu : « Le renouveau spirituel du diocèse ne s'évaluera pas au nombre de groupes de prière, mais à la place que les pauvres pourront avoir dans la vie sacramentelle, dans la catéchèse et dans les fêtes paroissiales. » L'idée n'est certainement pas de confier à quelques-uns la charge de tout faire pour les autres. Les membres de la diaconie sont davantage des « éveilleurs » de solidarité, de charité. Ils font le lien entre les associations, les services d'Église, les institutions et les communautés. Pour Gilles Rebèche, « Le Christ se fait proche de nous dans les réalités les plus ordinaires, les plus profanes, celles qui construisent le quotidien





de la vie ». Dans son livre⁷, le diacre raconte comment Marceline a remercié l'évêque qui l'avait ordonné : « Merci de l'avoir fait diacre. Pour nous, les pauvres, c'est comme si le Bon Dieu, il s'intéressait enfin à nos vies. Il paraît parfois si loin ! »

Les causes de rupture dans la société d'aujourd'hui sont nombreuses. Mais, quoi qu'il advienne, on ne s'exclut jamais du peuple de Dieu. Encore faut-il dire et redire, vivre et partager, à temps et à contretemps, cette indépassable dignité d'enfant de Dieu. C'est l'appel inusable à la charité qu'a repris Benoît XVI dans son encyclique⁸ : « L'amour – *caritas* – sera toujours nécessaire, même dans la société la plus juste. Il n'y a aucun ordre juste de l'État qui puisse rendre superflu le service de l'amour. Celui qui veut s'affranchir de l'amour se prépare à s'affranchir de l'homme en tant qu'homme. Il y aura toujours de la souffrance, qui réclame consolation et aide. Il y aura toujours de la solitude. De même, il y aura toujours des situations de nécessité matérielle, pour lesquelles une aide est indispensable, dans le sens d'un amour concret pour le prochain. »

Voilà la mission des chrétiens. C'est la question de Dieu à Caïn. C'est aussi l'appel des évêques, lancé en 2006, en vue des élections. À chacun d'apporter la réponse, à vivre avec l'Église tout entière : « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

7. *Qui es-tu pour m'empêcher de mourir ?*, L'Atelier, 2008.

8. *Deus caritas est*, 25 décembre 2005, § 28.





≡ *Chroniques*

480 L'essor des Églises évangéliques
Un révélateur



L'essor des Églises évangéliques

Un révélateur

↓
ÉTIENNE
GRIEU S.J.

Centre Sèvres et
Pastorale en milieu
populaire. A publié :
*Nés de Dieu :
itinéraires de chrétiens
engagés* (Certi, 2003),
Dieu, tu connais ?
(Le Sènevé, 2005)
*Chemins de croyants,
passage du Christ*
(Lethielleux, 2007)

Dernier article
paru dans *Christus* :
« Une manière
ignatienne de porter
l'Évangile » (n° 213,
janvier 2007).

Comment interpréter le phénomène de l'expansion des Églises évangéliques ? Je propose de considérer ce phénomène comme un révélateur de soifs spirituelles, ainsi que d'une manière d'y faire droit aujourd'hui.

L'essor de ce que les sociologues ont appelé un « christianisme de conversion » a une ampleur mondiale (l'Église catholique est traversée elle aussi par des courants de ce type : charismatiques, communautés nouvelles). Tous les continents sont touchés. On recenserait aujourd'hui, d'après Sébastien Fath, spécialiste de la question, plus de 200 millions de chrétiens évangéliques, et ce chiffre double si l'on ajoute celui des pentecôtistes. En France, ils étaient moins de 100 000 en 1950, ils sont aujourd'hui plus de 350 000. Le phénomène est particulièrement sensible dans les banlieues, mais il ne faudrait pas considérer qu'il est l'apanage des milieux populaires. En fait, le « christianisme de conversion » touche tous les milieux.

Bien entendu, il est facile de n'y voir que manipulation, secte ou entreprise commerciale. Réagir de cette manière reviendrait à s'interdire d'entendre de ce qui se dit là. La réaction symétrique qui consisterait à presser toutes les communautés catholiques d'adopter un style « christianisme de conversion » ne me semble pas plus sage : il n'est pas sûr que nous y gagnerions en fidélité à l'Évangile, et puis nous avons à honorer également, en tant qu'Église catholi-



que, d'autres manières d'être chrétiens, en prenant garde de n'en disqualifier *a priori* aucune.

Les composantes de la mouvance évangélique

Le courant évangélique est multiple. On peut distinguer en son sein cinq grands types, qui correspondent en partie à des strates historiques. Le socle est constitué par les Églises issues des « réveils » européens de la Réforme (au XVII^e siècle, les mouvements piétiste et baptiste, au XVIII^e siècle, le méthodisme), qui se retrouvent au sein de la Fédération Protestante de France (donc avec les protestants « classiques »). À cela, il faudrait ajouter des Églises qui se situent également dans le sillage de ces réveils, mais qui, en s'opposant aux courants libéraux du protestantisme du XIX^e, ont mis l'accent sur la rigueur doctrinale; certains les taxeraient de fondamentalistes. Elles sont regroupées principalement dans la Fédération Évangélique de France. À cette première grande famille, il faut ajouter encore l'aile pentecôtiste (née aux USA au début du XX^e, avec la redécouverte des dons du Saint-Esprit, notamment le parler en langues et la guérison). Ce courant très dynamique, celui des Assemblées de Dieu, compte 600 lieux de culte en France. Puis viennent une deuxième (années 60-90) et une troisième (actuelle) vagues d'Églises charismatiques qui donnent libre cours à des manifestations spectaculaires de l'Esprit Saint. La troisième génération pentecôtiste (on les appelle les néo-pentecôtistes) met encore plus l'accent sur l'extraordinaire, et dans sa prédication promet guérisons et parfois même réussite professionnelle et économique¹. La Bible est certes toujours honorée, mais moins travaillée que dans les courants précédents. C'est cette galaxie néo-pentecôtiste qui connaît actuellement un vif succès dans les banlieues, notamment auprès des populations issues de l'immigration (elle représenterait la moitié des 500 églises évangéliques de la région parisienne).

1. Ce courant est très puissant au Brésil notamment. Leonildo Silveira-Campos écrit à ce propos : « Ces nouveaux pentecôtistes ont adopté l'idéologie du succès et de l'ascension sociale au moment où ils ont fait de la théologie de la prospérité la clé maîtresse de leur discours religieux. Pour ces derniers, sont vraiment convertis ceux qui présentent des signes évidents d'ascension sociale, ce qui est démontré au moment où le fidèle accède à la société de consommation », *Le protestantisme évangélique : un christianisme de conversion* (dir. S. Fath), Brepols, 2004, p. 186.



Il semble qu'actuellement les deux ailes du christianisme de conversion aient tendance à se séparer. Ainsi, Sébastien Fath écrit : « L'hypothèse d'une véritable frontière entre un mouvement évangélique piétiste/orthodoxe et un mouvement (néo)pentecôtisant fondé sur l'expérience et l'émotion ressort renforcée des échanges scientifiques »². L'ensemble de ces Églises n'en garde pas moins un certain nombre de caractéristiques semblables.

— « Le Seigneur Jésus est bon pour moi »

Un de leurs points communs tient à l'importance donnée au changement de vie auquel le nouveau membre s'entend appelé : reconnaître l'amour de Dieu pour lui, ainsi que tout ce qui le sépare du Christ, afin d'accueillir son salut. Le baptême – donné uniquement à l'âge adulte – vient ratifier cette nouvelle orientation de vie.

À partir de là, on peut considérer qu'il s'agit d'un christianisme exigeant et trouver paradoxal qu'un tel message trouve un si grand écho de par le monde, alors que nous n'avons sans doute jamais été aussi sensibles au respect des choix personnels, au refus de proposer des modèles, à la responsabilité que nous avons de nous-mêmes. Or, n'est-ce pas faire violence au sujet que de l'appeler à orienter autrement son existence ? En quoi cela peut-il être attirant pour nos contemporains ? En fait, il faut préciser que, contrairement à ce que l'appellation « christianisme de conversion » laisse entendre, ce qui vient en premier dans la prédication n'est pas l'invitation à reconnaître son péché, mais le rappel de l'amour de Dieu. Ce qu'ont découvert les chrétiens de ces Églises, c'est d'abord un immense amour pour eux, manifesté en Christ, rendu sensible par l'Esprit. Là est leur trésor : « Le Seigneur Jésus est bon pour moi, il a pris tous mes péchés, mes maladies sur la croix, il fait tout pour moi, il m'aime », me disait une femme, originaire d'Afrique, anciennement catholique, et qui a rejoint une Église évangélique une fois arrivée en France.

La conversion est donc plutôt présentée et vécue comme une délivrance, une sortie de ce qui emprisonne et empêche d'accéder à la paix. Une femme (65 ans, assistante sociale à la retraite, auparavant catholique pratiquante) parle ainsi des fruits de son baptême dans

2. *Idem*, p. 292.



l'Esprit: « Depuis plusieurs années, j'avais cette culpabilité d'avoir demandé le divorce, parce que je ne voyais pas d'autre solution, et quelque part en moi il y avait cette culpabilité, ce boulet que je traînais tout le temps; ce poids est parti, il a été effacé. Pour moi, c'est un point de guérison, et je considère que c'est le jour de ma conversion. »

Les exigences formulées – déclinées avec des accents plus ou moins appuyés selon les Églises – pourraient bien représenter pour le croyant une manière de mesurer le chemin à faire afin de pouvoir accueillir ce don dans son existence. Celui qui y a été rendu sensible se voit mis au défi d'apporter sa réponse, et il arrive qu'on lui suggère des choses très concrètes. Comme acteur, il est donc sollicité, et des repères lui sont fournis afin qu'il puisse progresser. Lorsqu'il aura traversé l'épreuve, il pourra raconter (on utilise beaucoup le témoignage dans ces Églises), et alors, sa singularité de croyant sera pleinement reconnue. Au total, on peut dire qu'il s'agit d'un parcours qui honore beaucoup le sujet³.

Cette expérience fondamentale peut évidemment devenir un travers si les membres de ces Églises considèrent qu'ils sont les seuls « vrais chrétiens » et rejettent tous les autres du côté du refus de la conversion ou de la tiédeur. En ce cas, ils s'éloignent clairement de l'Évangile. De même, l'appel au changement de vie peut tourner en rigorisme moral (surveillance mutuelle des membres, exclusion des défaillants, etc.) qui laisse peu de place à la miséricorde.

Une autorité en proximité

Cet appel, même si c'est de manière paradoxale, consonne en fait assez bien avec les représentations qui ont largement cours dans la culture contemporaine: chacun est responsable de soi, doit tracer son propre chemin, franchir des obstacles, parvenir à un accomplissement, et il sait que, pour cela, il doit compter avant tout sur ses propres forces. La prédication évangélique croise ces exigences du monde actuel; pour la personne fragilisée par tout ce poids mis sur ses épaules et qui ne dispose plus d'un vaste réseau de liens qui l'aident à tenir, elle propose un appui solide: Jésus Christ. À ce

3. Jean-Paul Willaime le montre dans « Le statut et les effets de la conversion dans le protestantisme évangélique », *Idem*, pp. 167-178.



sujet, une jeune femme d'origine chinoise (famille non chrétienne, elle-même ayant découvert le christianisme par une voisine, quand elle avait dix ans), professeur des écoles, s'exprime ainsi : « Pour moi, Jésus Christ est au centre de notre vie, c'est quelqu'un avec qui je parle, c'est mon maître (ça choque les gens quand je dis : "C'est mon maître", mais tant pis). Il faut penser que c'est quelqu'un qui vous guide, qui est là pour votre bien, qui sait ce qu'il y a de mieux pour vous et qui vous aide à vous surpasser, comme le maître ou la maîtresse dans une école (moi-même, on m'appelle "maîtresse"). C'est vraiment ça : Jésus Christ, c'est quelqu'un qui m'aide à me surpasser. Si je n'avais pas Jésus Christ dans ma vie, je crois que j'aurais mal fini. » La foi, ici, joue un rôle précieux : elle permet de se référer à une instance tierce, bienveillante, et en même temps forte et puissante.

Une telle relation de proximité avec une autorité constitue un atout précieux pour avancer dans un monde incertain. Cela permet aussi de relativiser tout ce qui prétend à l'autorité dans ce monde sans jamais établir de relation personnelle. Avec cette relativisation, un remodelage d'ensemble des représentations s'opère qui à la fois fait bouger l'identité des personnes. Désormais, je sais que ce que je suis tient d'abord à ce lien personnel au Christ, et non pas au jeu d'images auxquelles on cherche toujours à m'associer. Jean-Claude Girondin le souligne, à propos d'un travail sur les Évangéliques antillais en région parisienne : « Un facteur important dans la motivation à la conversion des Antillais au protestantisme, c'est qu'ils vivent leur appartenance religieuse comme une nouvelle identité. Se convertir, c'est avant tout la participation à une nouvelle identité, une méta-ethnicité qui dépasse les configurations historiques et culturelles »⁴.

Certaines Églises jouent sur le succès que le croyant doit rencontrer grâce à sa foi. Exacerbation d'une quête d'intérêts personnels qui n'ont pas grand-chose à voir avec l'Évangile ? Certes, mais on peut supposer également (il n'est pas interdit d'avoir un présupposé favorable) que les convertis découvrent, précisément à travers l'expérience du retournement de la foi, de quoi bousculer la hiérarchie de leurs priorités : non pas le Christ au service de ma réussite, mais la joie de cheminer avec Celui qui a donné sa vie pour nous.

4. *Idem*, p. 161.



Cette découverte du Christ comme autorité en proximité passe évidemment par la lecture de la Bible. Et les Églises évangéliques, fidèles en cela à la tradition protestante, fournissent à leurs membres, même s'ils viennent de milieux simples, des moyens pour la leur rendre familière (groupes de lecture et de prière, école du dimanche, encouragement à la lecture personnelle, etc.). À partir de là, les croyants acquièrent des images, une mémoire de l'histoire du peuple de Dieu, tandis que la personne du Christ prend davantage consistance à leurs yeux. Ceci est bien entendu indispensable pour qu'il puisse tenir ce rôle de guide sûr.

Force et fragilité des Églises

À ces premiers traits, on peut en ajouter d'autres qui, à mon sens, ne sont pas premiers, mais jouent parfois un rôle important. Les communautés évangéliques sont chaleureuses. Une ancienne catholique rapporte ses premières impressions après avoir été invitée par une amie dans une assemblée pentecôtiste : « C'était une petite communauté où l'on se connaît (ici, à Paris, dans ma paroisse, c'était une grande communauté où personne ne connaît personne, je ne m'y reconnaissais pas, c'était trop loin de moi), où l'on se demande des nouvelles ; il y avait des chants très dynamiques ; ça me parlait. » Les Églises évangéliques sont peu appuyées sur une base territoriale, elles fonctionnent sur le mode du réseau : on vient de loin pour se retrouver, chacun est là parce qu'il l'a choisi. Voilà qui sans doute contribue à rapprocher les membres.

En outre, dans les Églises de la mouvance pentecôtiste notamment, c'est une foi démonstrative qui est mise en scène : il y a de l'ambiance, et parfois du spectacle ; les prédications sont enthousiastes, l'assemblée répond, certains témoignages sont apportés. Une femme catholique venue d'Outre-mer, qui participait à un tel culte, me disait : « On sent la foi. » Il est certes facile de mépriser ce besoin de « sentir », mais ne s'agit-il pas d'un aspect à prendre en compte dans un monde qui fait une si grande place aux émotions et à leur expression ?

Pour compléter le tableau, on doit souligner que les Églises évangéliques tiennent souvent un discours négatif sur le monde : il va mal, on en montre la souffrance et les errances, on parle du



diable, et du coup la communauté chrétienne fait un peu figure d'« arche du salut ». Cela permet sans doute à ceux pour qui la vie est rude et les souffrances vives de donner du sens aux épreuves qu'ils traversent, en même temps que de les mettre à distance. Mais cela devient un travers lorsqu'on prend la posture du juge, qu'on entre dans un imaginaire manichéen, ou que cela conduit à une sorte de désintérêt global pour ce monde.

Il ne convient pas d'idéaliser les Églises évangéliques. Si elles ont au fond une aspiration démocratique beaucoup plus forte que les Églises hiérarchisées, elles ont bien souvent des difficultés à gérer les conflits. Parfois, le charisme du pasteur donne à celui-ci un pouvoir considérable. Les chrétiens évangéliques quittent alors leur Église pour en rejoindre une autre. Chez eux, on change d'Église aussi facilement qu'un catholique change de paroisse. De fait, ce qui est primordial pour un chrétien évangélique, c'est la relation personnelle à Dieu, et non l'appartenance à une communauté. Cela dit, il est fréquent que ces Églises donnent des responsabilités importantes à leurs membres, et d'une manière qui procure, beaucoup plus que dans les paroisses catholiques, une reconnaissance (chacun étant responsable devant l'assemblée, et non devant le pasteur).

Une autre limite du « christianisme de conversion » tient à la simplicité du discours : celui-ci ne s'embarrasse pas trop des complexités et des inerties de la personne ni des situations sociales et culturelles. Or le réel résiste aux schémas rudimentaires et risque donc d'apporter des démentis aux prédications enthousiastes. À partir de là, le chemin est ouvert soit vers l'humilité, c'est-à-dire la reconnaissance que les croyants et les Églises ne sont pas à la hauteur de ce qu'ils portent, soit au durcissement du discours, qui pour éviter toute mise en cause, est obligé de remodeler profondément les grilles de lecture des auditeurs. On mobilisera alors une tonalité accusatrice, difficilement contestable : celui qui s'y oppose se place aussitôt dans la ligne de mire. En ce cas, on entre effectivement dans une dynamique sectaire.

Un révélateur

On peut voir dans l'essor des Églises évangéliques comme un révélateur : il y a de grandes soifs spirituelles chez nos contemporains,



mais elles ont bien du mal à trouver des lieux et des occasions pour se formuler. Faute d'une aide pour passer à l'expression, elles demeurent dans une zone grise, et ne viennent qu'exceptionnellement au jour. Or, dans l'Église catholique, mises à part les communautés qui relèvent du christianisme de conversion, par exemple les charismatiques, on se contente souvent d'attendre que des personnes viennent partager leurs interrogations. Certaines y parviennent, mais elles sont peu nombreuses. La lecture de récits de néophytes catholiques – qui ont fait la démarche d'aller frapper à la porte de l'Église – montre combien franchir ce pas est extrêmement difficile : il est même héroïque de se lancer à formuler devant des inconnus des questions souvent à peine claires pour soi-même.

Pourquoi avons-nous tant de difficulté à parler simplement de notre foi, nous, catholiques, à dire simplement comment le Christ a retourné, élargi, soulevé notre existence ? Nous sommes peu habitués à parler en « je », à raconter comment notre itinéraire est transformé par Dieu. Or, c'est d'abord à cela que nos contemporains sont sensibles. Cette pudeur serait-elle le fruit de quelques siècles d'une « culture de l'assistance » (le catholique étant invité avant tout à *assister* à la célébration des mystères) ? Vatican II lutte contre cette dérive lorsqu'il appelle à la participation des fidèles (*Lumen Gentium*, chap. IV). Mais, au-delà de l'engagement de laïcs dans des services précis, ce thème vise en fait à former des communautés qui portent ensemble le ministère, c'est-à-dire l'annonce de la Bonne Nouvelle (cf. *Presbyterorum ordinis*, n° 6, et *Ad Gentes*, n° 36 et 37). Chacun est alors aidé par les autres dans sa quête de Dieu, stimulé, relancé : la communauté l'aide à avancer, et il peut se reconnaître en chemin. Cela existe déjà, par endroits, dans l'Église catholique. On peut penser à tous ces lieux qui permettent une expression personnelle de la foi : groupes de lecture de la Bible, de spiritualité, de prière, accueil des catéchumènes, accompagnement personnel. Mais, dans l'ensemble, ne sommes-nous pas encore largement une Église du silence ?

Permettons-nous vraiment à chaque catholique de faire une rencontre avec son Seigneur, de sorte qu'il prenne consistance et force ? Je n'en suis pas sûr. Cela incite à mon sens à redoubler d'attention sur l'expérience spirituelle que nous proposons – ou non – à ceux qui fréquentent nos églises. Comment le paroissien est-il aidé dans



sa prière, dans ce mouvement d'ouverture de sa vie au Christ ? Le récent document des évêques de France sur la catéchèse va dans ce sens – à condition, comme il y invite, de ne pas esquiver la dimension du combat spirituel que suppose toute rencontre du Christ : oser affronter notamment ce qui ensable la source, ce qui nous retient loin de Dieu. Les grandes écoles de spiritualité pourraient ici retrouver dans l'Église un rôle de premier plan.

En introduction, je disais qu'il ne s'agit pas pour nous de copier le « christianisme de conversion ». En fait, je ne pense pas que l'appel à la conversion constitue la fine pointe du message évangélique, mais que tout y est orienté vers le renouveau de l'alliance entre Dieu et l'humanité. Cette proposition d'alliance – qui se déploie dans l'humanité par l'établissement de liens forts, les liens ecclésiaux en premier lieu, mais aussi tout vrai lien qui appelle à l'existence – demeure offerte à tout homme, même à celui qui ne parvient pas à inscrire dans sa vie les signes d'une conversion. Le jour où l'Église catholique saura partager avec force et humilité ce « christianisme d'alliance », elle pourrait recommencer à intéresser très sérieusement nos contemporains.



≡ Études ignatiennes

490 **Nouvelles pratiques des Exercices spirituels**
Croissance humaine et spirituelle

Nouvelles pratiques des Exercices spirituels

Depuis quelques décennies, de nouvelles manières de proposer et de vivre les Exercices sont apparues dans le champ de la pastorale spirituelle. Il s'agit presque toujours de répondre à un contexte qui s'est transformé en se sécularisant, ou de faire face à des situations humaines ou des domaines d'activité nouveaux appelant une approche spirituelle au moins renouvelée. Pour une première chronique sur ces nouvelles pratiques, Christus s'est intéressé à trois d'entre elles sur la base de trois critères. Le premier est celui de la langue. Les trois expériences rapportées sont francophones : elles ont lieu au Québec, en France et en Belgique méridionale. Le deuxième critère spécifie l'expérience : elle est ordonnée à une croissance humaine et spirituelle des personnes, impliquant, sinon la foi, du moins une ouverture à la transcendance. C'est une expérience durable, rigoureuse, nécessitant engagement de soi et accompagnement, destinée à produire un fruit dans la vie ou l'environnement. Enfin, le troisième critère est celui de la relecture et d'une évaluation de l'expérience : « Exercices dans la vie courante » au Québec, « Discernement dans la vie professionnelle » en France, « Exercices spirituels pour un discernement apostolique en commun » en Belgique, sont aujourd'hui des initiatives assez largement partagées et suffisamment anciennes pour qu'une lecture critique en soit proposée par ceux-là mêmes qui les ont créées ou les animent aujourd'hui.

Servir la démocratisation de l'expérience spirituelle

↓
CHRISTIAN
GRONDIN

Directeur des
programmes du Centre
de spiritualité Manrèse
(Québec).

Depuis plus de trente ans, le Centre de spiritualité Manrèse (CSM) de Québec a développé certaines pratiques originales des Exercices spirituels, dans l'esprit des annotations 18 et 19 du texte ignatien. Dans le sillage des travaux de son fondateur, Gilles Cusson, s.j., le CSM a cherché à *démocratiser* l'expérience spirituelle en rendant accessibles les Exercices à l'ensemble du peuple de Dieu, spécialement par la voie de démarches en groupe et dans la vie courante (EVC).

Une pédagogie biblique du cheminement spirituel

Le point d'ancrage des pratiques du Centre Manrèse se trouve dans la réception des Exercices en tant que paradigme biblico-pédagogique de l'expérience spirituelle. Dans cette optique, le groupe EVC se définit comme un espace relationnel où la circulation de la parole pointe vers le Verbe qui crée la communauté humaine. De même, la vie courante est le lieu où se discerne, au carrefour de toutes choses, la Parole qui fait agir en vue de l'accomplissement du règne du Christ. Au cœur de cette approche, l'élection, interprétée comme l'identité spirituelle du sujet chrétien, tel un acte de nomination par Dieu dans la Bible, constitue le pivot du cheminement.

Le génie des EVC est de déployer dans le quotidien la dynamique biblique qui structure l'expérience spirituelle. La répétition de l'exercice, à même la vie, favorise l'inscription du sujet dans l'espace-temps qui vient de Dieu, selon le mouvement de l'incarnation du Verbe. La durée permet l'intégration de la foi et de la vie, i.e. la maturation spirituelle dans les conditions de la vie séculière, où s'enchevêtrent les impératifs familiaux, sociaux, économiques et politiques.

Une diversité de parcours EVC

En prenant acte de la nouveauté recélée dans la pratique EVC, le CSM a mis au point des parcours qui veulent respecter les rythmes de la croissance spirituelle. Ainsi, une *étape d'enracinement humain* aide la personne à habiter son humanité intégrale, dans ses diverses strates anthropologiques : somatique, psychique et

spirituelle. Il s'agit, pour l'exercitant, d'une reprise des phases de son développement humain, en vue de l'assumer selon sa finalité spirituelle. Il peut ensuite entrer dans les récits bibliques qui le mettent en marche vers Dieu, suivant les pas d'Abraham jusqu'à Jésus, en passant par Moïse, les prophètes et les récits de la création (Principe et fondement).

Au terme des quatre semaines des Exercices, la *Contemplation pour parvenir à l'amour*, arrimée à l'examen spirituel quotidien, permet à l'exercitant d'approfondir la fidélité à son élection. Une suite est aussi possible, qui procède du constat de la difficulté généralisée, dans la culture actuelle, à inscrire son projet de vie évangélique à l'intérieur de l'institution ecclésiale. Ces *chemins de Pentecôte*, qui privilégient la lecture des *Actes des Apôtres*, ont pour but d'aider la personne à « sentir » sa mission avec l'Église.

Le parcours EVC est étalé sur quatre à cinq ans, mais il peut également se vivre en condensé sur un an. Les rencontres de groupe ont lieu toutes les deux semaines et des rencontres d'accompagnement individuel prennent place au moins une fois par mois. De plus, dans l'esprit de la 18^e annotation et du souci d'inculturation caractéristique de la manière ignatienne, des activités brèves sont offertes à l'intention d'un public plus large, qui s'appuient tantôt sur des pratiques d'autres traditions spirituelles (telle la méditation zen), tantôt sur des aspirations portées par la culture contemporaine (santé, expression artistique, etc.).

Une relecture critique à poursuivre

En faisant le bilan de ces trois décennies d'expérimentations, il s'avère que la voie des EVC en groupe a effectivement contribué à démocratiser l'expérience spirituelle chrétienne. Des milliers de personnes, très majoritairement des laïques, ont pu bénéficier des Exercices soit au CSM, soit par l'intermédiaire d'accompagnateurs formés par lui. Depuis quelques années, cependant, la courbe des inscriptions tend à fléchir en même temps que se modifie le profil des exercitants, de plus en plus distants par rapport à l'institution ecclésiale.

À cette étape de son histoire, le Centre Manrèse s'interroge au sujet de certaines limites du modèle EVC observées au fil des ans. Parmi celles-ci, deux retiennent spécialement l'attention : 1. Même si



les Exercices se font en groupe, la dimension sociale (et ecclésiale) de l'expérience spirituelle demeure généralement déficiente ; 2. Même si les Exercices se vivent dans la durée, l'entrée dans la radicalité de la deuxième Semaine reste le fait du petit nombre, la suite du Christ étant subtilement récupérée au profit de l'épanouissement du moi.

L'individualisme et la quête de soi figurent en tête du credo des sociétés occidentales contemporaines. Le Centre ignatien de Québec, inéluctablement, porte la trace de cette culture du moi dans ses modes de fonctionnement. Le travail de relecture de ses pratiques le meut, sans doute, sur le chemin d'une conversion à poursuivre. En se mettant lui-même à l'écoute de la Parole, peut-être voit-il poindre le défi de démocratiser davantage l'accès à la Parole, selon la logique ignatienne de la *connaissance intérieure*. Les récits bibliques, lorsqu'ils rencontrent des sujets de la parole, ne peuvent pas ne pas faire retentir la radicalité de l'appel à vivre dans le Verbe fait chair, qui introduit dans une forme inédite de lien social.

Discerner dans la vie professionnelle

Le point de départ de notre travail a été : comment faire pour que les décisions en entreprise soient prises de manière plus cohérente ? Laurent Falque portait cette interrogation avec l'intuition que les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola pouvaient être un chemin de réponse. Notre rencontre s'est faite là. Rencontre entre un homme d'entreprise devenu professeur et consultant d'une Ecole de management, porteur et pilote du projet, et un jésuite en mission dans le monde des entreprises, associé d'une structure de conseil.

L'apport d'Ignace

Le premier pas a été de s'interroger sur l'apport d'Ignace de Loyola. Ce dernier puise à la fois dans la philosophie aristotélicienne et dans la tradition spirituelle chrétienne où s'enracine la pratique du discernement. Discerner, qu'est-ce à dire ? Il nous semble que pour Ignace, c'est prendre le temps du choix et entrer dans un processus



BERNARD
BOUGON S.J.

LAURENT
FALQUE

Le P. Bougon est
aumônier national
du Mouvement
Chrétien des Cadres
et Dirigeants (MCC),
Paris.

L. Falque est membre
de l'équipe de direction
de l'ICAM, Lille.

Ils ont publié
ensemble : *Pratiques
de la décision*
(Dunod, 2005).--



en cinq étapes qui sont les réponses à autant d'interrogations : Quelle est la question du choix ? Comment trouver davantage de liberté face aux options ainsi élucidées ? Comment délibérer ? Quelles confirmations rechercher ? Comment décider ?

Cette première élucidation était accompagnée d'une préoccupation pédagogique. Nous désirions proposer à des étudiants en fin de cycle, à des cadres en formation permanente (MBA executive) ou à des dirigeants d'entreprise, une pratique de la décision selon le discernement.

Des transpositions possibles

Nous avons alors une vision assez claire de transpositions possibles, dans un style plus moderne, de certains exercices de *première semaine*. Par exemple, une *méditation sur les faux pas* que nous proposons s'inspire directement de celle sur les péchés (*Ex. sp.* 55-61). Assez naturellement, nous avons créé des supports pédagogiques pour aider les personnes à poser leurs choix au travers d'exercices comme *Les dilemmes du moment* ou *Discerner ses priorités*. Assez rapidement aussi s'est imposée la nécessité de proposer un exercice de méditation sur le mode ignatien, mais appliquée à toutes sortes de textes, en particulier philosophiques. Ce fut *S'inspirer d'un texte*, dont les fruits chez les personnes ne cessent de nous émerveiller. La lecture d'une page de Jean Guitton sur le profit que l'on peut tirer d'un beau livre nous y encourageait¹. Dans tout cela, il s'agit d'aider les personnes à faire de meilleurs choix, sans rien présupposer de leurs croyances ou de leur foi. De les prendre telles qu'elles sont et au point où elles en sont, attentifs seulement à la force du désir qui les habite.

Très vite, l'expérience nous a montré que certains textes se prêtaient mieux que d'autres à cet exercice : soit des textes brefs et ciselés, exprimés dans un langage un peu ancien qui force l'attention, tels que dans *l'Art de la prudence* de Baltasar Gracián ; soit des textes courts, soigneusement écrits, où le souci de la vie de l'esprit permet à chacun de s'y retrouver aisément. Nous puisons ainsi largement dans des œuvres du philosophe Louis Lavelle comme *L'erreur de Narcisse* ou *Conduite à l'égard d'autrui*.

1. *Le travail intellectuel*, Aubier, 1986, p. 100.



L'ouverture du Principe et Fondement

Mais, nous avons longtemps buté sur un exercice premier : le *Principe et Fondement* des Exercices (n° 23). Nous l'avons travaillé et retravaillé, pour un jour le réserver à certains accompagnements. La lumière s'était faite.

Le premier choix auquel nous allions inviter les personnes que nous accompagnions ou qui participaient à nos séminaires était celui d'une finalité, entendue au sens classique, inspirée d'Aristote : ce qui rend la vie désirable et reste toujours un horizon. Ce qui répond à la question : à quoi ai-je le désir de contribuer, compte tenu de ce que je suis et porte en moi, pour les autres et la société ? Quelle est mon ambition en somme, celle-ci étant entendue en son sens noble² ? Qu'est-ce qui, en définitive, me transcende ?

À partir de cette petite découverte, le parcours que nous proposons a vraiment pris forme. Nous l'avons thématiqué avec force exemples dans notre livre *Pratiques de la décision*. La référence aux Exercices spirituels est notre source d'inspiration, et la relecture de nos expériences nous y reconduit sans cesse. Lorsqu'un choix pédagogique se présente à nous, c'est à eux que nous nous référons, en cherchant ce qui nous paraît le plus fidèle à l'esprit des Exercices. Nous les faisons nous-mêmes régulièrement, et il nous arrive aussi de les donner.

Pour évoquer un seul exemple, nous accompagnons dans un séminaire « Préparer ses choix et ses engagements » des étudiant(e) s ou des cadres en milieu de carrière qui se demandent s'ils doivent ou non poursuivre leur parcours dans la voie plus ou moins choisie qui est la leur ou qui ont à choisir entre plusieurs offres d'emplois... Pour 25 à 45 étudiants ou cadres, ce type de séminaire est généralement accompagné par un binôme de deux intervenants. Nombre d'exercices sont le lieu de partages en petits groupes, avec des méthodes qui s'inspirent de l'animation des dialogues contemplatifs. Au long des séances, nous invitons les participants à clarifier leur dilemme et à donner une expression, même provisoire ou imparfaite, de leur finalité. Nous les aidons à éprouver une égale sympathie pour chacune des options qu'ils envisagent et à se laisser décider par leur finalité. Quand cela s'avère possible, nous les accompagnons

2. Cf. Paul Valadier « Réhabiliter l'ambition », *Études*, janvier 2008, pp. 49s.



jusqu'à la confirmation du choix, sachant qu'ils pourront toujours s'adresser à nous par la suite. Certains le font.

Un point encore et qui a fait l'objet d'une décision de notre part. Avec ce type d'exercices, nous n'acceptons aujourd'hui d'accompagner que ce qu'Ignace appelle des « décisions révocables » (*Ex. sp.* 170-174).

Les Exercices pour accompagner des groupes

↓

MICHEL
BACQ S.J.

ANDRÉ
WÉRY

Le P. Bacq est un des
animateurs de l'ESDAC
(Bruxelles).

A publié :

*Pratique du
discernement en
commun. Manuel des
accompagnateurs (avec
J. Charlier et l'équipe
ESDAC, Fidélité, 2006).*
André Wéry, médecin,
est membre
de l'équipe ESDAC.
Site : www.esdac.be

Élaborer des décisions est l'activité la plus importante à laquelle puissent se livrer ensemble des personnes animées par un but commun. C'est d'autant plus vrai lorsque ce but se réfère à l'Évangile. Et d'autant plus nécessaire aujourd'hui dans l'Église que nombre de repères font l'objet de remises en question. Comment opérer judicieusement un discernement spirituel en commun ? Comment y aider un groupe, sans le manipuler et sans y passer un temps disproportionné ? C'est à ces questions que répond ESDAC (« Exercices Spirituels pour un Discernement Apostolique en Commun »). L'originalité de ce type d'accompagnement est de proposer la dynamique des Exercices à une entité collective considérée comme « le » retraitant : communauté, équipe, groupe, conseil, chapitre, couple, famille... La démarche est épaulée par des pratiques issues des connaissances actuelles en psychologie, en dynamique de groupe et en techniques d'animation.

L'équipe ESDAC a vu le jour il y a une douzaine d'années en Belgique, suite à l'expérience de précurseurs au Canada et aux États-Unis. Elle est composée d'une quinzaine de personnes, prêtres jésuites, religieuses, laïcs célibataires et mariés. Elle offre des temps de retraite et un suivi à des groupes constitués. Elle les aide à s'ajuster à la volonté du Seigneur et à découvrir où, aujourd'hui, les conduit l'Esprit.

Assimiler le groupe à un retraitant

Qu'est-ce qui légitime l'assimilation d'un groupe, sujet collectif, à un retraitant individuel ? Jésus-Christ est à la fois le paradigme de l'homme singulier et de l'humanité entière.



C'est avec un peuple que Dieu noue alliance. C'est le groupe des Douze que le Père forme à la suite de son Fils. À l'instar d'un retraitant individuel, chaque groupe a une histoire et une identité qui lui sont propres. Il reçoit de Dieu un appel et une mission particuliers. Il y répond en passant par des moments de désolation et de consolation, de mort et de résurrection. Il est confronté à la tentation et au péché. Mais, au sein de l'engagement collectif, chacun des membres du groupe a bien sûr aussi son identité, sa vocation et sa mission propres. L'Esprit Saint est donné à tous, y compris à celles et ceux auxquels on donnerait peut-être spontanément moins voix au chapitre. D'où l'importance d'écouter chacun et de donner à tous la parole.

Renouveler la « conversation spirituelle »

Les animations se vivent en trois temps. Tout d'abord, un temps de prière personnelle, nourrie par la Parole de Dieu commentée par les animateurs. Vient ensuite un temps de partage en petits groupes, de quatre à six personnes. À tour de rôle, chacun livre le fruit de sa prière personnelle. Puis chacun est invité à réagir à ce qui vient d'être partagé. Ainsi s'engage une « conversation spirituelle », selon la pratique chère à Ignace. Le troisième temps, enfin, réunit tous les participants en assemblée plénière. Une attention particulière est donnée aux mouvements spirituels ressentis pour toucher du doigt l'action de Dieu au sein du groupe dans son ensemble. L'écoute, la confiance et le respect générés permettent de comprendre et d'accueillir ce qui est dit, par-delà des formulations parfois maladroites ou encore imprécises. Outre ces trois temps de prière, divers temps de célébration sont prévus en fonction de chaque situation et de l'étape parcourue : eucharistie, réconciliation, etc.

Le parcours complet des quatre semaines des Exercices ainsi donnés nécessite huit à dix jours. Mais la plupart des groupes ne disposent pas de huit jours d'affilée ! Toutes les adaptations sont dès lors possibles en fonction des besoins et des disponibilités des participants. Par exemple, trois jours d'affilée et quelque temps plus tard un week-end. Ou bien quelques journées dans la vie courante, etc. Une grande importance est attachée à l'expression des attentes, des désirs, à la relecture de l'histoire du groupe, au *Principe et Fondement*, à la première semaine. L'expérience montre



que la retraite n'est souvent qu'une première étape qui nécessite un suivi. Aux groupes qui le désirent, ESDAC propose ce suivi. Il offre aussi des moments d'accompagnement ponctuel et bref pour aider un groupe à définir de nouveaux objectifs, à vivre un temps de rencontre dans un climat plus spirituel, etc. Enfin, des sessions de formation sont organisées régulièrement pour celles et ceux qui souhaitent s'initier à ce type d'accompagnement.

Un fruit assez constant relevé par les groupes en retraite est un esprit de communion renouvelé et une grande gratitude pour les merveilles que le Seigneur opère au sein du groupe et à travers lui. Les bienfaits de la conversation spirituelle sont très régulièrement soulignés. Elle crée un climat propice à la prise de décision et au passage à l'action.



≡ *Lectures spirituelles*

Suivies par :

507 Vie de la revue

508 Sessions

509 Tables

Un livre

Annie Wellens

QUI A PEUR DE LA BIBLE ?

Un manuscrit retrouvé.

Préf. S. Germain. Bayard, coll. « Spiritualité et politique », 2008, 160 p., 13,90 euros.

Les écoliers français apprenaient jadis, avec les amours de *La princesse de Clèves*, qu'une correspondance peut être œuvre de fiction. Est-ce le cas avec les lettres que publie ici Annie Wellens, libraire et écrivain bien connue ? Peu importe, en fait. Oublions Madame de Lafayette et laissons-nous porter par ces échanges entre une libraire « religieuse » de La Rochelle et l'un de ses clients potentiels – sinon virtuels – qui vient d'emménager dans la ville.

Ce monsieur, attristé par un récent veuvage, et père d'une progéniture baba-cool, lit la Bible et souhaite être accompagné en cette aventure. Un gourou organisateur de « sessions bibliques » le laisse sur le bord du chemin. Notre homme est peu sensible aux fulgurances structurales du locuteur et du locuté. Plus, il est choqué par l'éviction de l'Ancien Testament lors de ces rencontres, et par la réponse qui lui est faite lorsqu'il s'en étonne : « Parce que la représentation de Dieu véhiculée par cette mentalité archaïque a fait beaucoup de mal, alors qu'elle ne nous concerne plus guère... » Ah, ce vieux fond de marcionisme qui n'en finit pas de ternailler le catholicisme ! Un peu désespéré, le néo-Rochelais écrit alors à la libraire du lieu, qu'il ne connaît pas. N'est-elle pas là, après tout, pour guider aussi ses visiteurs dans leurs lectures ? S'ensuit pendant quelques mois (les lettres sont datées de 1980) une correspondance où la libraire révèle une rare connaissance des modes de lecture de la Bible – en particulier chez les Pères de l'Église – et où les sensibilités des deux interlocuteurs sont en telle syntonie que le lecteur finit tout de même par se demander s'ils ne font pas qu'un (mais il a déjà été écrit que cela importait peu).



Au cœur du dialogue gît l'injonction contradictoire à laquelle est confronté, à un moment où à un autre, tout lecteur de la Bible : l'envie de découvrir le texte par soi-même, comme il en va de n'importe quel ouvrage, est bientôt contrebattue par la révélation (le terme est employé à dessein) que cela ne « marche » pas. Chez celui qui signe A.B., cela devient « mon incapacité ou ma peur de devenir sujet de ma lecture ». Bonne thérapeute (A.B. la qualifiera même de « magicienne »), la libraire l'oriente d'abord vers des auteurs dont le génie leur a permis d'exprimer le saisissement par la parole biblique, Claudel au premier chef. Puis elle l'entraîne peu à peu dans un « parcours biblique » méthodique, des Pères de l'Église aux exégètes contemporains. Au fil des lectures suggérées (y compris des notes prises lors de conférences d'introduction à la *lectio divina* du regretté Philippe de Lignerolles) se dessinent des paysages qui sont autant d'approches savoureuses de l'Écriture, les saveurs pouvant être aussi celles d'un *irish coffee* dont est donnée ici une fort belle recette. Au passage, quelques égarements politico-religieux, qui ont conduit à lire la Bible comme une paraphrase pléonastique du présent, sont remis à leur place sans méchanceté. Comme le rappelle la libraire, forte de toute sa culture en la matière, « l'interprétation spirituelle de l'Écriture commence par le respect du sens littéral, cette solide objectivité qui offre à tout un chacun l'hospitalité, que l'on soit révolutionnaire ou conservateur ».

Notre « lecteur désarmé » achève convalescent ce parcours éblouissant, loin des impasses où la méthode de lecture l'emporte sur la lecture elle-même. Et c'est guéri qu'il découvre que « La Bible et la liturgie sont liées dans leur genèse même » ; mais il ne convient pas, à ce sujet, d'en dévoiler ici davantage. Allez vite lire cette « correspondance » !

→ JEAN-LUC POUTHIER

Bible

Michel Farin

LE SECRET MESSIANIQUE

CLD, 2007, 311 p., 22 euros.

Ce livre est le fruit d'une lecture assidue de la Bible que l'auteur a partagée durant trente ans avec Paul Beauchamp

et Denis Vasse – lecture prolongée par la réalisation de films pour l'émission « Le Jour du Seigneur » (*C'est écrit*, 6 DVD, initiation à la lecture de La Bible). Il se présente comme la confidence d'un secret, secret que Jésus révèle aux disciples en leur expliquant ce qui le concernait dans toutes les Écritures, à la lumière de sa Pâque. Ce qui concerne le Christ



concerne toute l'humanité, et donc chacun d'entre nous. Cette interprétation produit « comme un arc électrique » qui relie tout à coup l'histoire la plus intime de quelqu'un à l'histoire d'un peuple porteur de l'espérance messianique.

Michel Farin nous accompagne dans cette relecture, à travers les grandes étapes qu'Israël a vécues dans l'interprétation de son histoire : Abraham, Moïse, l'Alliance, la Terre, le Roi, le Prophète, l'Exil et son retour, jusqu'à l'accomplissement. Elle rejoint notre expérience humaine et notre histoire commune en l'ouvrant de l'intérieur au secret qui l'habite. Cette lumière qui permet l'aller et retour de l'interprétation, Israël en a reçu la révélation et l'a appelée « Parole de Dieu », Parole qui continue de s'adresser à l'homme à travers ce qui lui arrive.

Une lecture parfois austère, parce qu'elle engage, mais récompensée par les merveilleuses pépites qu'elle recèle, étincelles qui éclairent notre horizon.

→ CLAUDE FLIPO

Bruno Régent

L'ÉNIGME DES TALENTS

Une lecture de la parabole de Matthieu.
Médiasèvres, coll. « Études bibliques »,
2008, 158 p., 16 euros.

C'est une lecture en forme d'« exercice spirituel » que Bruno Régent nous invite ici à mettre en œuvre. La parabole des talents, si largement utilisée aujourd'hui, se donne comme une énigme qui s'éclaire à mesure que le lec-

teur s'y implique. Qui est ce troisième serviteur si proche de quelques figures évangéliques, si proche du croyant que je suis ? Qu'est donc la ténèbre où il est envoyé, comme pour y découvrir sa pauvreté et la lumière du pardon dont il est destinataire ? En quoi consistent les talents ? Une richesse ou la pauvreté dont Dieu désire nous enrichir, son attente, son espérance de justice ? La parabole, finalement, ne peut-elle servir de clé de lecture pour l'ensemble de l'Évangile ?

Voilà donc une lecture qui, tout en restant au plus près du texte, donne goût et questionne. Y sont ajoutées quelques nourissantes interprétations des Pères de l'Église. À travers cet exercice et quelques autres ici proposés, Bruno Régent nous invite à découvrir toujours plus avant la bonté infinie et paternelle d'un Dieu si souvent ramené à la figure d'un maître exigeant.

→ REMI DE MAINDREVILLE

Histoire de la spiritualité

Hilarion Alfeyev

LE CHANTRE DE LA LUMIÈRE

**Introduction à la spiritualité
de saint Grégoire de Nazianze.**
Préf. A. de Soursog. Trad. A. Siniakov.
Cerf, coll. « Théologies »,
2006, 412 p., 40 euros.

De tous les Pères cappadociens, Grégoire de Nazianze est longtemps restée l'un des moins étudiés, l'un des



plus méconnus du grand public. Ses textes, aux *Sources chrétiennes* et ailleurs, sont largement accessibles, des travaux en langue française de grande qualité ont été publiés, mais les ouvrages didactiques qui permettent d'accompagner la lecture des *Discours*, *Lettres* et de ce superbe *Chant* autobiographique de Grégoire ne sont pas encore très nombreux. Mgr Alfeyev nous offre ici une synthèse complète de la vie, de la pensée mystique et théologique d'un des plus grands penseurs de la Trinité, ce qui lui a valu le titre de « Théologien » dans la tradition orthodoxe.

Certes, le livre n'est exempt ni de répétitions, ni d'une certaine lourdeur stylistique, mais il demeure d'une grande clarté et offre une vision globale qui ne se réduit pas à l'accumulation de fiches thématiques. L'auteur réussit à la fois à traiter des théologies dogmatique et mystique en les distinguant, mais sans rompre leur unité profonde, permettant ainsi à nos esprits modernes d'entrer dans la pensée de la Lumière divine qui constitue le creuset de l'expérience spirituelle de Grégoire et de la divinisation dont il fut aussi un des grands chantres (nombre de chants de Grégoire sont entrés dans la liturgie byzantine). Car ce grand artisan et combattant du langage théologique sur la Trinité était aussi un esprit inquiet, inadapté à une vie cahotique et douloureuse, empreint d'une profonde mélancolie, et n'a trouvé de paix que par l'expérience de la « Croix, seule théologienne » et révélatrice de la

Lumière qui pénètre cosmos et histoire, en tout homme.

Sur le fil ténu entre parole et silence, entre apophatisme et affirmation, la voix poétique et polémique, intime et publique, de Grégoire de Nazianze a des accents profondément contemporains.

→FRANCK DAMOUR

Julienne de Norwich

ÉCRITS MYSTIQUES

Introd. I. Marçil. Éditions du Carmel,
coll. « Vie intérieure »,
2007, 160 p., 18 euros.

Cette anthologie constitue une excellente introduction au *Livre des révélations*, l'un des plus importants écrits, et des plus abordables, de la mystique chrétienne. Dans la riche littérature spirituelle du XIV^e siècle anglais (R. Rolle, M. Kempe, *Le nuage d'inconnaissance*), la voix de Julienne est singulière : la sobriété de ses « visions » et de ses « révélations » exclut le sensationnel qui s'attache d'ordinaire à ces vocables. S'y révèle plutôt un sens du mystère de Dieu et de celui du salut étonnamment sûr en même temps que hardi.

Cette recluse, qui dit ignorer le latin, déploie une véritable catéchèse existentielle, reposant sur son expérience de foi, sans doute éclairée par les théologiens qui la fréquentaient, et sans doute aussi éclairante pour eux. Les énigmes qui tourmentent la conscience chrétienne (le mystère du mal, l'éventualité de la damnation) sont affrontées avec intrépi-



dité parce qu'elles sont toujours situées dans l'amour qu'est Dieu, manifesté en Jésus-Christ. Une santé spirituelle et une joie profondes habitent cette « vision » du mystère chrétien : « Le péché est inéluctable, mais tout finira bien, toute chose, quelle qu'elle soit, finira bien – *All shall be well !* » Dieu veut notre joie. Les énigmes demeurent des énigmes, mais la joyeuse intrépidité de Julienne est communicative.

L'éditeur suit la traduction de la version longue du *Livre des révélations* qu'a donnée R. Maisonneuve au Cerf en 1992. Le regroupement thématique des morceaux choisis est heureux et l'introduction fait bien valoir l'insusceptible jeunesse de ces textes.

→ DOMINIQUE SALIN

Jacques Maritain

L'ÉGLISE DU CIEL

Ad Solem, 2008, 57 p., 10 euros.

Les questions les plus simples font les grands livres. Et sont aussi la signature des grandes âmes.

Au printemps 1963, Jacques Maritain vient de perdre successivement son épouse, Raïssa, et la sœur de celle-ci, Véra, deux compagnes de vie, de prière et de création depuis plus de soixante-dix ans. Sur la demande des Petits Frères de Jésus chez lesquels il s'est retiré, le philosophe propose une

« libre causerie » sur « l'Église du ciel », en ce temps encore appelée « Église triomphante ».

Le texte a conservé l'immédiateté et la simplicité de ces entretiens : ce petit livre semble adresser directement la parole au lecteur. Celle de Jacques Maritain qui se fait ferme et douce, toute remplie d'hésitations à parler justement de ce que l'on oublie trop souvent, de cette communion qui nous unit à nos ancêtres, à ces vivants qui ont traversé la mort et sont devenus autrement vivants. De cet autre monde dont les chrétiens, paradoxalement, parlent si peu, même entre eux. « Et cependant l'autre monde est présent dans notre monde, il s'y invite comme la foudre, – invisiblement. » De cette conviction profonde est né un fil d'espérance dont ces pages sont cousues. Qui ne laisse rien de la douleur, si pudiquement inconsolable, loin du lourd devoir du « travail de deuil » que nous impose avec tant de hâte suspecte notre temps. Qui ne laisse sur le côté aucune prière, rendant à chacune sa place de pilier de la terre, car la prière est « une nécessité dans le monde tel que Dieu l'a fait ».

L'éditeur a su donner à ce texte admirable, au style rare, un accueil digne et ajusté. Un petit livre qui de bout en bout est un don joyeux, à l'image de la communion des Vivants, sur la terre comme au ciel.

→ F.D.



Thèmes spirituels

Bruno Jarroson

CHRÉTIEN AU TRAVAIL

Desclée de Brouwer, 2006, 192 p., 19 euros.

Sans prétention mais non sans ambition, ce petit livre esquisse une véritable spiritualité du travail. Les références évangéliques et philosophiques, toujours un peu éclatées, n'y sont pas essentielles. L'essentiel se trouve dans le postulat de base, et dans l'expérience chrétienne de l'auteur, ancien élève de l'École Centrale devenu conseiller en stratégie d'entreprise : le travail en général, et en particulier la vie professionnelle telle qu'elle s'impose dans l'économie mondialisée d'aujourd'hui, loin d'être un mal nécessaire, est un lieu authentique de la vie chrétienne dans sa singularité. Et ce lieu, c'est la violence, la vanité et l'évanescence d'un monde spéculaire, mais aussi la réussite, la confiance et le respect, dans un univers économique qui conserve malgré tout quelque chose de l'empathie qui nourrissait le « commerce » d'antan.

L'expérience de l'auteur montre que le chrétien, tout « bricoleur d'Évangile » soit-il, est capable d'affronter sans démission les contradictions, les compromis et les échecs inéluctables d'un monde où personne ne peut voir « l'ensemble du temps », pour parler comme Quohélet. Le lecteur ne trouvera pas ici un traité en bonne et due forme, mais une série de traits illustrés par

mille anecdotes qui témoignent de la possibilité de vivre la « présence » au monde comme l'accueil d'une altérité irréductible.

→ ÉTIENNE PERROT

Jacqueline d'Ussel

APÔTRE SELON L'ESPRIT

Un chemin de vie intérieure.

Parole et Silence, 2008, 279 p., 20 euros.

À l'origine destinées à la Communauté Saint-François-Xavier, ces conférences spirituelles sont ici confiées à tout lecteur.

Dans une présentation claire, Jacqueline d'Ussel introduit le lecteur dans le mystère trinitaire, elle l'appelle à vivre dans l'intimité du Christ, tout en se laissant émonder par le Père et vivifier par l'Esprit. Ce qui apparaît au lecteur moderne comme des vertus démodées et rebutantes devient un chemin d'amour amoureux. Si l'apôtre s'offre à la grâce, celle-ci surabonde. L'apôtre vit alors à l'intime maints paradoxes : l'obéissance peut paraître coûteuse, mais elle est suave en ce qu'elle conduit à la joie du « oui » ; la désappropriation, un peu rude, mais elle est le signe de la découverte d'un trésor qui emplit le cœur, en faisant connaître la « joie de la libéralité divine » ; la solitude, une souffrance, mais elle est la certitude d'un amour unique, celle d'un Dieu « jaloux » qui comble sa créature et qui l'ouvre sur tous.

L'apôtre est toujours investi d'une mission : « L'Amour n'est pas aimé : c'est cela dont nous ne prenons pas notre par-



ti, c'est cela qui brûle nos cœurs. » Parce qu'il déborde d'Amour, l'apôtre s'offre au monde, répand la bonne nouvelle de toutes sortes de manières. La mission apostolique est un « chant à plusieurs voix ». La voix de l'auteur s'incarne dans la Communauté Saint-François-Xavier. Là se vit l'alliance avec l'Esprit Saint dans le don de soi pour l'éducation des jeunes. Là, des femmes cherchent chaque jour à transmettre l'espérance, la liberté, l'approfondissement de la personne, le service d'autrui, la prière.

→ MARTINE DIGARD

Jean-Pierre Lemaire

FIGURE HUMAINE

Gallimard, 2008, 95 p., 13,90 euros.

Jean-Pierre Lemaire a l'art de « se taire sous les mots », et sa poésie atteint ici une fois encore à la profondeur d'un silence contemplatif. Elle prend racine dans la réalité commune pour l'élever et l'alléger. Ces courts textes peuvent être de menus éclats de la vie quotidienne, des scènes de rue, comme le marché de Naples, ou des tableaux, comme « Vintimille au printemps » ; ils peuvent aussi, comme « Auschwitz », dire la folie des hommes et la confiance en Celui qui garde « l'étoile de chacun ». Mais tous sont unis par la cohérence d'un cheminement sous le regard de la foi.

L'expérience première est celle de la séparation, et la souffrance de se croire éloigné de la source poétique. Or écrire, c'est répondre à un appel – appel lent

à venir, et attendu dans la patience. Le recueil offre donc une riche relecture de signes d'espoir et de réconciliation, au cours de laquelle s'élabore l'apprentissage d'un « nouvel art poétique », et d'un nouvel art de vivre en esprit et en vérité. Jamais en effet la poésie de Jean-Pierre Lemaire n'a été si lumineuse, si solaire ; non pas d'une lumière éblouissante, mais de la lumière de l'aube ou du soleil couchant. L'œil du poète capte avec acuité, et avec tendresse, les contours des choses, les rayons venus éclairer les pieds d'une croix, ou, dans le jardin, la couleur mauve des phlox plantés par son grand-père, devenue si vibrante qu'« un sourire âgé / remonte dans les fleurs ».

L'épreuve de la pauvreté intérieure prend alors sens : séparant, dénudant, elle rapproche du cœur du monde et du cœur de Dieu. Peu à peu se restaure une connivence heureuse, jusqu'au moment où est enfin reçu le don de se sentir « de plain-pied avec toute la terre », et de se fondre en « frère mineur » au peuple des humbles et des infirmes. Ce sont eux qui révèlent la vraie nature de la « figure humaine », celle que le Christ nous a pour toujours redonnée. Nos souffrances, ou celle de la voisine aux os friables comme du verre et qui meurt à la fin du livre, sont transformées dans le même « moulin mystique ». Le poète, lui, partage avec ses lecteurs « les mots, les mots, le pain des choses », et ses mots sont nourriciers.

→ JEANNE-MARIE BAUDE

Nouvelles de la revue

www.revue-christus.com

Merci à Marie Guillet et à Françoise Muckensturm et bienvenue à Emmanuelle Maupomé

• Après avoir participé sept ans à notre comité de rédaction, la sœur Marie Guillet, xavière, nous quitte, ses charges à la pastorale du diocèse de La Rochelle ne lui permettant plus de venir régulièrement à Paris. Sa grande expérience d'accompagnatrice ignatienne, sa façon singulière de « sentir avec l'Église », sa connaissance aigüe du cinéma ont constitué un apport inégalable pour *Christus*.

• Entrée au comité en 2005, Françoise Muckensturm doit, quant à elle, nous quitter pour des raisons familiales. Toujours à l'écoute de ceux qui ont du mal à comprendre le trésor spirituel de l'Église, elle nous aura donné un beau texte très personnel : « Quand commence le combat » (n° 215, juillet 2007).

• Nous avons eu la joie d'accueillir en septembre la sœur Emmanuelle Maupomé, auxiliaire. Médecin psychiatre, 42 ans, elle est actuellement maîtresse des novices de sa congrégation.

Du nouveau sur le site www.revue-christus.com

Depuis septembre, vous pouvez trouver une présentation renouvelée de la rubrique « Qui sommes-nous ? ». Nous y avons inséré une photo et une petite biographie de chaque membre du comité. Rappelons que notre comité, dont les membres sont choisis parmi nos lecteurs, aide la rédaction à élaborer le thème et l'argument de chaque numéro et à en faire la relecture une fois paru. Nous tenons grand compte du courrier que vous nous envoyez (**voir rubrique « Courrier des lecteurs »**).

D'autre part, la présentation des livres de nos différentes collections a été sensiblement améliorée. Rappelons la parution récente de l'ouvrage

d'Annie Wellens, *Qui a peur de la Bible ? Un manuscrit retrouvé* (coll. « Spiritualité et politique ») et la parution en novembre de celui de Jean-Pierre Lemaire, *Marcher dans la neige : un parcours poétique* (coll. « Repères spirituels »).

Conférences-débats

• Le 9 octobre à 19h30 aura lieu au Centre Sèvres une présentation de la nouvelle collection animée par *Christus* chez Bayard : « Spiritualité et politique ». Les intervenants seront les trois auteurs ayant déjà publié dans cette collection : Robert Scholtus, Paul Valadier et Annie Wellens.

• Les 5-6 décembre, au Centre de la Baume, se tiendra une session à partir du présent numéro (**voir encadré page suivante**).

Christus

Rédacteur en chef

Remi de Maindreville

Rédacteur en chef adjoint

Yves Roullière

Comité de rédaction

Antoine Corman

Natalie Héron

Marguerite Léna

Emmanuelle Maupomé

Brigitte Picq — Bruno Régent

Christian Sauret

Service commercial

Antoine Corman

Rédaction graphique

Anne Pommatau

Fabrication

Nathalie Crepy

Communication

Laetitia de Montsabert

Publicité

Martine Cohen (01 44 35 49 33)

14, rue d'Assas — 75006 Paris

Tél. abonnements

01 44 39 48 04

Tél. rédaction : 01 44 39 48 48

Fax : 01 44 39 48 17

Internet :

www.revue-christus.com

Mail :

redaction.christus@ser-sa.com

Trimestriel

Le numéro : 11 € (étranger : 12 €)

Abonnements :

voir encadré en dernière page

Publié avec le concours
du Centre National du Livre

Revue d'Assas Editions,
association loi 1901

Éditée par la SER-SA (principaux
actionnaires : Assas-Editions, Bayard
Presse)

Président du conseil d'administration et

directeur de la publication :

Bruno Régent s.j.

Direction générale : Antoine Corman

Trois encarts

sont posés sur ce numéro.

Sessions de formation spirituelle

14-18 novembre

Les grands jalons de l'histoire de la spiritualité chrétienne

J.-M. Amouriaux

La Roche du Theil (Redon) – 02 99 71 11 46

17-18 novembre

(puis 12-13 janvier et 4-5 mai 2009)

Relecture de sa pratique d'accompagnement

S. Robert

Manrèse, Clamart – 01 45 29 98 60

20-23 novembre

Formation à l'accompagnement

(2^e étape : approfondissement)

D. de Crombrugghe, F. Janin et B. Walkiers

La Pairelle (Namur) — (00)32 46 81 45

1^{er}-4 décembre

Se vaincre soi-même

(pour accompagnateurs confirmés)

N. Colombie, V. Fabre, M. Joseph,

P. Lécivain, S. Robert et D. Salin

Manrèse, Clamart

6 décembre

Entre patient et corps médical : la famille

R.-C. Baud

Centre Saint-Hugues (Biviers) — 04 76 90 35 97

6-7 décembre

Acteurs dans le monde : vie affective

(Proposé par Fondacio pour les jeunes de 18 à 25 ans)

C. Maes et une équipe

Centre spirituel du Hautmont (Mouvaux)

03 20 26 09 61

16-18 janvier 2009

Études en théologie et expérience spirituelle : en phase et/ou en opposition ?

A. Zielinski et A. de Rolland

Manrèse, Clamart

5-6 décembre

Crise et nouvelle naissance

Journée de réflexion à partir du n° 220 de Christus « Vivre les ruptures »

En partenariat avec le Centre de La Baume

5 décembre à 20h30

Projection-débat du film *Les Invasions barbares* (2003) de Denys Arcand

6 décembre de 9h30 à 17h

Présentation et lecture critique du numéro sous divers angles, suivies d'un débat

J.-N. AUDRAS, B. AVON, M.-J. COUTAGNE

B. CHELINI-PONT, J. LEFUR, R. DE MAINDEVILLE, M. MOUTON

La Baume – Chemin de la Blaque – Aix-en-Provence – 04 42 16 10 30 – www.labaumeaix.com



ARÈNES Jacques	Devenir parent	217	69-76
BAUD René-Claude	Consentir aux épreuves	220	392-398
BEGASSE DE DHAEM A.	Peuple d'Israël, peuple du Quart Monde	219	306-315
BLANCHARD Yves-Marie	L'autorité de Jésus	218	175-182
CHARRU Philippe	Se laisse engendrer	217	77-85
COMTE Bernard	Des jésuites désobéissants par fidélité	218	146-153
CONTURIE Christiane	Maîtres et enseignants	218	201-209
CREPY Luc	Entretien sur l'obéissance religieuse	218	190-195
DINECHIN Olivier de	Petit roi, petit chose	217	23-32
FABRE Véronique	Se laisser engendrer	217	77-85
FÉDOU Michel	<i>L'Odyssée</i> : poème de la victoire sur l'oubli	219	270-276
FORTHOMME Bernard	L'expérience spirituelle de l'Abbé Pierre	220	445-454
GERMAIN Sylvie	Souffle de la mémoire, grâce de l'oubli	219	264-269
GUILLET Marie	<i>Les Invasions barbares</i> : une parabole	220	429-436
HAUSMAN Noëlle	Quand les engagements à vie sont rompus	220	437-444
HENNING Christophe	Face aux ruptures sociales, l'accueil de l'Église	220	471-478
HOUIX Paul	L'enfance est toujours devant nous	217	33-42
HUTIN Jeanne-Françoise	Une approche spirituelle montessorienne	217	43-49
JEAMMET Nicole	L'autorité se reçoit	218	161-168
KAMANZI Michel	Célébrations pascales au Rwanda	219	301-305
LEMAIRE Jean-Pierre	L'évangile des boiteux	220	425-428
LEROY Chantal	Le petit de l'homme: regard d'artistes	217	50-60
LY Claire	Après l'autodestruction du Cambodge	219	324-332
MAINDREVILLE Remi de	L'accompagnement spirituel	218	183-189
	Ruptures et désolation spirituelle	220	461-470
MARXER François	Thérèse de Lisieux: enfantine ou infantile?	217	61-68
MOINGT Joseph	Le mémorial eucharistique	219	293-300
MONTRELAY Michèle	Refoulement, interdit et pardon	219	316-323
O'DONOVAN Leo J.	Mère Teresa, mystique de la Rédemption	220	404-414
PELLETIER Anne-Marie	L'avenir d'une épreuve: l'Exil	220	415-424
PERROT Étienne	Crise de confiance en économie	220	455-460
PICQ Brigitte	Mettre au monde	217	8-13
POCHON Martin	La relecture biblique est une espérance	219	333-340
POUTHIER Jean-Luc	Catholiques engagés	218	155-160
QUELLIER Marie-Laure	Entretien sur l'obéissance religieuse	218	190-195
RASTOIN Marc	Le canon des Écritures	218	169-174
REYNAUD St Étienne	Tenir en éveil la mémoire du Seigneur	219	288-292
ROULLIÈRE Yves	L'autorité dans le couple	218	196-200





SCHOLTUS Robert	À Claire qui aura toujours vingt ans	220	399-403
SIMOENS Yves	Devenir enfant Dieu	217	14-22
THOMASSET Alain	De la juste distance au passé	219	277-287
VALADIER Paul	L'autorité bousculée	218	136-145

Chroniques

BURDIN Léon	Deux aumôniers témoignent	218	212-222
ÉMILE Frère	Prier avec les chants de Taizé	217	88-97
EUVÉ François	<i>Le christianisme comme style</i> de C. Theobald	219	350-354
FRANK Évelyne	La Vierge au buisson de roses	217	98-101
FURNON Jean-Marc	« La Messe qui prend son Temps »	219	342-349
GRIEU Étienne	L'essor des Églises évangéliques	220	480-488
MONNERON Marie de	Deux aumôniers témoignent	218	212-222

Études ignatiennes

ABGRALL Marie-Thérèse	Le P. de Grandmaison et Madeleine Daniélou	218	224-233
BACQ Michel	Nouvelles pratiques des Exercices spirituels	220	490-498
BOUGON Bernard	Nouvelles pratiques des Exercices spirituels	220	490-498
FALQUE Laurent	Nouvelles pratiques des Exercices spirituels	220	490-498
GOUJON Patrick	Une nouvelle édition du <i>Journal</i> d'Ignace	218	234-239
GRONDIN Christian	Nouvelles pratiques des Exercices spirituels	220	490-498
LA BROSSE Gaële de	Jésuites grands voyageurs	219	357-364
LÉCRIVAIN Philippe	Acquaviva, Roothan et Arrupe	217	104-III
ROBERT Sylvie	Une rencontre de Dieu en l'homme	219	365-372
WÉRY André	Nouvelles pratiques des Exercices spirituels	220	490-498





Christus

FRANCE*: ☐ 1 an, 4 n^{os} – 38 € ☐ 2 ans, 8 n^{os} – 70 €
☐ 1 an, 4 n^{os} +1 HS – 52 € ☐ 2 ans, 8 n^{os} +2 HS – 94 €

Soutien: ☐ 1 an, 4 n^{os} – 72 € ☐ 2 ans, 8 n^{os} – 140 €
☐ 1 an, 4 n^{os} +1 HS – 99 € ☐ 2 ans, 8 n^{os} +2 HS – 198 €

Étudiant (sur présentation de la carte): ☐ 1 an, 4 n^{os} – 32 € ☐ 1 an, 4 n^{os}+1 HS – 42 €

Envoyez votre règlement à l'adresse suivante:

Christus – 14, rue d'Assas – 75006 Paris
Tél. : 01 44 39 48 04 – Fax : 01 44 39 48 17

■ **BELGIQUE:** Mêmes tarifs que la France

Dipromedia – Rue Blondeau, 7 – B-5000 Namur
Tél.: 081/22 15 51 – Compte bancaire 775-5939663-83

■ **SUISSE:** ☐ 1 an, 4 n^{os} – 68 CHF ☐ 1 an, 4 n^{os}+1 HS – 92 CHF
 ☐ 2 ans, 8 n^{os} – 123 CHF ☐ 2 ans, 8 n^{os}+2 HS – 168 CHF

Sefico SARL – Rue Marc Morand, 11- CP 496 – CH-1920 Martigny
Tél.: 027/722 36 03 – Fax: 027/722 36 60

■ **CANADA (+ taxes):** ☐ 1 an 4 n^{os} – 69,30 CAD ☐ 1 an, 4 n^{os}+1 HS – 93,95 CAD
☐ 2 ans 8 n^{os} – 125,40 CAD ☐ 2 ans, 8 n^{os}+2 HS – 177,95 CAD

■ ÉTATS-UNIS: ☐ 1 an 4 n^{os} – 52 USD ☐ 1 an, 4 n^{os}+1 HS – 63,95 USD
☐ 2 ans 8 n^{os} – 95 USD ☐ 2 ans, 8 n^{os}+2 HS – 120,95 USD

Chèques à l'ordre de NOVALIS: C.P. 990 Succursale Delorimier Montréal Québec H2H 2T1 CANADA

■ AUTRES PAYS: ☐ 1 an - 42 € ☐ 1 an, 4 n^{os}+1 HS - 57 €
☐ 2 ans - 76 € ☐ 2 ans, 8 n^{os}+2 HS - 104 €

Christus – Paiement par virement postal uniquement :
IBAN : FR 92 30041 00001 1043965A020 69

Tarifs valables à partir de septembre 2003 – *TVA 2,1 % (Cochez les cases correspondant à votre choix, merci.)

RENOVEZ CE BULLETIN DÛMENT REMPLI AVEC VOTRE RÈGLEMENT À *Christus*

☐ Je m'abonne ☐ J'offre un abonnement à :

Nom (Mme, Mlle, M.) | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Prénom | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Adresse _____

[illegible]

Pays _____ Profession _____

Règlement ci-joint à l'ordre de Christus par:

☐ Chèque ☐ CCP ☐ CB: N° _____ (carte bleue, ECMC, VISA)

Date d'expiration: Signature 

Cryptogramme* obligatoire:

--	--	--	--

* (3 derniers chiffres au dos de votre carte sur la bande de signature)



Christus

■ Numéros disponibles :

- ☐ 208 – L'homme humilié (octobre 2005 – 10 euros ; étr. 11,50 euros)
- ☐ 209 – Fragile amitié (janvier 2006 – 10 euros ; étr. 11,50 euros)
- ☐ 210 – Enquête sur la vie religieuse (avril 2006 – 10 euros ; étr. 11,50 euros)
- ☐ 211 – L'expérience artistique (juillet 2006 – 10 euros ; étr. 11,50 euros)
- ☐ 212 – Traverser la peur (octobre 2006 – 10 euros ; étr. 11,50 euros)
- ☐ 213 – Amour et sexualité (janvier 2007 – 10 euros ; étr. 11,50 euros)
- ☐ 214 – Parmi nous, les musulmans (avril 2007 – 10 euros ; étr. 11,50 euros)
- ☐ 215 – Le combat spirituel (juillet 2007 – 10 euros ; étr. 11,50 euros)
- ☐ 216 – La haine qui nous habite (octobre 2007 – 10 euros ; étr. 11,50 euros)
- ☐ 217 – Devenir enfant (janvier 2008 – 11 euros ; étr. 12 euros)
- ☐ 218 – Obéir : à qui, jusqu'où ? (avril 2008 – 11 euros ; étr. 12 euros)
- ☐ 219 – Mémoire et oubli (juillet 2008 – 11 euros ; étr. 12 euros)

■ Numéros Hors-Série :

- ☐ 153 HS – L'accompagnement spirituel (6^e éd., 15 euros ; étr. 18 euros)
- ☐ 170 HS – Pratiques ignatienues (2^e éd., 18 euros ; étr. 21 euros)
- ☐ 178 HS – La prière (3^e éd., 15 euros ; étr. 18 euros)
- ☐ 186 HS – Aimer davantage: commentaires des Exercices (3^e éd., 18 euros ; étr. 21 euros)
- ☐ 190 HS – Le Cœur de Jésus (2^e éd., 15 euros ; étr. 18 euros)
- ☐ 194 HS – L'épreuve du mal (3^e éd., 15 euros ; étr. 18 euros)
- ☐ 198 HS – L'écoute (3^e éd., 15 euros ; étr. 18 euros)
- ☐ 202 HS – La mystique ignatienne (15 euros ; étr. 18 euros)
- ☐ 206 HS – Marie, celle qui a cru (15 euros ; étr. 18 euros)
- ☐ 210 HS – Psychologie et vie spirituelle (15 euros ; étr. 18 euros)
- ☐ 214 HS – Vieillir, mourir, ressusciter (15 euros ; étr. 18 euros)
- ☐ 218 HS – Vouloir ce que Dieu veut (18 euros ; étr. 21 euros)

≈ BULLETIN DE COMMANDE ≈

Nom (M^{me}, M^{lle}, M) :

Prénom :

Adresse :

Code : Ville : Date :

À retourner, avec votre règlement à l'ordre de Christus :

14, rue d'Assas – 75006 Paris

Tél. : 01 44 39 48 04 – Fax : 01 44 39 48 17 – E-mail : abonnements.christus@ser-sa.com

N.B. : Conception maquette : Marc Henry. Mise en page : Anne Pommatau. Corrections : Étienne Celier. Impression : Normandie Roto, Lonrai. CPPAP : 0512K81593. ISSN : 0009-5834. Dépôt légal à parution. Les noms et adresses de nos abonnés sont communiqués à nos services internes, à d'autres organismes de presse et sociétés de commerce liés contractuellement à Assas Editions. En cas d'opposition, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.

N° 3-98-0467

